DU KHORASSAN

AU

PAYS DES BACKHTIARIS

TROIS MOIS DE VOYAGE EN PERSE

DU KHORASSAN
AU
PAYS DES BACKHTIARIS

TROIS MOIS DE VOYAGE EN PERSE

PAR

HENRY-RENÉ D'ALLEMAGNE

Archiviste Paléographe, Bibliothécaire à la Bibliothèque de l'Arsenal
CHARGÉ D'UNE MISSION ARCHÉOLOGIQUE EN PERSE

ouvrage contenant 960 clichés dans le texte
et 255 planches hors texte, dont 47 en couleur

TOME II

HACHETTE et Cie

79, Boulevard Saint-Germain, PARIS

MCMXI

CHAPITRE VI

Les femmes persanes

Caractéristiques de la beauté persane. — Physionomie générale des femmes. — La chevelure. — Les bijoux. — Vêtements des femmes persanes chez elles. — Costume de sortie. — Le voile. — Histoire de l'adoption du voile. — Chaussures. — Les femmes au point de vue du droit. — Héritages. — Les femmes au point de vue religieux. — Situation de la nouvelle mariée. — Rapports entre les époux. — Fécondité et stérilité. — Préceptes et coutumes relatifs à la gestation et à l'accouchement. — Naissance d'un fils. — Choix du nom à donner aux enfants. — Naissance d'une fille. — Comment, dans la bonne société, on doit parler des femmes. — Fidélité des femmes. — Le puits d'Ali-Bunder. — Punition de l'infidélité. — Mortalité enfantine causée par l'infériorité des femmes. — Scène de ménage. — Occupations des femmes. — Défauts des femmes persanes. — Les femmes en voyage. — Les femmes et la médecine.

Si nous nous en rapportons à la phraséologie quelque peu ampoulée des poètes, voici quelles seraient les caractéristiques de la beauté chez une femme : « Avoir la forme gracieuse d'un cyprès, la taille aussi svelte qu'un curedents, l'allure élastique d'un tendre faon, un visage de lune à la quatorzième nuit, les joues d'une tulipe, les yeux d'une gazelle mourante, les lèvres comme une grenade éclatée, dont la couleur cramoisie fait pâlir les rubis, enfin une expression aussi douce que celle d'un perroquet mangeant du sucre..... » Pour parler un langage plus clair, on peut considérer que le type accompli de la beauté féminine chez les Persans consiste à avoir un visage parfaitement rempli et bien rond, de grands yeux surchargés de lourdes paupières, des cils très longs, d'épais sourcils, un nez petit et aquilin.



FEMME PERSANE REVÊTUE DE LA « KALIJA » (ROBE) ET LA TÊTE COUVERTE DU « CHARGAT « (SERRE-TÊTE).

Physionomie générale des femmes. Chez la femme persane, on est tout d'abord séduit par la beauté et la profondeur des yeux, qui sont languissants et exercent une véritable action magnétique. On peut dire avec raison que la Persane tout entière vit dans ses yeux, qui sont généralement grands et fendus en forme d'amande. La femme sait du reste admirablement exprimer ses sentiments par les mouvements qu'elle peut donner tant à ses cils qu'à ses sourcils. L'art du fard intervient en effet dans la toilette, et les paupières, noircies à l'aide du *surmah*, donnent aux yeux un véritable pouvoir éclairant. L'organe de la vue est fort remarquable et l'iris en est superbe; la pupille est d'un beau noir, tandis que la cornée est d'une nuance légèrement ambrée, qui ajoute beaucoup de charme au visage. Les sourcils, allongés jusque sur les tempes, se rejoignent à la naissance du nez, où ils se trouvent séparés par un petit ornement d'une disposition géométrique.



FEMME KURDE REVÊTUE DU « YEL » (BOLERO) ET DU « ZIRJOUMEH » (JUPON).

Les lèvres, très sensuelles, sont d'un rouge cramoisi.

Le teint des femmes persanes est d'un blanc laiteux, et, s'il ne l'est pas naturellement, elles le rendent tel au moyen de différents produits. Sur leurs joues, la plupart des femmes dessinent de petits ornements bleus en forme d'étoiles, identiques à ceux qu'elles portent entre les sourcils.

De taille généralement peu élevée, les Persanes ne manquent ni de prestance ni de noblesse, surtout dans la classe inférieure, où l'habitude des durs travaux, et surtout la nécessité de vaquer à leurs occupations en portant des fardeaux sur la tête, leur donne une démarche qui n'est pas exempte d'une certaine majesté. La femme riche, par contre, habituée à un désœuvrement complet, se laisse aller à une tenue beaucoup moins bonne et semble accablée par le moindre effort.

La poitrine, sauf chez les toutes jeunes filles, est très vite déformée et donne à l'ensemble du corps une apparence avachie d'un effet déplorable.

Les extrémités ne sont pas aussi fines qu'on pourrait le souhaiter, cependant les doigts sont généralement souples, élégants et terminés par des ongles bien faits.

Les pieds sont tout à fait grossiers et n'ont, à proprement parler, aucune forme.

Les Persans, hommes et femmes, sont pour la plupart fort bien doués sous le rapport des mâchoires : c'est peut-être parce qu'ils ignorent complètement les eaux dentifrices et autres produits antiseptiques si vantés en Europe. Leurs dents sont si vigoureusement plantées que, dans bien des cas, ils n'hésitent pas à s'en servir pour lever des poids lourds ou pour venir en aide à l'effort qu'ils tentent avec leurs mains ou leurs pieds.

La chevelure. Les femmes persanes ont une très belle chevelure noire comme du jais; malheureusement, elles ont la déplorable habitude de les teindre soit en bleu, à l'aide du *vesmeh*, soit en couleur beaucoup plus chaude et tirant sur le roux, à l'aide du *henné*.

Les chevelures blondes sont rares en Perse et peu appréciées; du reste, les femmes sont honteuses lorsqu'elles sont douées d'une chevelure de cette teinte, qui est considérée comme une marque de dégénérescence.



PARURE D'UNE FEMME KURDE.

Au point de vue de l'arrangement des cheveux, les femmes les divisent généralement par une raie faite au milieu du front et laissent tomber, à droite et à gauche, des mèches raides et pommadées, longues de quinze centimètres, qui viennent former sur les joues ce que nous appelons un « accroche-cœur ». Quelquefois, les cheveux sont rabattus sur le front et coupés en ligne droite juste au-dessus des sourcils.

La chevelure rejetée en arrière est tressée en une infinité de petites nattes terminées par un nœud de ruban, quelques sequins ou encore un gland de perles qui tombe jusqu'à terre.

Le développement du système pileux étant très apprécié, les femmes suppléent quelquefois à son insuffisance par des nattes artificielles.

La chevelure est lavée et peignée avec soin quand la femme va au bain public, et ensuite n'est plus touchée jusqu'à la visite suivante à cet établissement.

Chez elles, les femmes portent ordinairement une petite calotte surmontée d'une *jika*, formée d'une aigrette tombante, toute constellée de pierres précieuses. Quelquefois, cet ornement est remplacé par une plaque d'orfèvrerie garnie de plumes de paon ou d'autres oiseaux. Souvent, aussi, les femmes se contentent de parer leur front de cordons de perles ou d'une sorte de collier garni de pièces de monnaie.

Il est très difficile au voyageur ordinaire de se faire une idée du type de la femme iranienne, car c'est tout à fait par exception qu'on peut apercevoir à la dérobée un visage féminin.

Bijoux. Les plus riches dames de la Perse n'ont guère d'autre distraction que celle de se parer; tous leurs efforts tendent à augmenter leurs moyens de séduction, par l'addition à leur toilette de bijoux évidemment plus remarquables par la quantité que par la beauté.



PLAQUE DE RECOUVREMENT D'UNE AMULETTE EN JADE.
TRAVAIL D'ISPAHAN, XVIIIe SIÈCLE. (*Coll. de Mme Henry D'Allemagne*)

Le principal ornement de la coiffure est une sorte de diadème dénommé *tadji*, qui, pour la femme de la haute classe, est constellé de diamants. C'est un ornement lourd et assez encombrant qui ne se porte que dans les grandes occasions. Dans l'habitude de la vie, on emploie plutôt le *nimtadji*, ou petit diadème, qui est beaucoup plus léger et couvert de plumes. On le porte soit tout à fait sur le front, soit crânement sur le côté de la tête.

Les dames les plus fortunées couvrent leur poitrine de colliers d'or, de perles ou de turquoises, tandis que les femmes plus pauvres se contentent de gros grains d'ambre ou même de simples coquillages.

L'usage des bagues et des bracelets est également très répandu, et, maintenant qu'en Europe la mode est venue de porter des bagues à tous les doigts,





Les bijoux d'une femme de Khiva. Reconstitution du costume. XIXe siècle

(Collection de l'auteur)

nous n'avons vraiment plus rien à envier aux femmes des *harems*. Toutefois, ces dernières ont encore une supériorité sur nos concitoyennes, car, allant nu-pieds dans leur intérieur, elles agrémentent leurs orteils de bijoux d'or sertis de pierres précieuses. Les jambes elles-mêmes sont souvent surchargées de lourds anneaux d'or, d'argent ou de cuivre, qui sont placés aux chevilles et sont appelés *khalkhal*.

Vêtements des femmes persanes chez elles.

Les femmes recouvrent le bas de leur corps d'un maillot de coton ou de soie qui s'applique exactement sur la chair, et est retenu en haut des cuisses par des jarretières. Cette partie du vêtement est bien souvent négligée, et pendant les fortes chaleurs, ou quand ces dames voyagent en Russie dans les wagons du chemin de fer, elles n'hésitent



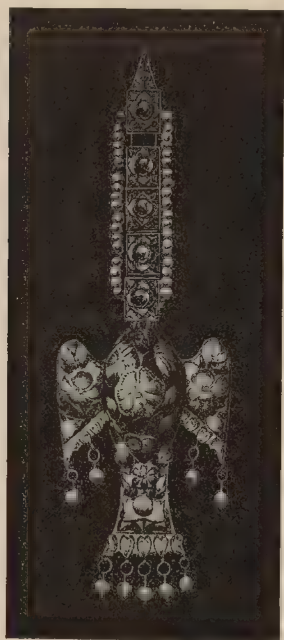
GRANDE DAME PERSANE RECEVANT SES AMIES.

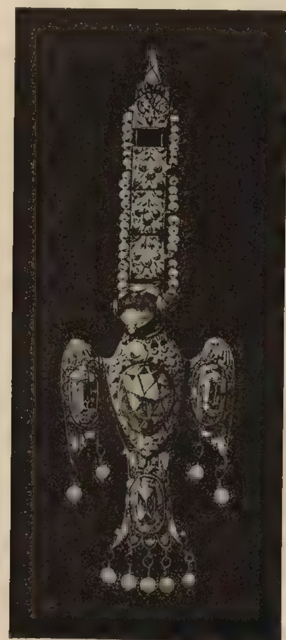
pas à se mettre complètement nues jusqu'à l'aine, le visage, toutefois, étant soigneusement voilé.

Dans leur intérieur, les femmes portent deux ou trois petites jupes courtes, imitées du tutu des danseuses, que l'on appelle *zirjoumeh*, et qui sont placées les unes par-dessus les autres. Celle qui touche au corps est faite en étoffe de coton fortement amidonnée, de façon à former des ondulations et des bouffants.

Celle de dessus, ayant la même forme que la première, est composée d'un tissu identique à celui du corsage. Ces jupes n'ont pas de ceinture et elles sont attachées si peu soigneusement à l'aide de cordelettes, que la plupart du temps, en glissant, elles laissent apercevoir une partie du ventre.

Le corps est généralement recouvert d'une petite jaquette en forme de





PENDENTIFS EN FORME DE PERROQUET, ORNÉS DE PERLES ET DE PIERRES DE COULEUR. OR ÉMAILLÉ, XVIIIe SIÈCLE. (Collection de M. Bizot.

boléro, dont les manches, la poitrine et le dos sont couverts de broderies d'or et de rangs de perles. Ce vêtement est appelé le *yel*.

Pour recevoir leurs amies, les élégantes jettent par-dessus leur petit jupon court un grand voile, dont la partie supérieure est retenue par la saillie du tutu, tandis que l'autre extrémité traîne à terre.

Les femmes portent aussi, dans leur intérieur, une longue robe de chambre appelée *kalija* ou *pihran*. Ce vêtement est formé d'un long voile de gaze ou de mousseline très transparent, garni de pièces de monnaie, brodé d'or ou d'argent, qui laisse à découvert la poitrine et les seins. Il est muni de manches

ZARI OU ÉTOFFE DE SOIE TISSÉE D'OR, DÉCOR A PERROQUETS DISPOSÉS EN LIGNES HORIZONTALES (XVIIIe siècle)

(COLLECTION DE L'AUTEUR.)





très longues et ajustées, boutonnées près du poignet, dont l'extrémité est agrémentée de revers richement brodés ou garnis de galons et de nœuds de rubans.

Dans leur intérieur, les femmes persanes portent une sorte de serre-tête, qui n'est pas sans présenter quelque analogie avec la cornette des religieuses. Cette pièce d'étoffe, en effet, encadre l'ovale de la figure d'une manière aussi parfaite que possible, de façon à rappeler, semble-t-il, le cercle de la lune à sa 14e nuit, caractéristique réclamée par les poètes comme type de la vraie beauté.

Cet accessoire, le *chargat*, cache complètement les oreilles, laissant passer seulement les deux « accroche-cœur », qui se plaquent sur les joues. Les bords du *chargat* doivent se rencontrer sous le menton, où ils sont rattachés par une broche, tandis que les pointes tombent le long des épaules.

Les femmes vont pieds et jambes nus, pendant la chaude saison, à l'intérieur de l'*andéroun*. L'hiver, elles portent des bas blancs et des pantalons.

Les costumes des dames sont confectionnés avec de riches brocarts d'or, de magnifiques velours et des étoffes de soie sortant des manufactures de Yezd ou de Kachan. Maintenant, cependant, les dames persanes sont devenues de sérieuses clientes pour les tissages lyonnais, qui leur fournissent des étoffes aux plus brillants reflets.

Quoique le costume traditionnel soit conservé dans la plupart des harems, on n'ignore pas, dans la capitale de la Perse, l'art occidental concernant l'habillement; des modistes et des couturières venues d'Europe, et plus particulièrement de France, confectionnent les toilettes des habitantes les plus élégantes de Téhéran.

Les poètes persans sont les premiers à recommander aux femmes d'éviter avec soin toute tenue négligée et de ne pas craindre, pour se rendre aimables, de porter les plus riches vêtements. A ce sujet, nous ne pouvons manquer de citer les conseils du poète Gholam-Nabi :

Voix douce, regards langoureux et atours élégants,
Augmentent la beauté et inspirent de délicieuses pensées.
Etre parfumée de musc, vêtue de soie et parée de pierreries,
Voilà le charme irrésistible d'une femme ou d'une jeune personne;
Puisqu'avec un riche costume et un sourire qui plaît toujours,
Une femme aimable captive à son gré les cœurs.

Costume de sortie. Il est difficile de rencontrer un accoutrement plus laid et plus grotesque que le costume de sortie des femmes persanes. Le vêtement qui, dans les bals masqués, est appelé domino peut en donner une idée approximative.

Pierre Loti désigne, à chaque page de son livre sur Ispahan, les femmes

persanes sous le nom de « fantômes noirs et blancs » ; l'appellation n'est certes pas sans justesse, mais ces fantômes manquent totalement d'élégance.

La femme persane qui veut quitter son intérieur pour aller en ville doit revêtir le *schulwar*, qui est un large pantalon flottant serré aux chevilles par une sorte de bracelet. Par-dessus ce pantalon, elle en revêt un autre en soie ou en laine, qui est terminé par des espèces de chaussettes dans lesquelles les pieds se trouvent complètement cachés.

Le visage et tout le devant du corps disparaissent sous une longue bande de coton large de 60 à 80 centimètres, dénommée *ruhband;* ce voile enveloppe exactement la partie supérieure de la tête et est retenu par deux agrafes en orfèvrerie plus ou moins bien travaillées,



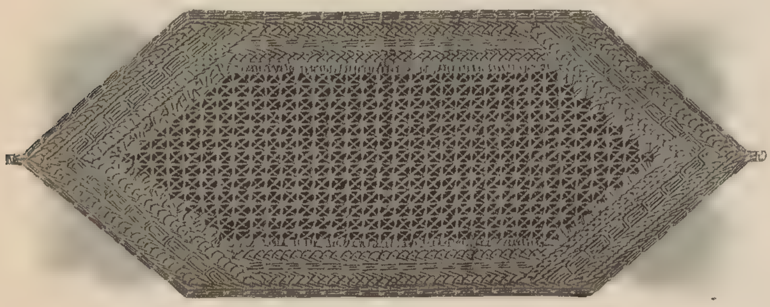
HABILLEMENT D'UNE FEMME PERSANE SE DISPOSANT A SORTIR.

suivant la fortune de leur propriétaire. Le *ruhband* possède, à la hauteur des yeux, un petit grillage en fils tirés, qui mesure environ 17 centimètres de longueur sur 9 centimètres de hauteur.

Toute la partie supérieure du corps est enveloppée dans une grande pièce de soie ou de coton bleu ou noir, présentant une superficie d'environ deux mètres et qui doit être assorti, comme couleur, au pantalon de dessus. Ce voile, le *chadour*, doit être relevé sous les bras, de façon à former deux grandes manches.

En dehors de chez elle, la femme persane est constamment occupée par la manœuvre de son voile; elle le relève quand elle se croit en sécurité, loin des regards indiscrets des hommes, de façon à pouvoir respirer un peu plus libre-

ment, et surtout afin de mieux reconnaître sa route. Mais, aussitôt qu'un turban apparaît à l'horizon, le *ruhband* reprend sa place, et une main experte ramène les extrémités du bord du *chadour*, de façon à ne laisser passer qu'un très mince filet de blanc sous les amples plis du grand voile noir.



JOUR DU RUHBAND OU VOILE BLANC DES FEMMES PERSANES.

Le voile. Si une dame persane de haute naissance parcourt à cheval les rues d'une ville, elle est précédée d'un coureur qui commande le respect aux passants, en criant : « Hommes, détournez vos regards. »

Les femmes sont esclaves de ce costume bizarre, qui est une sorte de prolongement des rigueurs de l'*andéroun* et les isole même dans les rues les plus fréquentées.

Toute infraction faite pour chercher à se soustraire à cette coutume barbare est sévèrement réprimée. On cite à ce sujet l'exemple d'une femme d'officier persan qui, ayant été élevée à Constantinople, avait voulu continuer à Tauris à porter le costume auquel elle était habituée depuis son enfance. On vit intervenir, pour éviter le scandale, le pouvoir religieux, et le *mujtehed* lui fit savoir que, faute par elle de revêtir le costume habituel, elle serait battue tout comme la dernière des servantes.



AGRAFES DE VOILE. (*Collection de l'Auteur*)

Quelques femmes au cœur élevé souffrent de l'état d'infériorité dans lequel les plongent la coutume et la tradition auxquelles, jusqu'à présent, personne n'a osé se soustraire. Heureusement, au moment de l'ouverture de l'école américaine et de l'école française, fondée par Richard Khan, quelques-unes demandèrent pour leurs filles le droit de suivre les cours professés dans ces

écoles. Après bien des discussions, ce droit leur fut accordé, à la condition, toutefois, qu'elles continueraient à garder strictement le voile. L'une d'elles, cependant, orpheline de père, se montra plus courageuse que les autres et voulut secouer la tradition. Née à Téhéran en 1886, elle avait été élevée à l'école américaine, et ses manières un peu libres l'avaient fait dénommer Agha Koutchoulou. D'un physique agréable, quoique empreint d'une tristesse rêveuse, elle circulait sans voile dans les rues de Téhéran, excitant l'admiration des femmes qui auraient bien voulu l'imiter, mais qui, toutefois, n'osaient pas rompre aussi ouvertement avec les préjugés. Les hommes, eux-mêmes, s'inclinaient devant ce beau caractère, et quand la malheureuse mourut, enlevée par une maladie de poitrine, son cortège funèbre fut suivi respectueusement par une foule désireuse de montrer ainsi son admiration pour celle qui n'avait pas craint de proclamer bien haut les idées nouvelles.

Son exemple n'a pas été suivi, mais une des femmes qui écrivent dans des périodiques n'a pas craint de battre en brèche ces modes ridicules et à chercher à les atteindre par la raillerie. Elle signe ses articles du pseudonyme de *Assiro Djeval Khanoun,* c'est-à-dire « celle qui est dans un sac ». Souhaitons, pour l'avenir de la Perse, que cette bonne semence porte ses fruits.

Dernièrement, on publia dans un journal comique, édité par les musulmans de Russie, une grande gravure coloriée représentant la voiture d'un haut personnage dans laquelle une femme voilée a pris place ; sur le passage de l'équipage, tous les hommes, et même les enfants, s'empressent de tourner le dos à l'attelage : quelques-uns poussent le scrupule jusqu'à fermer les yeux, obéissant ainsi strictement aux prescriptions des domestiques qui accompagnent la voiture. Pour donner une note comique, l'artiste, digne émule de Benjamin Rabier, a représenté au premier plan un chien qui, prenant son air le plus vertueux, détourne la tête d'un geste pudique.

Ce genre d'attaque contre l'une des plus anciennes institutions ne tardera certainement pas à porter ses fruits, et son action sera plus immédiate que les meilleurs discours.

Histoire de l'adoption du voile.

Les vieilles femmes persanes estiment que la question du voile doit être considérée non comme une charge, mais comme un signe de véritable distinction, aussi regardent-elles avec une certaine pitié les femmes des tribus nomades qui vaquent à leurs occupations sans cet indispensable complément du costume.

Le port du voile est contemporain de la plus haute antiquité ; ce n'était pas une prescription religieuse, ni une précaution contre la jalousie, c'était une convenance que le mot anglais « respectability » traduit à merveille.





A. – Khalat en soie jaune brodée de rouge. Travail turcoman, XIXe siècle. (Collection de l'auteur)

B. – Justaucorps en tissu de soie décor à personnages et à animaux. XVIIe siècle. (Coll. de l'Arsenal de Moscou)

C. – Galons de brocart d'or destinés à l'ornementation des vêtements et des tapis. XVIIe siècle. (Coll. de l'auteur)

D, E. – Vêtements de femmes en brocart d'or. XVIIIe–XIXe siècle. (Collection de l'auteur)

Jadis, les anciens rois de la Perse évitaient de se montrer en public et, pour augmenter l'idée de leur majesté, ils donnaient leurs audiences dissimulés derrière un rideau de soie. Sous les Arsacides, gens brusques et quelque peu sauvages, cette coutume fut abandonnée, et, parmi les hommes et les femmes, les plus nobles ne craignaient pas le contact des foules.

La légende fait remonter au temps d'Assuérus l'obligation pour les femmes de porter le voile. Un jour, Vasthi, épouse favorite d'Assuérus, ayant refusé de venir prendre part à un banquet public, les conseillers du monarque se déclarèrent indignés d'une pareille conduite et demandèrent la punition de la coupable. Pour concilier les choses, le roi déclara que si sa femme avait agi ainsi, c'était par pure convenance, car il était bien séant pour une femme de se tenir éloignée des orgies des hommes. Il fut aussitôt convenu, alors, qu'une femme distinguée et de belles manières se tiendrait dorénavant à l'écart de toute manifestation publique et qu'elle ne devrait même plus se laisser voir. Les femmes des tribus arabes qui ne suivaient pas les modes de la Cour conservèrent cependant les anciens usages libres.



FEMME PERSANE VÊTUE DU « CHADOUR » ET PORTANT LE VOILE NOIR RELEVÉ.

Mahomet trouva les choses en cet état, et pendant longtemps il n'y changea rien, ses femmes conversaient avec les musulmanes, recevaient des visites et en rendaient sans qu'on fît sortir les hommes. Un peu plus tard, cependant, devant le prestige qui entourait sa personne, quand il fut un prince, Mahomet trouva bon de suivre des usages conformes à l'idée qu'on devait se faire de son rang, et à cet effet il copia les habitudes domestiques de la Cour des Sassanides. Les femmes évitèrent de se montrer en compagnie, elles se voilèrent quand elles eurent à sortir de leurs demeures et n'admirent plus aucun homme en leur présence (1).

Ce qui permettrait d'admettre que dans la réclusion et le port du voile il n'y eut jamais qu'un excès de convenances, c'est que, seules, les femmes pouvant prétendre à un certain rang, s'empressèrent d'imiter les épouses du Prophète,

(1) Il existe plusieurs légendes concernant l'adoption du voile par les musulmanes. Suivant les uns, au temps du Prophète, les femmes arabes montraient leur face sans honte et il advint que Mahomet, ayant été attiré par la beauté de la femme de Zeid, son fils adoptif, demanda à celui-ci de la lui céder en mariage. Cette union causa un scandale immense parmi les disciples du Prophète, quoique le mari eût consenti à divorcer en faveur du Maître. Peu après, Mahomet, voyant qu'il avait établi un fâcheux précédent, ordonna que les femmes ne pourraient plus montrer leur visage à d'autres hommes qu'à leur mari.

Une seconde légende nous apprend qu'un jour Mahomet était assis sur le seuil de sa tente avec Ayesha, la plus chérie de ses femmes, quand un arabe vint à passer. Celui-ci, saisi d'admiration à la vue de Ayesha, offrit au Prophète de la lui échanger contre un chameau. Outré d'une semblable proposition, Mahomet ordonna aussitôt que toutes les femmes fussent voilées dès qu'elles sortiraient de leur appartement et risqueraient de se trouver en présence d'un représentant du sexe fort.

tandis que les femmes du peuple, et surtout celles des tribus, s'en soucièrent peu.

Les Persans ont un mot typique pour donner une idée de la retraite perpétuelle dans laquelle vivent leurs concitoyennes, soit qu'elles se trouvent dans leur intérieur, soit qu'elles circulent dans les rues, protégées par le voile blanc qui leur couvre la tête; ils disent, en effet : les femmes sont « celles qui s'assoient derrière les rideaux », montrant ainsi que leur devise doit être : silence et réclusion.

Rien n'est étrange comme d'entendre le murmure de la prière que l'infortunée mendiante, accroupie dans l'angle d'une rue, marmotte derrière son voile pour attendrir le passant; et, cependant, tout en elle est un sujet d'horreur, sinon de pitié, tout, jusqu'à la minuscule pièce rectangulaire qu'elle a dû appliquer sur son voile de coton usé par le constant frottement de son nez.



FEMME GUÈBRE EN GRAND COSTUME.

Chaussures. A Téhéran, les dames de distinction portent de petits souliers découverts en cuir noir, de fabrication européenne; mais, dans les provinces et à Ispahan, elles portent des chaussures qui ne possèdent pas de quartier par derrière et sont munies de hauts talons. Ces pantoufles affectent à peu près la forme d'un as de pique et s'arrêtent aux deux tiers de la longueur du pied environ : elles sont faites en peau de mouton teinte en rouge ou en jaune, et recourbées à leur extrémité. Une partie du talon portant dans le vide, on doit accomplir de véritables miracles d'équilibre pour pouvoir marcher avec des chaussures aussi incommodes; aussi, dans les circonstances graves, quand le moment est venu de faire preuve de prestesse et d'agilité, les femmes n'hésitent pas à mettre leurs pantoufles sous leurs bras et à courir pieds nus, sans crainte des cailloux ni des défectuosités du chemin.



CHAUSSURES DE FEMME PERSANE.
(*Collection de l'Auteur*)

Dans leur intérieur, les Persanes portent des pantoufles de velours brodées

d'or ou de perles dénommées *pahpoosh;* ces chaussures sont extrêmement courtes, en sorte que le talon se trouve exactement au milieu du pied.

Les femmes au point de vue du droit.

La loi coranique a établi d'une façon imprescriptible les droits de la femme sur les biens qu'elle a pu apporter en mariage; elle lui reconnaît le droit d'hériter et même d'administrer ses propriétés, sans que son mari ait à s'immiscer dans ses affaires.

Au point de vue strictement légal, le mari n'a pas le droit de nuire à la réputation de son épouse et de la mal juger, à moins de prouver, par le témoignage de quatre personnes dignes de foi, de la gravité de l'offense qui lui a été



SERVANTE EN COSTUME DE TRAVAIL.

faite. S'il se trouve avoir été le seul témoin, il peut cependant faire les quatre serments à lui seul et les confirmer par un cinquième, appelant l'anathème sur sa propre tête dans le cas où il aurait été un calomniateur.

Il est vrai d'ajouter que la loi permet à la femme de se défendre par un procédé exactement semblable. Dans le cas où les deux époux ont prononcé la formule sacrée, le mari ne peut infliger qu'une punition très légère à sa femme.

Héritages.

La *khanoun* a, durant toute sa vie, la libre administration de ses biens; mais, si elle décède avant son mari, ce dernier hérite de la moitié de sa fortune, s'il n'y a pas eu d'enfants issus de leur mariage. Dans le cas contraire, le père n'hérite que d'un quart, les trois autres quarts étant répartis également entre les enfants mâles et les filles.

En cas de prédécès du mari, sa conjointe hérite d'un quart s'il n'y a pas d'enfant né de leur union. S'il y a une progéniture, la mère n'hérite plus que d'un huitième, auquel vient naturellement s'ajouter sa dot, qui est reprise sur la propriété du mari avant toute distribution. Les enfants se partagent le reste, la part des garçons étant égale à deux parts de fille.

Les femmes au point de vue religieux.

On dit couramment que les femmes persanes n'ont pas d'âme et que par suite, au point de vue religieux, elles ne peuvent compter en aucune manière.

En étudiant le Coran, on voit qu'il n'en est rien et que le Prophète ne les a nullement différenciées des fidèles croyants : elles ont les mêmes devoirs, et, par suite, se trouvent avoir des droits égaux.



DERVICHES.

Suivant la loi de Mahomet, elles doivent être bien traitées par leur mari, et elles ont droit à son respect tant qu'elles n'ont commis aucune mauvaise action.

Un autre passage du Coran semble moins affirmatif, et, sans fermer aux femmes la porte du paradis, il ne leur reconnaît cependant qu'une demi-responsabilité et, en conséquence, ne leur inflige qu'une demi-punition. Par contre, elles ne jouiront que de la moitié de la joie promise par le Prophète à ses élus.

Quand une dame persane prie, elle le fait à voix basse et croise ses mains devant elle au lieu de les étendre comme font les hommes. La participation à un pèlerinage est considérée comme un bien fort enviable, et elle en retire un honneur qui lui fait regarder comme profondément méprisables toutes ses sœurs qui n'ont pu se sanctifier de la même façon.

Pour bien différencier la situation des représentantes du sexe faible par rapport à celle des hommes, il n'est pas rare, pendant le mois de Moharrem, de voir aux environs d'une mosquée, dans laquelle les croyants sont rassemblés pour écouter les histoires de leurs martyrs, il n'est pas rare, disons-nous, de voir les femmes accroupies dans des recoins obscurs, cherchant à saisir quelques bribes de la prédication, comme si elles devaient se contenter des miettes du festin spirituel auquel assistent leurs maris.





LES ACQUISITIONS D'UNE NOUVELLE MARIÉE DANS LE BAZAR AUX ÉTOFFES

D'après un kalamdan peint. (Collection de l'auteur.)

Situation de la nouvelle mariée.

Pendant la première année de la vie conjugale, la nouvelle mariée reste sous la domination de sa belle-mère, qui est considérée comme sa gardienne naturelle et son initiatrice dans la vie. En effet, la belle-mère guide la jeune épousée dans les achats qu'elle fait aux revendeurs ou aux colporteurs et elle l'accompagne quand elle sort en ville. Tant que l'union n'a pas été consacrée par la naissance



UN COIN DE BAZAR : LE MARCHÉ A LA VOLAILLE.

d'un enfant, une jeune femme ne peut pas sortir seule, ni acheter aucune marchandise au bazar.

Rapports entre les époux.

Quand une femme se rend en même temps que son mari en un point quelconque de la ville, elle marche derrière lui et prend toutes sortes de précautions pour qu'on ignore qu'elle accompagne son époux. Il semble que l'homme n'ait d'autre idée que de ravaler celle à laquelle il s'est uni par le mariage en lui faisant perpétuellement sentir son infériorité.

« Pourquoi faites-vous sortir votre femme avec vous pour vous promener, disait un homme à son frère, admirateur des idées nouvelles; si vous agissez ainsi, votre femme ne restera pas à sa place, elle ne vous obéira ni ne vous respectera comme elle le devrait faire.

— N'est-ce pas un être humain, répond l'interpellé, et ne dois-je pas la traiter comme telle ?

— Non ! votre femme doit savoir que sa propre position est sous vos pieds. »

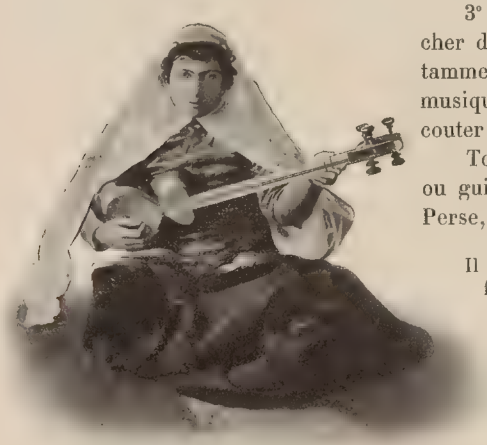
D'après le Coran, un mari a le droit de battre son épouse légitime ; la seule limite imposée à la correction est qu'il ne doit pas la fouetter comme il fouetterait une esclave.

Dans une sorte de traité indiquant la manière dont les hommes doivent se conduire pendant le mariage, on les prémunit contre trois choses :

1° Excès d'affection pour leurs femmes, ce qui les mettrait dans un état d'infériorité notoire ;

2° Un homme doit constamment laisser ignorer à sa femme le secret de sa fortune et ne doit jamais la consulter sur les questions de propriété ;

3° Enfin, son devoir est de l'empêcher d'avoir des distractions futiles, notamment de se servir d'instruments de musique, de recevoir des visites et d'écouter des histoires.



FEMME JOUANT DE L'APPAREIL APPELÉ « TAMBOUR ».

Toutefois, le *Kitabi-Kulsum-Naneh*, ou guide des mœurs des dames de la Perse, défend la femme en ces termes :

Il est enjoint au mari de donner à sa femme une pension quotidienne d'argent, et il faut également qu'il lui alloue tous ses frais de jeûne, d'excursions, de bains, et, enfin, de toutes ses autres sortes de divertissements. S'il n'a pas cette générosité et qu'il s'en vante, il sera bien sûrement puni de tous ses péchés et de toutes ses omissions le jour de la résurrection

Si son mari, avec méchanceté et dans l'intention de la tyranniser, venait à refuser ses droits à sa femme, elle ne pourrait plus rester sous le même toit que lui.

La mère et les autres parents du mari étant sans cesse hostiles à la femme, celle-ci a le droit, quand elle est contrariée dans ses projets, de soutenir ses prérogatives, du moins une fois par jour, à l'aide de ses poings, de ses dents, en frappant du pied et en leur tirant les cheveux jusqu'à ce que les larmes leur viennent aux yeux.

Fécondité et stérilité. Dès l'âge de 10 à 12 ans, surtout dans les provinces du Sud, la fille est déjà nubile. Jusqu'à l'âge de 20 ans, quelquefois même de 25, elle conserve des traces de beauté et de fraîcheur, mais à partir de cette

époque elle se trouve envahie par l'embonpoint et devient une masse informe.

Les femmes persanes peuvent devenir mères jusqu'à l'âge de 40 ans, mais c'est l'extrême limite, qui n'est du reste que rarement atteinte.

Il y a peu d'infanticides, toutefois, on doit déplorer les méfaits constants des avortements qui sont pratiqués sur une très large échelle.

La femme regarde la stérilité comme le pire des malheurs, aussi celle qui n'a pu encore devenir mère cherche-t-elle par tous les moyens possibles à éviter



JEUNES FEMMES KURDES ET PERSANES.

cette tare. A cet effet, elle ne redoute pas de s'adresser à des médecins étrangers, quand le hasard de la vie la met en présence d'un docteur européen.

Il n'est pas rare de voir une femme, qui n'a pas donné d'enfant à son mari, se préoccuper de lui trouver une autre épouse, vis-à-vis de laquelle elle joue le rôle de belle-mère.

Préceptes et coutumes relatifs à la gestation et à l'accouchement.

Le *Kitabi-Kulsum-Naneh* donne un certain nombre de préceptes qui doivent être suivis rigoureusement pendant la grossesse des femmes et au moment de leur accouchement. Il est de notoriété publique que, si l'on vient à s'écarter de ces sages commandements, les pires malheurs peuvent être à redouter. Il y a dans toutes ces recommandations un grand fonds de superstition, mais, en regardant bien au fond des choses, on peut voir que certaines de ces coutumes ont pu être, à l'origine, parfaitement rationnelles.

Il y a plusieurs règles qu'il est nécessaire de suivre pendant tout le temps que dure la gestation et l'enfance du nouveau-né. Si une femme devient enceinte, il faut qu'elle fasse part de suite de cet heureux événement aux parents de son mari. Ils s'assembleront tous ensemble pour prendre tels arrangements qu'ils jugeront nécessaires à son soulagement et à sa commodité en vue d'obvier à toutes les chances d'un accident.

..... La femme enceinte doit prendre une aiguille et du fil et coudre dans une pièce de toile quelques graines, surtout de froment et de millet, avec une pièce de monnaie d'or. Il faut qu'elle les conserve et en remarque l'effet. Si l'un des objets venait à se perdre, cette année serait fatale. De quelque manière qu'arrive tout événement sinistre, l'enfant, à l'époque de l'accouchement, sera celui qui souffrira le plus fort.

Tout ce que la femme enceinte peut désirer le plus ardemment, soit du bœuf, du chevreau, du mouton, des fruits ou une robe, soit même du vin, il faut que son mari s'en pourvoie et le lui apporte, car, s'il ne lui fournit pas ce à quoi elle s'est attachée le plus, les yeux de son enfant seront verts.

Lorsque l'époque de la délivrance approche, il faut qu'on amène une bonne nourrice ; à



JEUNES FILLES NESTORIENNES FAISANT LE MÉTIER DE PORTEUSES D'EAU.

son arrivée, celle-ci doit se placer près de la tête de la femme et frapper trois fois dans ses mains. Si l'accouchement traîne en longueur, on doit lui jeter à la tête les bandages de l'enfant pour accélérer la naissance de celui-ci.

Il ne faut pas qu'une personne d'une conduite immorale ou négligeant habituellement de faire ses prières, ou en état d'impureté, se trouve présente au moment de l'accouchement.







SCÈNE D'INTÉRIEUR DANS UN ANDÉROUN PERSAN

Après l'accouchement, il est surtout nécessaire que la femme ne boive pas d'eau de trois jours. Si elle meurt de soif, elle sera du nombre des saintes du ciel. Lorsque l'enfant vient de naître, lavez-le bien, enveloppez-le dans des langes et placez-le dans un large plat ou bassin jusqu'à ce que le cordon ombilical soit coupé. La cérémonie qu'on observe en faisant cette opération est la suivante : la nourrice tire l'épée ou le sabre et fait une marque ou un signe aux quatre coins de la chambre, en répétant successivement une prière quatre fois. Si ces marques ne sont pas tracées comme il est prescrit, la maladie appréhendée fera les plus violents progrès et la femme, sans aucun doute, succombera.

On doit suspendre trois oignons à la tête de la femme qui accouche, pour qu'*Al* (la fièvre du lait) soit chassée par leur odeur.

On ne doit pas laisser une femme toute seule pendant sa délivrance, sans quoi la fièvre prendrait possession de son cœur. En telle circonstance, si une grande douleur s'ensuit, il est nécessaire, dans le dessein d'en alléger les symptômes, de verser de l'orge dans son giron et d'amener un cheval pour l'y manger; puis, pendant sept jours, il faut qu'on l'appelle Mariam, sans jamais faire mention de son propre nom, autrement elle tomberait malade et serait en danger.

Il faut que l'enfant reste pendant six jours à côté de sa mère et ne soit pas mis dans un berceau; pendant ce temps, on le regarde comme un ami chéri qui revient d'un long voyage, l'hôte de sa mère.

Après cela, il faut le mettre dans son berceau, près duquel, comme près de la mère, on place des confitures, du pain et du fromage, avec des oiseaux rôtis, puis des sorbets, pour que, si quelque fâcheux symptôme venait à se manifester, il se serve à manger. Ensuite, il n'arrivera rien de désagréable soit à elle, soit à son enfant.

En mettant l'enfant dans son berceau, on doit attacher autour de son corps un mouchoir contenant un morceau de pain avec un gâteau sucré, auxquels on donne le nom de *Tochah*, c'est-à-dire provisions de voyage. Il est convenable, pour effectuer l'opération, que sept femmes s'asseyent en rond et se passent l'enfant de l'une à l'autre. La première, en remettant l'enfant à sa voisine, doit dire : « Prends-le ! » Celle-ci lui demande : « Qu'est-ce ? — Un enfant !..... » répond la première. De cette manière, le nouveau-né est promené à la ronde entre les mains des sept femmes, jusqu'à ce qu'il arrive à la nourrice, qui, en le recevant par derrière les sept femmes, s'écrie sur un ton des plus affectueux : « Que Dieu te protège, aimable chérubin !..... »

Naissance d'un fils. Mrs Bishop qui, au cours de ses voyages en Perse, a été admise à assister aux cérémonies qui accompagnent la naissance d'un fils, raconte ainsi ses impressions : « Quand j'entrai dans la chambre très surchauffée où se tenait la jeune mère, étendue sur un matelas à même le plancher, j'aperçus à côté d'elle le très jeune homme qui venait de faire son entrée dans le monde et qui était enveloppé dans les langes. J'ajoutai une petite offrande à celles qui avaient déjà été apportées, et j'eus la joie de voir agréer mon don. Une épée fut apportée, avec laquelle la *mamaché* (sage-femme) traça une ligne sur les quatre murs de la chambre, en répétant la formule : « Je fais cette tour pour Mariam et son enfant. » A ce moment, je fus avertie de ne regarder l'enfant et surtout de le louanger qu'après avoir dit *mashallah*, autrement ce serait attirer sur lui les malédictions et le mauvais œil. Cette crainte est telle, que les plus minutieuses précautions sont prises dès le premier moment de la naissance, en plaçant soit sur lui, soit à côté de lui des charmes et des

amulettes. L'enfant portait déjà au cou un talisman formé d'un verset du Coran placé dans une petite enveloppe de soie. Plus tard, il portera un autre sachet autour du bras, et des grains bleus ou des turquoises seront cousus sur sa calotte. »

Si un visiteur admire un enfant sans prononcer le mot *mashallah* et qu'ensuite l'enfant vienne à tomber malade, le visiteur est regardé comme responsable de ce malheur. Pour conjurer le sort, il faut prendre un morceau de vêtement de la personne fatale, puis le faire brûler dans un brasier avec de la semence de cresson; pendant que ce brasier est en action, on doit promener l'enfant tout autour.

Les femmes persanes qui viennent d'accoucher sont regardées comme convalescentes au bout du troisième jour, et doivent alors se rendre au *hammam* pour accomplir les cérémonies prescrites par la loi musulmane.



JEUNE PERSAN EMPORTANT SA PETITE SOEUR APRÈS LE BAIN.

Un garçon est nourri au sein pendant 36 mois, et une fillette est sevrée après 24 mois d'allaitement.

Le sevrage des enfants donne lieu à des réjouissances, auxquelles assistent les parents et amis, qui apportent des cadeaux. Devant tout le monde assemblé, l'enfant, malgré sa répugnance, est obligé de prendre des aliments solides et, à partir de ce moment, il sera nourri comme les autres membres de la famille.

C'est la *mamaché* (accoucheuse) qui, dès l'arrivée au monde du nouveau-né, prononce à son oreille la profession de foi chiite : « Dieu est Dieu! Il n'y a de Dieu que Dieu! Mahomet est le prophète de Dieu! Ali est le lieutenant de Dieu! » A partir de ce moment, l'enfant est considéré comme un parfait disciple de Mahomet.

Choix du nom à donner aux enfants.

La question du choix des noms donne lieu à une cérémonie très importante. A un jour réputé favorable, le père assemble ses amis et invite les *mollahs* du village à un banquet, au cours duquel une grande quantité de sucreries et de sorbets sont consommés. Quand le festin est terminé, l'enfant, étroitement ficelé dans ses langes, est apporté au milieu des convives et placé sur le plancher par un des *mollahs*. Ces préliminaires accomplis, cinq noms sont écrits sur cinq morceaux de papier, qui sont insérés ensuite entre les feuillets d'un Coran. Le premier chapitre du livre saint étant lu, on tire au hasard un des morceaux de papier, un *mollah* ramasse l'enfant et prononce à son oreille le nom qui y est inscrit, puis l'indique à haute voix à l'assemblée. A partir de ce moment, le nouveau citoyen a un état civil.

Les noms d'hommes les plus réputés en dehors d'Ali sont, pour la plupart, tirés de l'Ancien Testament, ce sont : Ibrahim, Ismaïl, Suleiman, Yusuf et Moussa; après eux, goûtés à un degré moindre, sont ceux d'Abdullah, Mahmoud, Hassan, Raouf, Baba-Houssein, Imam.

Les filles reçoivent souvent le nom de Fatima, mais la fantaisie se donne



GROUPE DE JEUNES FILLES PERSANES.

un libre cours pour ces appellations, et les jeunes personnes prennent le nom de quelque fleur ou d'oiseau, à moins qu'elles ne soient désignées par le nom d'une qualité de caractère.

Naissance d'une fille. L'arrivée d'une fille est toujours considérée comme un signe de deuil, et la mère ne se gêne pas pour se lamenter en ces termes : « Pourquoi ne pleurerai-je pas sur ma petite fille, qui doit endurer les mêmes douleurs que celles que j'ai connues; elle est de si petite valeur! Qui sait si son père, ennuyé par ses criailleries, ne la jettera pas par la fenêtre, apaisant ainsi pour toujours ses pitoyables gémissements..... et pourquoi se gênerait-il, il sait qu'il peut accomplir ce monstrueux forfait pour lequel il ne sera jamais recherché. On ne lui en demandera pas plus compte que si c'eût été un jeune chat qui eût eu à souffrir de sa rage. »

Les moins pessimistes se contentent de dire, en contemplant la petite créature qui vient de faire son entrée dans le monde : « Elle est un don de Dieu, nous devons être résignées. »

Comment, dans la bonne société, on doit parler des femmes.

Etant donné le rôle tout à fait spécial que les femmes occupent dans la vie, il est facile de comprendre qu'elles ne peuvent être traitées de la même manière que les Européennes; aussi est-il difficile de savoir l'attitude que l'on doit prendre pour ne pas commettre ce que l'on appelle un impair.

Si par occasion on doit parler à un riche Persan de sa femme, on ne doit jamais la désigner qu'en sa qualité de mère d'un des enfants mâles. Si on ignore le nom des descendants, on peut, d'une manière générale, faire allusion à la « mère des enfants de Zebedeh ».

Lorsque l'on est obligé d'entrer dans une maison particulière sans s'être fait annoncer, on doit, à haute et intelligible voix, prononcer cette formule : « Femmes, retirez-vous ! »

Les Persans sont extrêmement jaloux par définition, et on n'ignore pas qu'il y a peu de crimes plus graves à leurs yeux que celui de jeter un regard indiscret dans la cour intérieure de leur habitation, où l'on risque d'apercevoir les femmes se promenant à visage découvert. Aussi est-il recommandé aux étrangers d'éviter, dans les villes, les promenades sur les toits. C'est pour un motif identique, notamment, qu'à Ispahan l'on interdit aux visiteurs de monter dans les palais élevés de plusieurs étages, car de ce poste d'observation ils pourraient jeter un regard dans les demeures voisines et apercevoir celles qui doivent être les éternelles recluses.

Fidélité des femmes.

Le véritable déguisement auquel sont astreintes les femmes qui sortent dans la rue, loin d'être une sauvegarde pour leur vertu, ne sert qu'à faciliter la débauche et les intrigues. Au surplus, le voile n'est porté que dans les villes ou dans les grandes agglomérations; dans les tribus nomades, toutes les femmes se promènent à visage découvert, et la liberté dont elles jouissent est la meilleure garantie de leur fidélité à leur mari.

Les rapports que la femme entretient avec son époux sont véritablement ceux d'une esclave vis-à-vis de son maître. Elle ne s'assoit pas à sa table et ne doit prendre de nourriture qu'après l'avoir servi.

Le pouvoir du mari vis-à-vis de sa femme est illimité, et il ne se fait pas faute de faire sentir à son épouse le poids de sa colère, quand il juge que celle qui partage sa vie lui a manqué d'égards.

En effet, bien que le poète Saadi ait hautement déclaré qu'il ne fallait pas





UNE VISITE CHEZ UNE NOBLE DAME PERSANE

D'après les « Lettres sur la Perse », par M. Tancoigne, 1817.

frapper une femme, même avec une fleur, les musulmans ne se gênent pas pour distribuer quelques coups de bâton sur l'échine de leurs compagnes, et ce faisant ils pensent suivre à la lettre les principes de la loi sacrée, qui leur dit en effet : « Les hommes sont supérieurs aux femmes, parce que Dieu leur a donné l'autorité sur elles et parce qu'ils les font profiter de leurs biens. Les femmes doivent être obéissantes et cacher les secrets de leurs époux, aux soins de qui elles ont été confiées par le ciel. Les maris qui souffrent de leur désobéissance peuvent les punir, les bannir de leur lit, même les battre. Les femmes doivent



TRANSPORT DES FEMMES EN CACOLET.

être soumises pour être à l'abri des mauvais traitements..... Dieu est bon et sublime..... »

Chaque musulman est donc dans son droit quand il a recours aux arguments frappants pour prouver sa supériorité. C'est probablement la reconnaissance de ce droit qui faisait dire par une de ces malheureuses à une dame étrangère qui était venue la visiter : « Vous n'êtes pas mariée! Oh alors, vous devez être heureuse de n'avoir personne pour vous battre. »

Il est juste d'ajouter que les Persans de la classe aisée ont rarement recours aux mauvais traitements pour se faire obéir, quoiqu'on estime généralement que les femmes doivent, comme les enfants, être corrigées de temps à autre. Il n'en va pas de même dans la classe pauvre où, souvent, les femmes reçoivent de durs châtiments.

Même si le Persan est de mœurs douces, il a un sentiment d'amour-propre qui l'empêche, je ne dirai pas d'être poli, mais même de se montrer pitoyable envers une femme. Quand on lui objecte sa rudesse, il répond : « Oh! ce n'est qu'une femme, ce n'est vraiment pas la peine de faire montre de respect pour elle. »

Le puits d'Ali-Bunder.

Qui n'a lu, dans les *Mille et une Nuits*, le voyage de Sindebad le Marin, descendu vivant au fond d'un puits funéraire, en même temps que son épouse qui venait de mourir? Croirions-nous que, de nos jours, pareille coutume existe encore, sinon à l'état d'habitude, du moins comme punition pour les femmes infidèles?

Non loin de Chiraz, à quelques kilomètres des tombeaux des poètes Saadi et Hafiz, il existe au sommet d'une haute colline un puits profond où sont précipitées les femmes convaincues d'avoir trompé leur mari. Ce genre d'exécution est fort rare, non pas que les femmes persanes soient d'une fidélité plus éprouvée que les autres, mais on n'aime pas ébruiter ses affaires intimes, et, quand un Persan marié est convaincu que son épouse a déshonoré son foyer,



GROUPE DE MENDIANTES ATTENDANT LE PASSAGE DU SHAH SUR LE CHAMP DE MARS A TÉHERAN.

il rassemble un véritable conseil de famille qui condamne la malheureuse à prendre une forte dose d'opium ou une boulette d'arsenic. La chose se règle le plus souvent à l'amiable, et la jeune femme accepte le poison qui lui est tendu par son mari.

Il faut une circonstance tout à fait exceptionnelle, un scandale public ou le désir d'un *hakim* local de se faire remarquer, pour que l'on ait recours au puits homicide.

Il y a à peine quelques années, le gouverneur de Chiraz fit subir la peine infamante à une de ses administrées.

Pour être conduite au puits d'Ali-Bunder, elle fut placée sur un âne, la tête nue et la face tournée vers la queue. Ses cheveux, ornement dont les femmes persanes sont si fières, avaient été rasés, et son visage, qui jusqu'alors avait été si jalousement protégé par le voile, était à découvert. L'âne était conduit par l'exécuteur des hautes œuvres drapé dans une robe rouge, insigne de son office. En avant du cortège marchaient des musiciens, des danseurs et des bouffons

qui menaient grand train. Toute la lie de la population, à la file, suivait en désordre, riant, chantant et lançant des lazzis à la malheureuse victime.

L'autorité civile était représentée par le *ferrach-bachi*, ou officier principal de police du gouverneur.

Arrivée au pied de la colline, comme le baudet ne pouvait faire l'ascension de la pente abrupte, la prisonnière fut moitié traînée, moitié portée par les aides du bourreau jusqu'à l'endroit sinistre. La malheureuse, à laquelle on avait fait prendre une forte dose d'opium dès le début des opérations, fut alors assise sur la margelle du puits, les mains attachées sur le dos. On lui laissa quelques instants de répit, pendant lesquels elle était censée réciter la profession de foi de Mahomet : « Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est l'apôtre de Dieu. » En réalité, elle en était bien incapable, et cette prière était murmurée par les assistants. L'invocation à peine terminée, l'exécuteur s'avança vers la patiente, et en s'écriant : « ..... Va! », il la poussa dans le vide d'un violent coup de pied.

Ces tristes cérémonies sont extrêmement rares, et le docteur Wills, auquel nous empruntons cette anecdote, déclare qu'en vingt ans il n'y eut pas plus de six exécutions de cette nature. Toutefois, ce puits d'Ali-Bunder est le véritable croquemitaine des femmes persanes, et on fait beaucoup de plaisanteries à son sujet. Les époux qui croient avoir un motif de se plaindre de leur femme ne se font pas faute de la menacer, à la moindre peccadille, de l'envoyer ainsi, vivante, dans le royaume des morts.

Punition de l'infidélité. La lapidation est la pénalité imposée par Mahomet comme l'ultime châtiment de l'adultère, mais il ordonne qu'il soit conduit secrètement, comme tout ce qui concerne les femmes.

« Si une de vos femmes a commis une infidélité, appelez quatre témoins. Si leurs témoignages s'accordent contre elle, enfermez-la dans votre demeure jusqu'à ce que la mort ait fait son œuvre. »

Si on suivait à la lettre les conseils du Prophète, il serait assez difficile de convaincre une femme d'adultère, car on ne rencontre pas facilement de témoins à un acte que les intéressés cachent avec le plus grand soin. Aussi Mahomet, dans sa haute sagesse, a-t-il trouvé un remède à cet état de choses. Si le mari qui a surpris le couple n'a pas de témoin pour confondre la coupable, il lui suffit de faire quatre fois le serment de la découverte qu'il a faite et par un cinquième de prendre Dieu à témoin de la vérité de son témoignage, ajoutant qu'il appelle les foudres du Seigneur sur sa tête s'il commet un sacrilège.

Pour éviter le châtiment, la femme peut recourir au même stratagème. Après avoir fait les quatre serments sur sa fidélité, elle doit appeler la ven-

geance de Dieu sur elle, si son mari a dit la vérité. A la suite d'un tel désaccord, le châtiment doit être ajourné jusqu'à ce qu'on ait réuni d'autres preuves ou de nouveaux témoignages.

Des cas d'infidélité notoire obligent quelquefois les prêtres ou le gouverneur à prendre des mesures contre la coupable. C'est ainsi qu'il y a quelques années, à Tauris, une femme mariée, qui avait été gagnée par les riches présents d'un marchand de passage, transmis par une entremetteuse, ayant été dénoncée au gouverneur, celui-ci, sans consulter le mari, fit saisir la coupable, la fit coudre dans un sac, puis assommer à coups de bâton.

Autrefois, à Tauris, c'était du sommet de la tour de la citadelle qu'on précipitait les femmes adultères sur le sol.



RUINES DE L'ARK, ANCIENNE CITADELLE DE TAURIS.

Mais si la femme adultérienne est sévèrement punie de son crime, son complice, s'il est arrêté, n'en subit pas moins un châtiment terrible. Quelques jours avant notre passage à Sebzévar, un Arménien, convaincu d'avoir détourné de ses devoirs une femme bohémienne, fut saisi, frappé de mille coups, puis traîné tout pantelant à travers le bazar à l'aide d'une corde attachée à ses pieds. En fin de compte, on l'enduisit de pétrole et on le brûla sur la place publique.

Le rapt d'une femme légitime est sévèrement puni, même quand l'auteur occupe une situation très élevée. Sir John Malcolm cite le cas d'un Khan qui, s'étant épris de la femme d'un de ses officiers, la fit enlever secrètement et enfermer dans son harem. Le mari vigilant rassembla alors ses amis, attaqua la maison du Khan et la mit au pillage. S'étant emparés de la personne du ravisseur, ils lui noircirent le visage à l'aide de suie, puis l'ayant placé sur un âne, coiffé d'un bonnet de papier et la face tournée vers la queue, ils expulsèrent de la ville ce don Juan oriental.

Mortalité enfantine causée par l'infériorité des femmes.

La mortalité enfantine est extrêmement élevée, aussi ceux qui font profession des idées nouvelles déclarent-ils que l'on devrait soumettre les femmes persanes au régime de certaines parties du territoire de l'Australie, où les mères sont punies par l'ablation d'un doigt chaque fois qu'elles viennent à perdre un de leurs enfants.



NOURDJANE BOGHOUM, femme de Hadji Mohamed Taghi-Ispahani, marchand d'étoffes, va au bain, accompagnée de sa négresse portant ses accessoires.

(D'après un album d'aquarelles de M. le Dr Feuvrier. — XIXe siècle.)



Cette motion, qui parut récemment dans un journal dénommé *le Guide*, provoqua une réponse tout à fait remarquable de la part d'une femme persane, qui se fit fort de remettre toutes les choses au point et de démontrer que l'état d'infériorité dans laquelle vit le sexe faible dans cette partie de l'Orient est en grande partie dû à la faute des hommes.

Au point de vue de la superstition, dit-elle, nos pères et nos maris ne le cèdent en rien à nous autres infortunées, même un frottement assez prolongé avec des Européens ne suffit pas à leur faire oublier ces pratiques puériles. Ne voit-on pas tous les jours un homme, avant de mettre un vêtement neuf, consulter un astrologue sur l'opportunité de cette grave affaire et sur l'heure la plus propice pour sa réalisation? L'acquisition d'une paire de souliers ou de quelque autre objet venant du bazar donne lieu aux mêmes hésitations.

Nul n'ignore le rôle prépondérant que joue le chapelet, dont les grains passent continuellement entre le pouce et l'index: c'est à l'aide de cet accessoire indispensable qu'on décide d'une visite à faire à un officier du gouvernement, d'une détermination à prendre pour conclure une affaire; n'osant prendre directement un parti, les hommes préfèrent se trouver en face d'une obligation qu'ils se laissent imposer par le hasard.



COUPELLE PORTANT DES FORMULES MAGIQUES, CUIVRE GRAVÉ, XVIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Dans le cas où un mari trouve son foyer insupportable, il n'hésite pas à se soustraire par la fuite aux conséquences d'un état de choses dont il est bien souvent lui-même l'artisan. Que devient alors la malheureuse qu'il abandonne ainsi en arrière dans une situation irrémédiable, sans aucune espérance de se relever jamais. La pauvre femme, étant données les rigueurs de la loi musulmane, n'a d'autre moyen de s'évader de cette in-pace qu'en sortant de la vie : le tombeau est son seul refuge et son dernier asile.

Il est juste de faire observer que dans les cimetières les tombes des femmes sont quatre fois plus nombreuses que celles des hommes, et la plupart des malheureuses qui reposent de leur dernier sommeil ont été amenées là par la lâcheté de ceux qui avaient fait d'elles les compagnes de leur vie.

Si la femme persane pèche au début de son mariage dans la conduite de son ménage, dans l'éducation de ses enfants et dans les devoirs mêmes qu'elle doit remplir vis-à-vis de son mari, c'est uniquement par ignorance et parce que, dans les premières années de son enfance, personne n'a songé à lui inculquer les principes qui pourraient lui servir de guide lors de son changement de condition.

Les femmes qui ont un caractère bien trempé luttent avec énergie, elles ne veulent pas se laisser abattre par la mauvaise fortune et travaillent à leur propre éducation, de façon à rendre leur foyer bien propre, à avoir de beaux enfants et à appeler la prospérité sous leur toit. Quand, après des efforts surhumains, une mère est arrivée à ce résultat, que lui arrive-t-il

le plus souvent? Le père, avec l'inconstance propre à sa race, introduit dans sa maison une femme plus jeune qui lui dit : « Votre mari s'est marié avec moi, il faut me faire une place à votre foyer. » Si la première femme résiste, la seconde a vite fait de dominer l'esprit du mari, et alors l'infortunée, frappée à coups de bâton, est pétrie comme pâte. Si, dans cette triste circonstance, elle veut aller devant le juge, elle peut être certaine que ce dernier lui donnera tort, sans même avoir fait aucune enquête, et prononcera la sentence suivante : « Vous avez, sans aucune sagesse, transgressé la loi; mais la race des femmes est radicalement mauvaise, si la vôtre dit encore quelque chose de plus, punissez-la. »

L'instabilité de leur bonheur et l'insécurité qui règne à leur foyer conseille mal les femmes, aussi ne se gênent-elles pas pour dire : « Plus nous améliorons les affaires de nos maris, moins ils prennent souci de nous. »



LA CURIOSITÉ AU VILLAGE : JEUNES BACKHTIARIS DE SHOURECKJIAN.

Scène de ménage. La même dame écrivain, à laquelle nous avons emprunté les propos rapportés ci-dessus et dont nous lui laissons toute la responsabilité, décrit en ces termes une scène de ménage qui, si elle était vraie, serait de nature à détourner à tout jamais une musulmane d'accepter les liens du mariage :

« Quand notre seigneur et maître rentre le soir, il commence par se laver, suivant la loi du Prophète, et fait sa prière; au bout d'une demi-heure, il nous appelle et nous demande de lui préparer l'*agil*, sorte de nourriture que l'on consomme avec des boissons toxiques. Pendant que la femme s'occupe de ce soin du ménage, elle entend dans l'appartement réservé aux hommes le son des instruments de musique, des chants et des rires : c'est son mari qui s'amuse avec quelques danseuses, et il reste engagé dans ce divertissement pendant une partie de la nuit. Quand il rentre près de sa femme légitime, si cette dernière se permet une question, et surtout si elle ose élever une plainte contre l'inconduite de son époux, celui-ci, qui est parvenu à un état avancé d'ébriété, ne manque pas de lui répondre que ce qu'il fait ne la regarde pas. « S'il » me convient d'amener ici des musiciens et des danseuses, c'est mon affaire et non la vôtre. »

» Il n'y a rien à tenter contre cet état de choses, ajoute l'auteur de ce noir tableau, car si l'on se plaignait, soit au juge, soit à un religieux haut placé, on serait certain de ne pas obtenir gain de cause, car tous les hommes se tiennent entre eux, et leurs vices, qu'ils ont communs, les empêchent d'apprécier sainement le litige qu'on leur soumet. »

Beaucoup de femmes, paraît-il, n'ont qu'un désir, c'est de sortir de leur ignorance ; elles voudraient être aptes à devenir couturières ou modistes, gardes-malades ou sages-femmes, mais les hommes politiques qui se préoccupent des destinées du pays ont en tête bien d'autres soucis que celui d'améliorer le sort des femmes, et de leur permettre d'échapper à l'esclavage dans lequel elles croupissent depuis si longtemps.

Toutes les opinions que nous venons d'exposer émanent évidemment d'une femme imbue des idées nouvelles, qui a volontairement forcé la couleur du



UNE ÉCOLE DE JEUNES FILLES JUIVES.

tableau et dépeint la situation sous un jour qu'on ne saurait considérer comme étant l'expression exacte de la vérité. Nous avons cité les deux opinions, celle qui s'en tient aux articles du Coran, montrant que la femme est l'égale de l'homme, qu'elle jouit de droits imprescriptibles, et que les entraves mêmes apportées à sa liberté sont considérées comme des marques de distinction dont elle est fière. Je ne pense pas qu'il faille voir la vérité aussi bien dans cette opinion, par trop optimiste, que dans la dernière qui semble d'un pessimisme outré. Au surplus, il est impossible de fixer une règle pratique et générale ; en Perse, tout

comme en France, la femme doit savoir rendre son foyer tel qu'elle veut qu'il soit, et dans bien des cas son propre malheur peut lui être imputable.

Occupations des femmes. Les occupations des femmes sont très limitées, et en dehors des soins à donner aux enfants, ainsi qu'à leur ménage, la plupart ne sont aptes qu'à s'occuper du tissage des tapis ou des étoffes plus ou moins précieuses.

Les femmes pauvres, cependant, savent se montrer bonnes cuisinières et boulangères; ce sont elles aussi qui font les vêtements de leurs maris et de leurs enfants; quelquefois même, dans les pays de culture, elles doivent assumer la responsabilité des soins à donner aux chevaux et autres animaux domestiques.


FEMME PERSANE EN COSTUME NÉGLIGÉ, FUMANT LE KALIAN.

Les occupations des femmes riches sont infiniment misérables. En dehors de la confection des sucreries, elles n'ont d'autre passe-temps que les délices du *kalian*, et, tout en aspirant les bouffées de fumée froide et parfumée, elles se préoccupent de ce qu'elles pourront bien manger à leur prochain repas. Quelques-unes, cependant, brodent et cousent avec habileté et sont expertes dans l'art de la confiserie et de la pâtisserie, mais c'est plutôt l'exception.

La lecture elle-même est fort peu répandue, et l'on peut dire que les facultés intellectuelles de ces éternelles recluses se sont émoussées par désuétude. Ne recevant qu'une éducation et une instruction des plus sommaires, les dames de la haute société se trouvent incapables de rien faire, et un proverbe indigène leur fait cruellement sentir leur état d'infériorité : « Les femmes ont les cheveux très longs, mais l'esprit très court. »

Il ne faudrait cependant pas prendre à la lettre un tel réquisitoire, car on rencontre parfois des Persanes très instruites, aimant la lecture, et capables, même, de composer de fort jolies poésies.

Les arts d'agrément, tels que le chant et la musique, sont pratiqués dans presque tous les *andérouns*, et, à ce sujet, nous rapporterons ici quelques conseils donnés par le *Kitabi Kulsum Naneh :*

« On doit toujours avoir chez soi un instrument de musique d'un genre comme d'un autre, afin que le voisinage, tout en se rendant mutuellement visite, ne se trouve jamais







Bain public des Femmes Mahométanes

(D'après une gravure de la fin du XVIII[e] siècle)

dépourvu des moyens de suppléer au plaisir et à l'association de ses parties. S'il arrive ainsi que l'on ne se soit pas prémuni ni d'un grand tambour de basque à crotales, ni de la baguette de bois d'yeuse pour le frapper, l'on doit, tout au moins, avoir chez soi un plat de cuivre et un marteau pour remplir ce but.

» Toute femme doit être instruite dans l'art de jouer au *dyra*, ou tambour de basque, et il faut qu'à son tour elle apprenne à ses filles à passer leur temps dans les joies et la gaieté ; qu'elle se rappelle surtout les chansons d'Hafiz. Il est fort agréable et égayant d'avoir de



INSTRUMENTS DE MUSIQUE ACTUELLEMENT EN USAGE EN PERSE.

la musique tout le temps qu'on est convié à un festin, comme dans toutes les circonstances qui s'offrent de se reposer. Aucun jeu, ni aucun divertissement ne porte à demi son caractère s'il n'est accompagné du son pénétrant de quelque mélodieux instrument ; même l'amusant exercice de l'escarpolette est rendu délicieux par le tintement d'une cymbale..... »

Comme la plupart des femmes sont incapables d'écrire, le symbolisme est porté par elles à un très haut degré, et le langage des fleurs, des épices ou autres denrées domestiques leur sert à exprimer leurs sentiments.

Le *Kitabi Kulsum Naneh*, que nous avons déjà maintes fois cité, donne une liste assez étendue de ce vocabulaire, dont nous extrayons quelques exemples :

Une gousse entière de cardamome signifie : J'ai la patience et la gentillesse d'une amoureuse.

Une gousse de cardamome à moitié épluchée : La porte de la patience est ouverte, je suis consumée d'amour.

Une tige entière de cannelle : Je sacrifierais volontiers ma vie pour toi.

Une noix entière : Ne sois pas affligé, je n'appartiens qu'à toi.

Une aveline : Je suis mélancolique et malade.

Une amande blanche pelée : Le monde sait que je t'aime.

Un morceau de corail : Malédiction pour toi.

Les femmes persanes passent à leur toilette un temps considérable, mais c'est surtout leurs cheveux qui sont l'objet de leurs constantes préoccupations. Le goût prononcé que montrent leurs concitoyens pour les tonalités fauves les incite à recourir à l'emploi du *henné*, dans des proportions souvent immodérées.

La meilleure qualité de *henné* croît aux environs de Kerman. Après la récolte, les feuilles sont soigneusement séchées, car c'est de cette opération que dépend la qualité du produit. Lorsqu'on veut préparer la teinture, on doit broyer quelques feuilles dans un mortier de façon à les réduire en poussière.

Cette poudre est alors mise à infuser dans de l'eau chaude, qu'on remue ensuite jusqu'à l'obtention d'une mixture assez épaisse. C'est dans ce dernier état que le *henné* est appliqué sur la racine des cheveux, où on le maintient à l'aide d'un morceau de papier recouvert d'une pièce de drap soigneusement ajustée le long du front, pour éviter l'écoulement de la pâte sur le visage. Deux à trois heures suffisent pour produire la teinte désirée, mais généralement les Persans des deux sexes gardent cet emplâtre toute une nuit.

La couleur que le *henné* donne aux cheveux tire sur le vermeil. Pour teindre leur système pileux en noir, ils emploient après le henné une décoction de *vesmeh* (indigo), préparée de la même façon que le henné. Une demi-heure après l'application de l'emplâtre, on lave soigneusement la chevelure à l'eau claire et elle devient d'un noir-bleu.

Outre les cheveux, les femmes se teignent encore la paume des mains et la plante des pieds au *henné*, celui-ci ayant, suppose-t-on, des propriétés particulièrement excellentes pour l'entretien de la peau.

Les hommes, surtout les vieillards, n'hésitent pas à teindre leurs magnifiques barbes blanches, qui prennent ainsi d'amusantes couleurs rouges brique. Toutefois ils ne se teignent pas, comme les femmes, les extrémités au *henné*, mais seulement les ongles.

La teinture au *henné* ou au *vesmeh* n'est pas nocive, au contraire, on la considère comme très salutaire à la croissance des cheveux. Cette préparation est, en outre, fort peu coûteuse, puisque chaque opération, donnant un colorant qui dure souvent plus de six semaines, revient à environ 30 centimes pour le *henné* et à 40 centimes pour le *vesmeh*.

Défauts des femmes persanes.

Les femmes persanes ont un goût particulier pour les commérages, qui ne sont quelquefois pas exempts de médisance. Mais leur principal défaut est la jalousie qui, cependant, s'explique assez naturellement par le désir de plaire à leur seigneur et maître, et la haine



MINIATURE PERSANE TIRÉE D'UN MANUSCRIT SHAH NAMEH : LE JEU DE L'ESCARPOLETTE
(XVIe siècle)

COLLECTION H. VEVER.



qu'elles vouent aux femmes plus ou moins légitimes dont les maris leur imposent la présence.

Au point de vue moral, il est absolument impossible d'établir une règle générale, car c'est un sujet qui varie du tout au tout, d'une personne à une autre, et il ne faut pas croire que le voile, pas plus que la séquestration dans laquelle vit la moitié du peuple musulman, soit une condition particulièrement favorable au développement des bonnes mœurs et du haut respect de soi-même.

Femmes en voyage. En Occident, on ne peut que bien difficilement se faire une idée du nombre des femmes qui se déplacent annuellement en Perse, malgré les extraordinaires difficultés de la route.

La manière la plus habituelle consiste à les faire voyager dans des *kajavehs*



UN « TAKHT-I-RAVAN » OU LITIÈRE.

ou paniers, que nous appelons ordinairement des cacolets; ils sont placés par paires de chaque côté du bât de l'animal.

Les princesses sont transportées dans des *takht-i-ravan :* ce sont de véritables petits wagons en bois, clos de toutes parts : ces véhicules ressemblent beaucoup aux litières du moyen âge, et sont portés par des chevaux ou des mules.

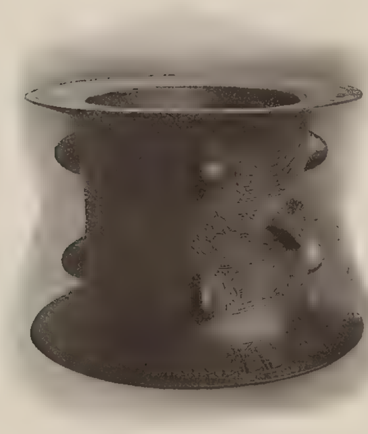
Les paysannes ou les servantes voyagent simplement à califourchon sur un âne ou sur un cheval, et le plus souvent elles sont installées sur la croupe de l'animal, tandis que leur mari se prélasse en avant.

Il y a pourtant des Persans bien élevés qui, peut-être aussi pour ménager leur bête, laissent à leur femme la disposition entière de l'animal, se contentant de marcher en avant en tenant à la main un fouet ou une pointe acérée qui sert à stimuler l'ardeur de la monture.

Les femmes et la médecine.

Les moyens de médication sont très peu nombreux, et en dehors de la quinine, des purgations et des remèdes faciles à administrer, le médecin se trouve bien vite désarmé quand il doit lutter contre quelque maladie lente, telle que l'anémie.

En Perse, il est à peu près impossible d'envoyer un malade au bord de la mer; les rares ports, tant sur la mer Caspienne que sur le golfe Persique, ne possèdent en effet aucune organisation permettant au malade d'y séjourner. En second lieu, l'extrême éloignement, joint aux difficultés des communications et à l'inclémence du climat, ne facilite pas cette solution.



MORTIER DE PHARMACIE, BRONZE DÉCORÉ DE FRISES D'ANIMAUX ET D'INSCRIPTIONS, XIVe SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

A la rigueur, il resterait les cures d'air dans les montagnes, mais même ce genre de médication si simple n'est à la portée que de bien peu de personnes. Sur les hauts plateaux, en effet, on ne trouve guère que de misérables villages faits de huttes de terre délabrées, dont les habitants n'ont d'autre industrie que celle de pétrir l'engrais avec leurs pieds nus, et d'en faire ensuite des mottes ou galettes qu'ils font sécher au soleil pour les transformer en combustible.

L'unique ressource pour procurer un peu d'air sain et vivifiant aux femmes dont la santé est délabrée consiste à installer un campement dans la montagne. Mais, là encore, l'obligation de claquemurer, derrière d'impénétrables murs de toile, ce que nous appelons chez nous la plus belle moitié du genre humain, ne contribue pas à apporter beaucoup de soulagement aux infortunées qui ont entrepris cet agreste pèlerinage.

Il y aurait bien encore la ressource d'envoyer les malades aux sources d'eaux minérales, qui sont très abondantes en Perse, surtout dans la région du Nord,



SULTAN KHANOUN, demandant à Sheikh Aboul-Pechmé de faire *estekharé* pour son enfant.

(D'après un album d'aquarelles de M. le Dr Feuvrier. — XIXe siècle



près du Caucase : malheureusement, tout comme pour les bains de mer, rien n'est organisé là pour y recevoir les voyageurs, et ceux qui viennent se contentent de prendre un ou deux bains, estimant que la vertu curative des eaux doit produire son effet, même après une aussi courte tentative.

Il n'existe pas de garde-malade en Perse, et quand un moribond voit arriver son heure dernière ou, suivant une pittoresque expression, a « reçu la visite de Dieu », tous les parents et amis viennent dans la demeure de celui ou de celle qui doit passer bientôt dans l'éternité, et par leurs larmes et leurs lamentations tentent d'apaiser le chagrin du patient.

Cette habitude de se tenir en foule dans la chambre du malade, outre la fatigue considérable qu'elle lui cause, présente le grand inconvénient de contrarier complètement les prescriptions du médecin, chacun ayant, en effet, un secret ou un remède à proposer, qui dans un cas absolument analogue, assure-t-il, a produit un effet merveilleux.



MORTIER EN BRONZE INCRUSTÉ D'ARGENT, XVIe SIÈCLE.
(Collection Piet-Lataudrie)

Nous citerons l'exemple d'une doctoresse américaine, miss Sommer, qui, ayant été appelée au chevet d'une femme atteinte de la malaria, lui prescrivit certaines mesures à prendre pour éviter un retour offensif de la fièvre. Le lendemain, quelle n'est pas la stupeur de la praticienne en apprenant que sa malade n'a absorbé aucun des médicaments, parce qu'elle n'avait pu recevoir la visite du mollah, qui devait faire l'*estékharé*, c'est-à-dire tirer au sort dans un Coran, pour savoir s'il était nécessaire de prendre ou non la potion ordonnée.

L'une des grandes causes de maladie chez les femmes persanes réside dans les exigences rigoureuses du jeûne imposé pendant le mois de Ramazan. Dès l'âge de 7 ans, en effet, les petites filles doivent être privées de toute espèce de nourriture entre le lever et le coucher du soleil, ce qui leur impose parfois un jeûne consécutif de 16 à 17 heures. Cette opération, répétée pendant 30 jours de suite, est susceptible de déranger à tout jamais la santé la mieux établie.

Il est curieux de remarquer, à cette occasion, que les garçons ne sont soumis à cette dure épreuve qu'à partir de l'âge de 13 ans.

Nous avons, dans ce chapitre, essayé de retracer à grandes lignes certaines coutumes qui, par leur nature, semblent plus particulièrement typiques. Notre intention a été de consigner ainsi plutôt quelques notes permettant de se faire une idée des mœurs, et nous n'avons jamais conçu l'idée de faire un tableau complet de la vie persane. Malgré toute notre bonne volonté, nous avons donc été forcément incomplet sur bien des points. Aussi, devons-nous réclamer l'indulgence de nos lecteurs, même pour les questions que nous avons cru traiter le plus à fond, car la vie d'un peuple présentant un tel intérêt ne saurait être véritablement décrite que par un fidèle croyant de Mahomet, doublé d'un Parisien, et la moitié de cette combinaison nous manque malheureusement.

CHAPITRE VII

L'art en Perse

Généralités sur l'art en Perse. — Causes de son originalité. — Diffusion de l'art persan. — Fusion des arts arabe et persan. — Origine de l'art persan. — Artifices d'architecture des Persans. — Les arabesques. — Architecture et décoration des édifices.

Le mobilier. — Simplicité des intérieurs persans. — Tapis et feutres. — Importation des meubles européens. — Le luminaire en Perse. — Briquets. — Aiguières, cafetières et théières. — Puisettes. — Ustensiles en bidri. — Bassins. — Marmites scythes. — Bols et coupes. — Coupes magiques. — Ustensiles et outils. — Coffrets en fer et en cuivre. — Brûle-parfums. — Plateaux. — Encriers. — Sujets en bronze. — Miroirs. — Miroirs magiques.

Menuiserie et serrurerie. — Portes et vantaux. — Portes de caravansérails. — La sculpture sur bois à Abadeh. — Cuillères à sorbets. — Cassettes et pupitres. — Vitraux. — Travaux de certosine. — Cadenas.

Coutellerie et armurerie. — Le travail de l'acier en Perse. — Comment on obtient l'acier damassé. — La damasquinure. — Les ciseaux. — Armes défensives : cottes de mailles et cuirasses. — Les casques. — Arcs et flèches. — Les sabres. — Les kandjars. — Les fusils à mèche. — Les fusils à pierre. — Les fusils à piston. — Les pistolets. — Les accessoires d'armurerie. — Les poudrières.

La céramique. — La vaisselle d'émail en Perse. — Vaisselle de faïence à reflets métalliques. — Poteries émaillées ornées de dessins en relief. — Poteries du Khorassan. — Céramiques de Rhagès. — Origine de l'emploi des faïences dans l'architecture. — La fabrication des tuiles de revêtement aux seizième et dix-septième siècles. — Technique de la décoration par les faïences : les grandes plaques rectangulaires. — Les revêtements céramiques dans le Turkestan. — Les revêtements en mosaïque d'émail. — Revêtements divers : bordures, moulures, corniches. — Croix et étoiles. — Histoire du mihrab de Véramine.

La verrerie. — Origine phénicienne de la verrerie. — La verrerie en Orient à l'époque Sassanide. — La verrerie et le Coran. — La verrerie en Orient aux treizième et quatorzième siècles. — La verrerie en Perse du quinzième au dix-neuvième siècle. — La décoration murale en mosaïque de verre étamé.

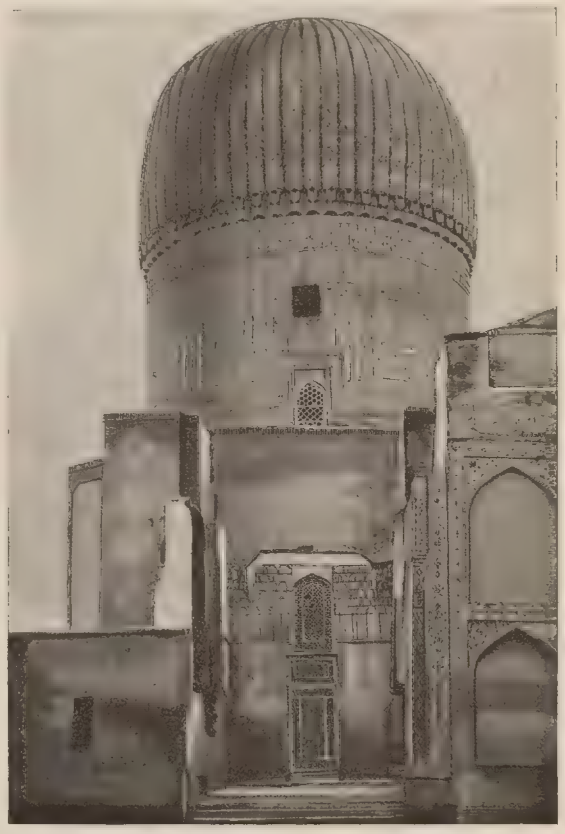
L'art textile. — Les plus anciens tissus orientaux connus. — Les tissages orientaux au moyen âge. Introduction de l'or dans le tissage des étoffes. — Le tissage des étoffes précieuses en Perse du treizième au quatorzième siècle. — Les brocarts d'or et d'argent. — Les velours. — Les tissus de cachemire. — Les kalemkars. — Les broderies. — Les broderies de Recht. — Les gilets persans. — Gaines, écrins et étuis brodés.

Les livres à miniatures. — Considérations générales. — Historique. — Etude du livre. — Papier. — Calligraphie. — Décoration. — Miniatures. — Miniatures indo-musulmanes. — Reliure.

PREMIÈRE PARTIE

Généralités sur l'art en Perse.

Une des principales causes de l'originalité de l'art iranien réside dans ce fait que, pendant de longs siècles, la Perse n'eut à subir aucune influence extérieure ; elle demeura pour ainsi dire isolée, sans contact avec ses voisins immédiats. L'unité de direction dont elle jouit malgré les cataclysmes qui la bouleversèrent et le pouvoir despotique de ses rois contribuèrent aussi puissamment à favoriser les arts et l'industrie et à les maintenir dans la voie de la tradition. Les mages, gardiens de toute la science et des secrets de l'art, veillaient à leur conservation de génération en génération et sans aucune défaillance. Cette transmission héréditaire et religieuse des procédés et de la science, de la pratique et de la théorie, s'est perpétuée presque jusqu'à nos jours : le père communiquait à son fils les méthodes employées pour la construction de ces curieux encorbellements en forme de stalactites, de ces voûtes impeccables ou de ces coupoles d'une hardiesse prodigieuse, et les initiés à cet art empêchaient avec un soin jaloux que leurs secrets ne fussent



LE GOUR EMIR OU TOMBEAU DE TAMERLAN A SAMARKAND (VUE PRISE LATÉRALEMENT).





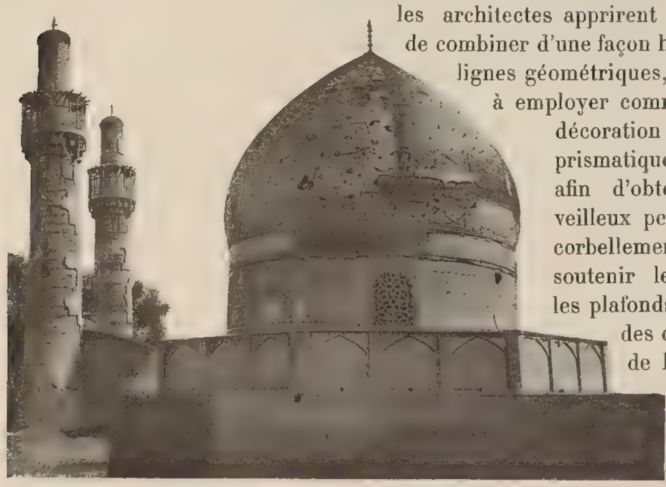
Samarkand : La Medresseh Chir-Dar sur le Righistan (1601)

(Cliché obligeamment communiqué par M. Paul Nadar)

divulgués, afin de conserver la pureté de leur style et à s'en réserver indéfiniment le monopole.

Diffusion de l'art persan.

Au quatrième siècle, les Persans eurent de nombreux rapports avec les Byzantins, car ils trouvèrent à la Cour des empereurs de multiples débouchés pour leurs luxueuses industries. C'est alors que les ouvriers du bas-empire s'initièrent aux procédés de fabrication de leurs voisins; les architectes apprirent l'art si difficile de combiner d'une façon harmonieuse les lignes géométriques, et s'exercèrent à employer comme éléments de décoration les formations prismatiques des cristaux, afin d'obtenir ces merveilleux pendentifs en encorbellement, destinés à soutenir les coupoles et les plafonds, qui sont une des caractéristiques de l'ornementation persane de l'époque sassanide.



MEDRESSEH SHAH SULTAN HUSSEIN, DÉTAILS DE LA COUPOLE ET DES MINARETS (VUE PRISE SUR LES TOITS DE L'ÉDIFICE).

Au début du septième siècle, au moment de l'invasion arabe, l'art persan subit un temps d'arrêt, car les barbares conquérants semblaient puiser une véritable force dans le mépris qu'ils professaient de l'univers entier, et de tout ce qui pouvait être considéré comme un raffinement ou un luxe quelconque. L'exemple venait de haut, du reste, car Omar, qui les amenait en Perse, s'est rendu aussi tristement célèbre par ses vertus guerrières que par sa rage à détruire toutes les merveilles monumentales des villes qui tombaient en son pouvoir.

Fusion des arts arabe et persan.

Heureusement, la barbarie arabe fut de courte durée, et, lorsque les descendants d'Abbas et d'Ali arrivèrent à renverser les successeurs d'Omar, un grand mouvement intellectuel se produisit. Le chef de la dynastie des Abbassides, El Mansour, qui était un savant, s'érigea en bienfaiteur des sciences et des arts et fonda des académies dans sa capitale de Bagdad. Bientôt, les Arabes qui, à la longue, avaient contracté des habitudes

raffinées, grâce à leurs rapports constants avec le peuple conquis, commencèrent, malgré les défenses de Mahomet et d'Omar, à élever des monuments qui rivalisèrent en beauté avec ceux de leurs prédécesseurs. C'est à cette époque que l'on peut placer le moment précis de la fusion de l'art persan avec l'art arabe, et c'est à partir de ce temps qu'on voit le nouvel art se répandre à l'est jusqu'à l'Inde et à l'ouest jusqu'en Espagne. La Perse devient son foyer et la dépositaire de tous ses secrets. La renommée de ses architectes se répand partout, et c'est à l'un d'eux que le fameux roi de Cordoue, Abdérame I[er], le Juste, s'adresse pour mener à bien la construction de l'Alcazar et de la grande mosquée de la ville.



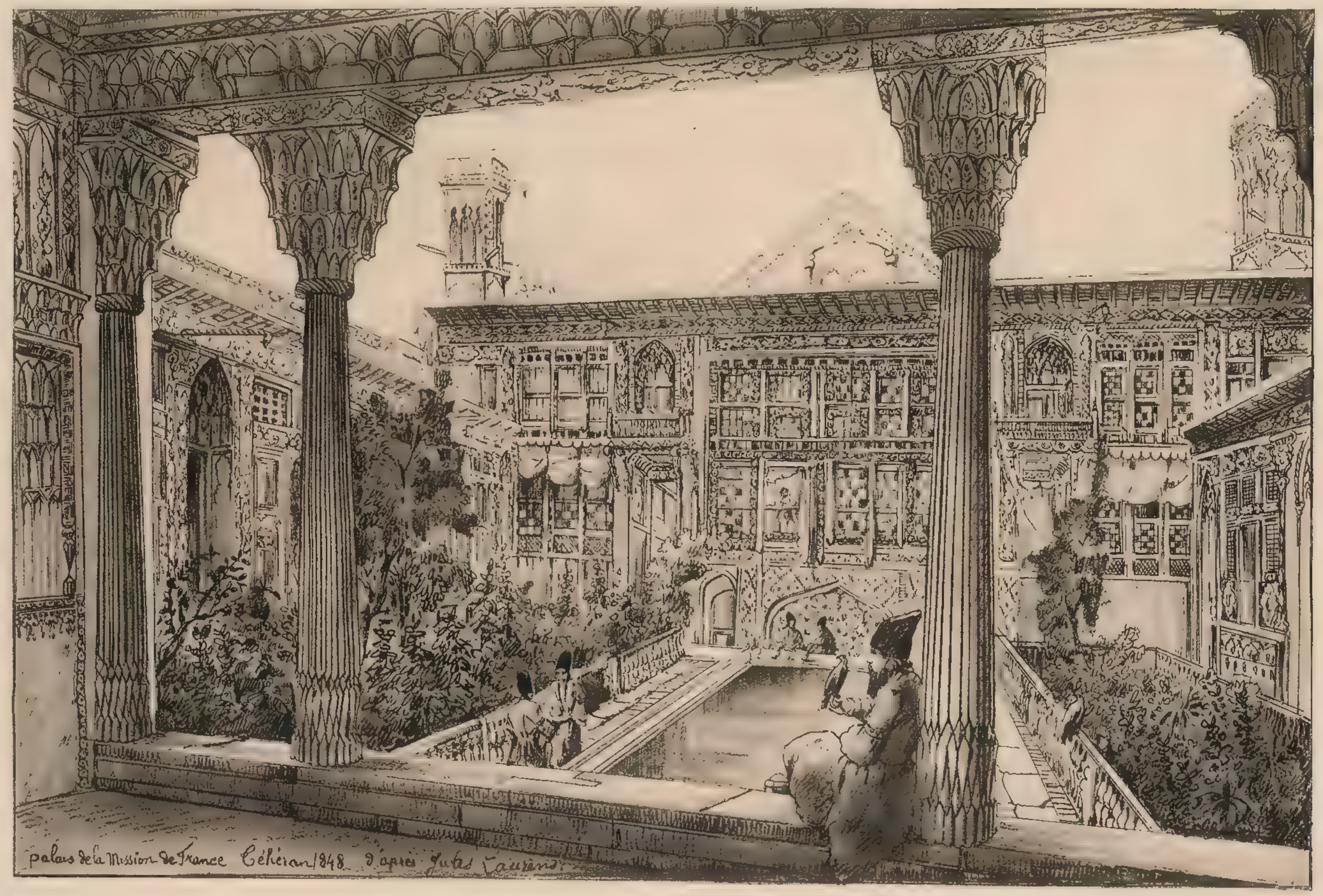
BASE EN PIERRE SCULPTÉE D'UN PILIER DE LA VÉRANDA DU PALAIS DU KHAN A KHIVA.

Comme nous l'avons montré, Byzance au quatrième siècle n'échappa pas à l'influence persane, puisque c'est un architecte persan, du nom de Métrodore, que Constantin chargea de construire son palais et son église 400 ans plus tard; l'empereur Justinien II, lui aussi, fit appel aux artistes iraniens pour dresser les plans des somptueux édifices qu'il fit élever pour l'embellissement de la ville.

Origine de l'art persan. On s'est longtemps demandé où les décorateurs persans avaient puisé leurs inspirations pour trouver les formes à la fois si harmonieuses et si originales qui caractérisent leurs travaux. A bien examiner les choses, on constate que ces véritables artistes se sont contentés d'étudier minutieusement, et surtout de comprendre, les documents qui leur étaient fournis par la nature elle-même. Au règne végétal ils ont emprunté les capricieuses ondulations des plantes et des fleurs, au règne minéral







La cour du Palais de la Mission de France en 1848

(D'après un dessin de Jules Laurens. Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts)

ses cristallisations, tandis que dans le règne animal ils se sont appliqués à retrouver le secret de ces formes régulières qui, agrandies démesurément, donnent néanmoins une idée de richesse et de stabilité provenant de la perfection même du modèle employé. On peut se rendre compte que la raison géométrique qui domine toute création ne leur a pas échappé : c'est aux coquilles et aux polypes qu'ils ont pris les rayures et les couleurs, les combinaisons de lignes et surtout cet enduit d'émail qui préserve les constructions aussi parfaitement qu'il les embellit. Dans l'étude des oursins et des madrépores, ils ont trouvé l'idée de ces voûtes étonnantes, dont l'intérieur a reçu un décor rappelant les cristallisations rencontrées dans les grottes naturelles des montagnes.

Artifices d'architecture des Persans.

Le parti que les Persans ont su tirer de l'observation des formes affectées par les cristaux est une des sources principales d'où sont sortis les arts décoratifs du moyen âge oriental. Les Assyriens avaient déjà employé cette combinaison de faces et d'angles qui se déve-



PORTE DE LA VIEILLE MOSQUÉE D'ARDEBIL.

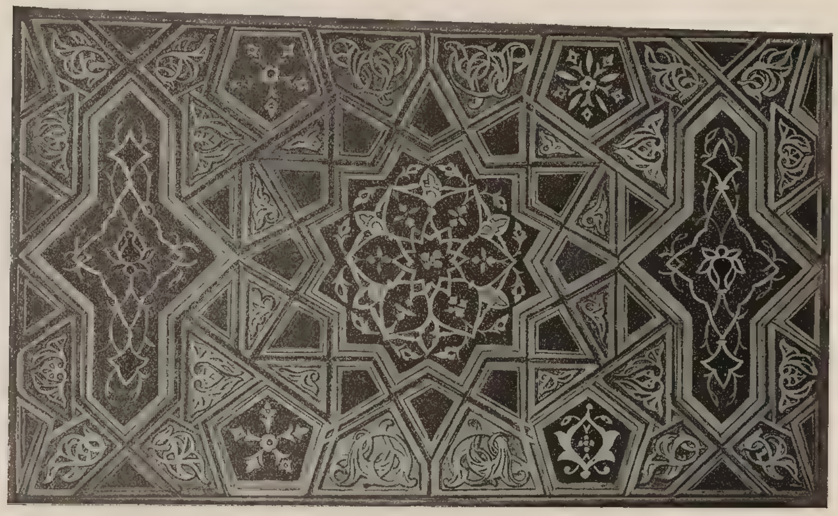
loppa sous les dynasties Acheménide et Arsacide, pour arriver au plus haut degré de pureté et d'élégance à l'époque Seldjoucide.

Une fois le thème principal découvert, ce n'était plus qu'un jeu pour ces habiles constructeurs de trouver le moyen de remplir les vides laissés à côté du

pendentif principal, et leur esprit inventif sut merveilleusement interpréter ce que la nature leur avait proposé comme exemple.

Il est curieux de remarquer avec quelle souplesse les artisans de cette époque reculée ont su tirer parti des matériaux les plus divers pour arriver à l'effet décoratif désiré. Tout leur est bon; le plâtre, le bois, la brique, la pierre, les feuilles de cuivre, mais surtout la faïence émaillée sont répandus à profusion à l'intérieur des sanctuaires. A l'aide de clous, de chevilles, de crochets en fil de fer, ils attachent aux voûtes, aux arcs ou aux chapiteaux ces ornements légers, et les archéologues modernes restent stupéfaits de la hardiesse des procédés qu'ils ont employés.

Les arabesques. Le décor dont sont revêtus la plupart de ces ornements, que l'on peut justement comparer à une étincelante robe d'émail, puise ses principaux motifs dans les arabesques, qui se divisent en deux genres bien dis-



LAMBRIS FORMÉ DE CARREAUX EN TERRE ÉMAILLÉE, PROVENANT DE LA MOSQUÉE DE KHAF (KHORASSAN).
DÉCOR DIT A ARABESQUES GÉOMÉTRIQUES, XVIe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

tincts : les unes dont les éléments sont empruntés aux plantes grimpantes à feuilles et à fleurs régulières; les autres, au contraire, dont le dessin est purement géométrique.

Dans le premier cas, ce sont les fleurs aux capricieuses ondulations qui ont surtout inspiré l'artiste, et, au milieu de cette végétation quelque peu fantas-







Khiva : La coupole en carreaux de faïence
de l'Imanzadeh et les trompes qui la supportent. XVIIe siècle

tique, il n'a pas hésité à ressusciter tout un peuple d'animaux, de chimères et d'êtres invraisemblables qu'on dirait inspirés par la lecture de l'Apocalypse. Presque tous les musulmans regardent comme une pratique idolâtre de faire figurer des êtres vivants dans la décoration. Toutefois, les Persans n'acceptèrent jamais de se plier sur ce point à leur nouvelle religion, et, héritiers de l'art antique des Assyriens, ils continuèrent sans scrupule à placer des personnages et des animaux dans leur décoration.

L'arabesque géométrique est plus spécialement employée par les sectateurs d'Omar, c'est-à-dire les Sunnites. Elle se compose de lignes qui affectent les plus savantes combinaisons et forment des entrelacs, dont la condition première est que les traits qui les constituent se poursuivent sans aucune solution de continuité. Les musulmans attachent une importance très grande à ces combinaisons de lignes, et particulièrement à l'hexagone et au pentagone, qui, dit-on, étaient autrefois gravés sur le sceau de Salomon : cet objet étant devenu, dans les légendes orientales, le type de la puissance et du merveilleux, les deux figures qui sont représentées constituent, aux yeux des musulmans superstitieux, l'emblème du bonheur et de la réussite.

On comprendra facilement la portée que doivent avoir pour les Orientaux les formes géométriques,



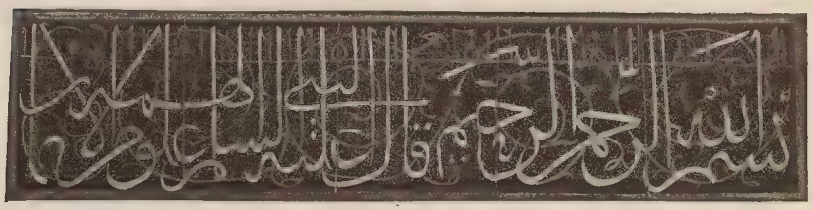
ARABESQUES PEINTES SUR TERRE ÉMAILLÉE, PROVENANT DE LA MOSQUÉE DE KHASAR-HASP PRÈS DE KHIVA. *(Collection de l'Auteur)*

quand on saura que les astrologues mahométans prétendent que les sept climats de la terre sont soumis à l'influence de sept planètes, ayant chacune une porte par laquelle on pénètre dans la vie. Ces portes, qui sont celles de la science, de la richesse, de la puissance, de la volonté, de la miséricorde, de la sagesse et de la pratique, ne peuvent s'ouvrir qu'à l'aide de clefs ayant les formes exactes du triangle, du carré, du pentagone, de l'hexagone, de l'heptagone, de l'octogone et de la figure à neuf côtés.

La combinaison de la décoration géométrique et des motifs empruntés à la végétation a donné naissance à des ornements stylisés d'un dessin parfaitement régulier. Les artistes iraniens ont su retrouver dans les fleurs les plus capricieuses la raison mathématique qui domine les créations de l'univers; c'est ainsi qu'ils ont rendu architecturales toutes les plantes qui forment l'ornementation de leurs faïences, tapis, étoffes, aussi bien que celle de leurs armes et de leurs peintures laquées.

Architecture et décoration des édifices.

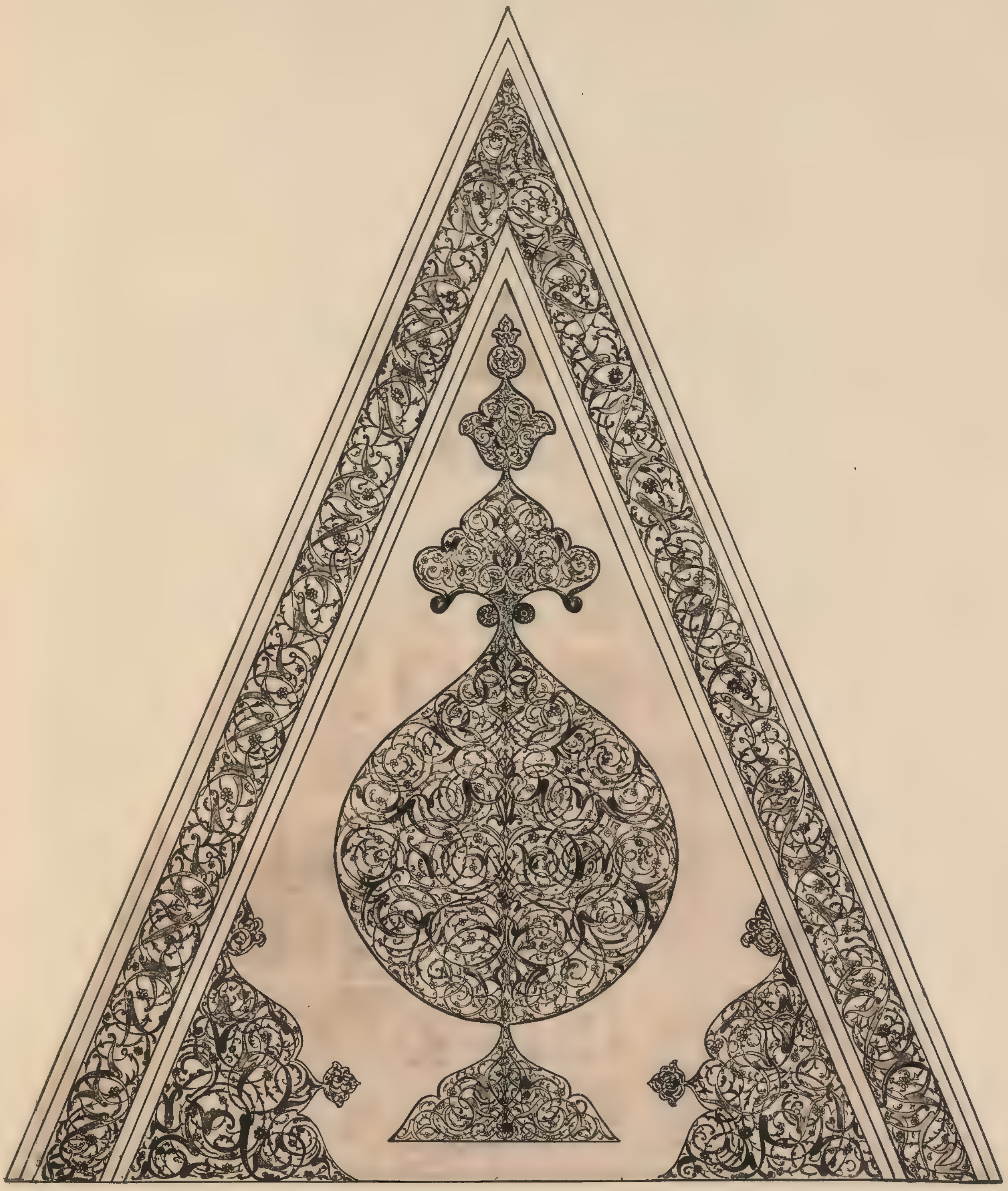
Les matériaux de construction employés à l'édification des monuments ont empêché les architectes de varier les formes autant qu'ils auraient pu le désirer. Les édifices, en tant que maçonnerie, sont d'une extrême simplicité : que l'ensemble soit parfaitement assis, que les proportions soient justes et élégantes, voilà ce dont ils se sont préoccupés avant tout. Mais c'est surtout dans la recherche des détails, dans l'agencement des couleurs, dans la multiplicité du décor accessoire, que chaque



INSCRIPTION DÉCORATIVE EN FAÏENCE PROVENANT DE LA MOSQUÉE DE KHAF (KHORASSAN), XVIe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

maître de l'œuvre a su marquer son caractère personnel. Une des richesses de la sculpture persane consiste dans les légendes graphiques qui ornent les frises, les cordons et les encadrements. Les artistes ont tiré un merveilleux parti de ces inscriptions. Toutes les espèces d'écritures musulmanes sont employées. Tantôt souple comme l'arabesque fleurie, tantôt rectangulaire et droite comme l'arabesque géométrique, elle représente souvent des fleurs, des figures et des animaux; toutefois, l'écriture la plus usitée prend le nom de *talik*, ou écriture suspendue.

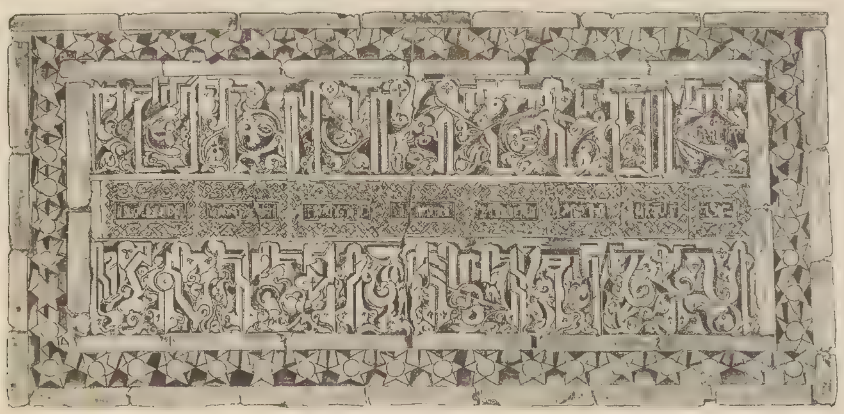




Détail d'un des compartiments en faïence de la coupole de l'Imamzadeh de Khiva
XVII[e] siècle

Les paroles sacrées ainsi exposées à la vénération du public sont à peu près indéchiffrables, mais, comme nous le disait un *mollah*, ceci n'a aucune importance, un bon musulman, pour faire son salut, n'a qu'à vivre honnêtement en faisant bien ses prières, et Allah ne lui en demandera certainement pas davantage, au jour de la résurrection.

Ces grandes inscriptions sont entremêlées de fleurs et de rinceaux quand elles sont en terre cuite peinte et émaillée; elles affectent, au contraire, une



DÉTAIL DES INSCRIPTIONS COUFIQUES EN BRIQUES ÉMAILLÉES FORMANT LE COURONNEMENT DE LA TOUR DE MIL-I-RADKAN (KHORASSAN).

forme plus simple et plus rigide quand elles sont composées de briques formant saillie sur le nu même de la construction, comme on en voit un exemple à la coupole de la fameuse mosquée qui contient le tombeau de Tamerlan à Samarkand.

DEUXIÈME PARTIE

Le mobilier.

Simplicité des intérieurs en Perse.

Le mot mobilier exprime pour nous autres, Européens, une idée toute différente de ce qu'elle représente réellement en Perse. En France, quand on parle de meubles, on voit de suite des sièges confortables, des tables, des armoires, des commodes, tous ces accessoires que la civilisation nous a imposés beaucoup plus, j'en suis persuadé, pour le profit de ceux qui nous les fournissent, que pour les avantages que nous en pouvons tirer nous-mêmes.

Dans l'empire du Shah de Perse, le mobilier d'une pièce richement garnie se compose seulement d'un tapis de fort belle qualité, de quelques coussins plus ou moins moelleux et de niches creusées ou ménagées dans l'épaisseur des murs de l'immeuble. On me contait même, à ce sujet, qu'un de nos plus distingués docteurs en médecine français, ayant été convié à Ispahan, dans le palais de Zil-es-Sultan, éprouva une surprise plutôt désagréable quand on lui présenta, comme lit de repos, le tapis qui couvrait le sol de la pièce où on l'avait reçu. Aux justes réclamations qu'il fit entendre, le potentat répondit avec un air de suprême étonnement : « Pourquoi ces plaintes, je vous traite aussi bien



POUTRE EN BOIS DE SANTAL PORTANT L'INSCRIPTION COMMÉMORATIVE DE LA CONSTRUCTION D'UNE MAISON EN L'AN III DE L'HÉGIRE (IXe SIÈCLE DE NOTRE ÈRE). *(Collection de l'Auteur)*

que mes propres fils, et ces adolescents n'ont, pour se reposer, rien de mieux que ce que je vous offre à vous-même. »

Notre compatriote aurait pu répondre : ce que vous me dites là est fort bien pour des gens qui, dès leur enfance, ont été habitués à être traités de cette manière, mais pour nous autres, Européens, la moindre couchette garnie de ses draps et de ses couvertures ferait infiniment mieux notre affaire.

Tapis et feutres. Les chambres persanes sont généralement étroites en proportion de leur longueur, car la rareté du bois empêche d'établir des solives d'une grande portée pour soutenir le toit. C'est à cette disposition qu'on doit la forme des tapis, qui consistent en de longues bandes présentant une longueur trois à quatre fois plus considérable que leur largeur. Toutefois, la raison d'économie n'est pas toujours étrangère à cette configuration spéciale, car les carpettes étroites exigent des métiers moins importants, qui facilitent beaucoup le passage de la trame et permettent de tendre plus aisément les fils de chaîne, il s'ensuit ainsi une très grande économie de temps dans le tissage (1).

Les Persans savent fort bien employer ces chemins ou galeries qui nous paraissent, à nous autres, Européens, tout au plus bons à garnir les couloirs ou les escaliers de nos demeures. En effet, dans tous les intérieurs persans, même les plus riches, le sol, à l'extrémité supérieure et sur les côtés, est couvert

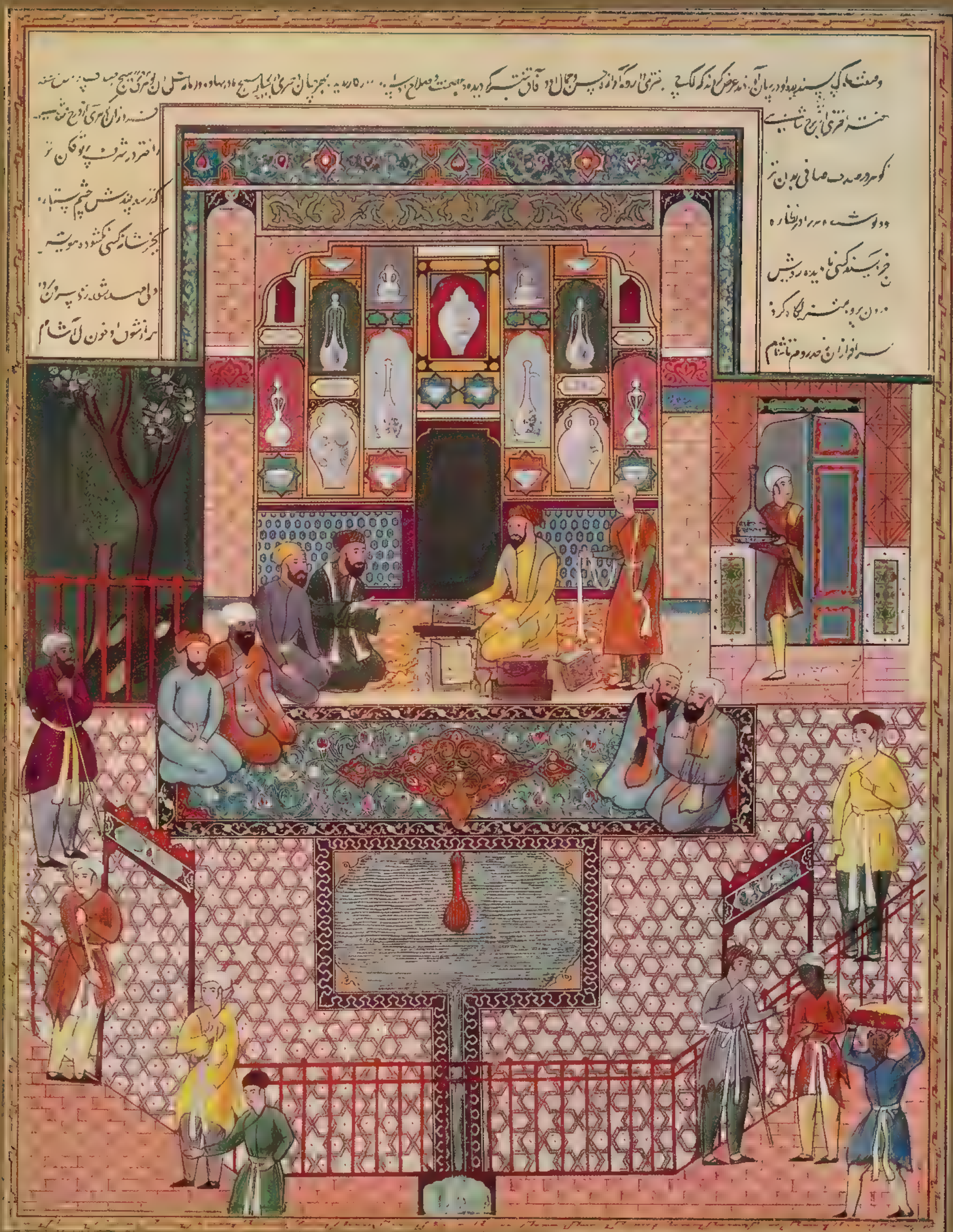
(1) Pour la fabrication des tapis voir tome Ier, chapitre III, troisième partie.

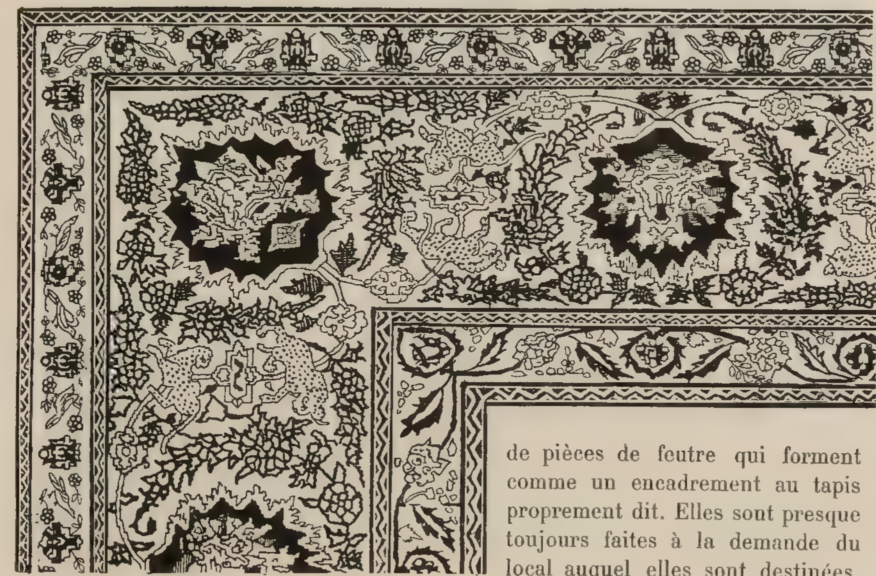


PANNEAU DÉCORATIF SUR TOILE REPRESENTANT L'INTÉRIEUR DU PALAIS D'UN RICHE PERSAN

A l'arrière-plan, niches réservées dans les murs
pour exposer les collections en faïence de Chine et les verreries. (Perse, XVI[e] siécle.)

(COLLECTION DE L'AUTEUR.)





DÉTAILS DE LA BORDURE DU TAPIS INDO-PERSAN, CONSERVÉ AU MUSÉE D'ART INDUSTRIEL A VIENNE, XVIe SIÈCLE.

de pièces de feutre qui forment comme un encadrement au tapis proprement dit. Elles sont presque toujours faites à la demande du local auquel elles sont destinées, et leur épaisseur est très grande. Les principaux centres de fabrication de ces tissus foulés sont Nichapoor dans le Khorassan, Ispahan et Yezd. Ils sont dénommés *nemed* et confectionnés avec des laines de toutes les qualités, mais surtout avec du poil de chameau. La couleur brune est dominante, et souvent la surface avers est ornée de dessins de différentes couleurs, formés par des laines teintes, incrustées dans la pâte. Les meilleurs *nemeds* ont parfois une épaisseur supérieure à 3 centimètres.

Les feutres jouent un grand rôle en Perse, et, outre leur emploi pour garnir les chambres, ils servent aussi de mille manières. Ce sont d'excellentes couvertures de voyage, les chevaux n'ont pas de meilleurs caparaçons, et rien n'est supérieur aux *koschmahs* de Nichapoor (1), pour entourer les caisses contenant les précieuses marchandises destinées à être expédiées en Europe. Enfin, cette laine comprimée est encore employée comme linceul, et les cadavres qui s'en vont cheminant pendant de longs mois sur les grandes routes de la Perse pour gagner les saints champs de repos qui entourent la mosquée de l'imam Reza, à Mesched, ou le tombeau de Fatima à Koum, sont étroitement cousus

(1) Pour la fabrication des *koschmahs* à Nichapoor, voir tome III, page 122.

dans d'épaisses couvertures qui moulent exactement les contours du corps.

Le feutre blanc et d'une contexture très serrée est d'un prix assez élevé, qui peut atteindre jusqu'à 50 francs pour une pièce mesurant de 4 à 5 mètres superficiels.

Importation des meubles européens.

Les meubles proprement dits que l'on rencontre en Perse sont ou d'origine européenne, ou le plus souvent fabriqués servilement par les ouvriers indigènes sur des modèles provenant du pays des Roumis. On nous a présenté dernièrement, à Paris, des chaises du plus pur modèle Louis-Philippe, qui arrivaient en droite ligne



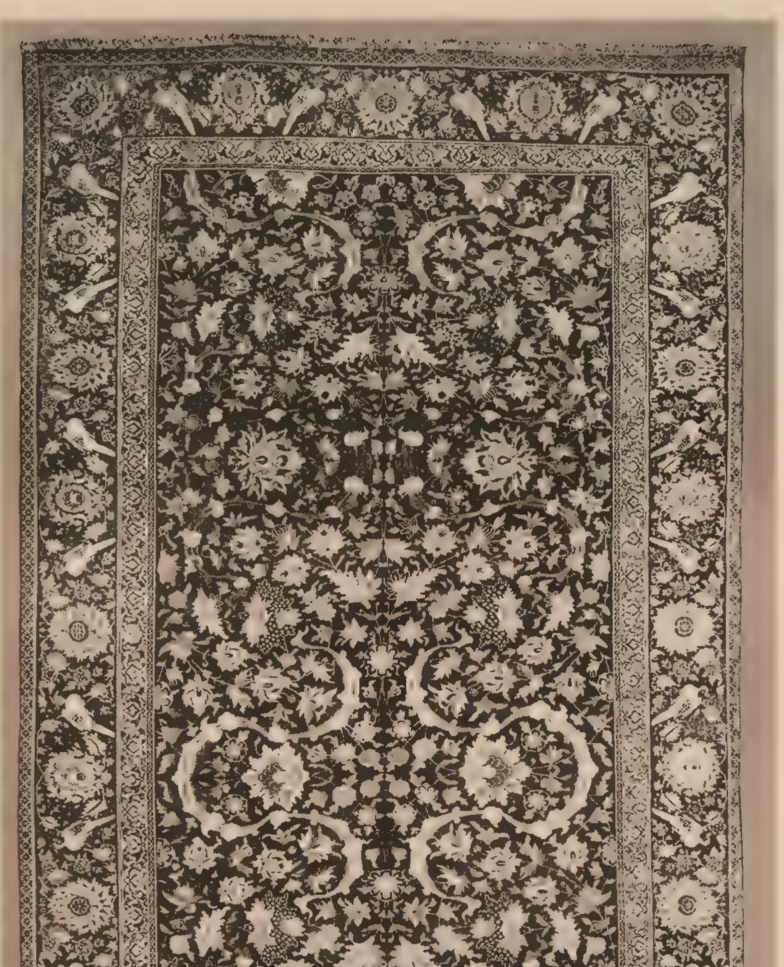
LAMPES EN TERRE ÉMAILLÉE, KHORASSAN. XVIe AU XIXe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

d'Ispahan, rapportées par un personnage ayant occupé une haute situation à la Banque anglaise. Ces meubles étaient décorés de filets d'argent serpentant au milieu d'une savante disposition de morceaux de nacre, mais on sentait, à ne pouvoir s'y méprendre, la reproduction servile, dans sa forme générale, d'un modèle français.

Cette pénurie de meubles meublants, pour employer une expression un peu juridique peut-être, abrège notre tâche, et nous allons indiquer brièvement les principaux ustensiles employés dans les maisons, tant anciennement qu'à l'époque actuelle.





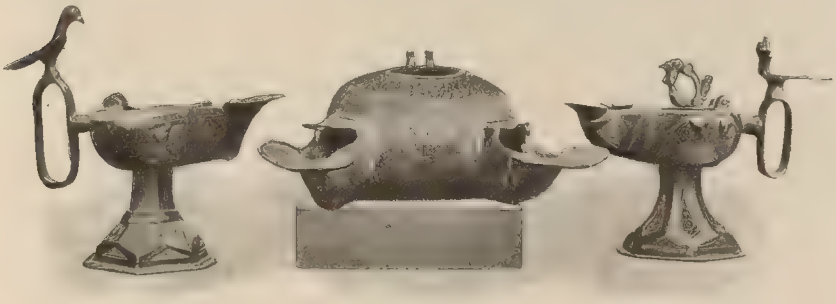


Tapis hispano-arabe en laine, XVIe siècle.

(Collection de l'auteur)

Le luminaire en Perse. Ces appareils sont de deux sortes; les plus communs sont formés de terre crue ou de terre vernissée. Ceux qui ont été établis avec plus de soin consistent en récipients de fer ou de bronze.

Les petites lampes de la première catégorie sont de formes extrêmement



LAMPES PORTATIVES EN BRONZE. KHORASSAN, XVe ET XVIe SIÈCLES. *(Collection de l'Auteur)*

variées. Dans les plus simples, on sent la pression des doigts du potier qui, serrant les bords d'une coupelle en terre encore fraîche, fabrique ainsi un bec rudimentaire, où la graisse, mêlée à quelques brins de laine ou de chanvre, vient répandre une misérable et tremblotante lueur. D'autres lampes, un peu plus confortables, comprennent un corps où vient se loger la réserve d'huile; aux deux extrémités se trouvent, d'une part une petite poignée servant à transporter l'objet, et de l'autre un bec allongé destiné à soutenir la mèche.



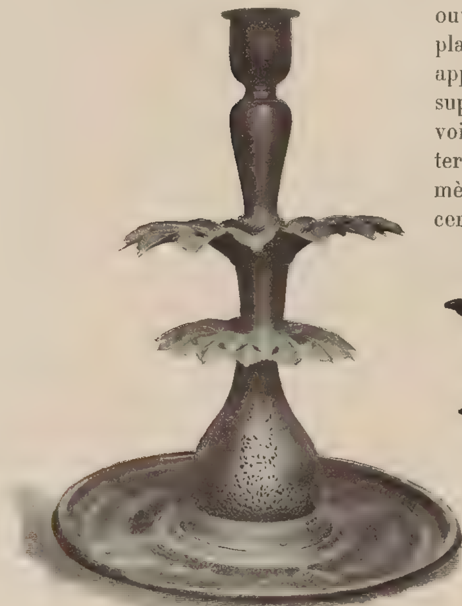
LAMPE EN CUIVRE FONDU GRAVÉ ET INCRUSTÉ, XVIe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

Les gens amis d'un grand luxe sont arrivés à faire de véritables petits lustres en multipliant ces becs de terre autour d'un axe principal, constituant ainsi un appareil de luminaire qui, pour être fort mal odorant et d'un pouvoir éclairant assez restreint, n'en indique pas moins un effort certain vers ce que nous appellerions l'idée du confort.

On a fait aussi quelquefois des chandeliers en terre émaillée, et, dans la fameuse caisse qu'il me fut donné d'inventorier chez le grand prêtre de Semnan, je me souviens d'avoir eu entre les mains un de ces objets en faïence décorée d'animaux. Il était en forme de cloche, disposition qu'on retrouve surtout dans les pièces fabriquées à Mossoul et en Mésopotamie, qui sont établies avec un

art si fin et si délicat, que les amateurs les recherchent aujourd'hui avec passion.

Dans le Turkestan, on trouve des lampes très importantes, dont la tige porte en son milieu une sorte de collerette ouvragée formée de feuilles lancéolées. Un large plateau donne une très grande stabilité à cet appareil d'éclairage, qui est amorti à sa partie supérieure, soit par une douille destinée à recevoir une grosse bougie, soit par un récipient terminé par un bec dans lequel sont placées les mèches qui s'alimentent dans un réservoir central.

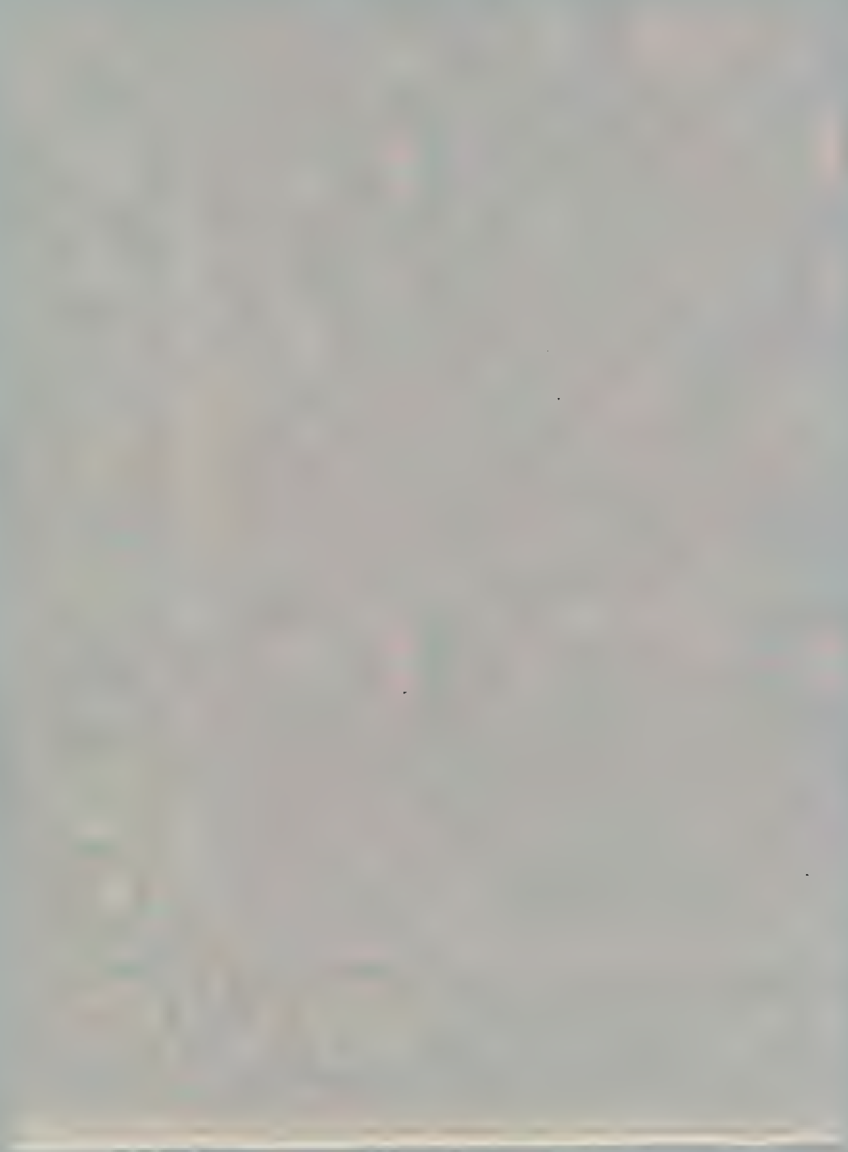


CHANDELIER MONUMENTAL EN CUIVRE REPOUSSÉ ET GRAVÉ, COMMENCEMENT DU XIXe SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

Dans l'est de la Perse, on rencontre des lampadaires terminés par un plateau, sur lequel est posée la lampe basse à deux ou plusieurs becs. Ces torchères en bronze sont d'un style très remarquable, elles sont portées tantôt par un pied demi-sphérique, tantôt par une base contenant des alvéoles rappelant un peu la disposition de nos chandeliers européens du haut moyen âge : dans ce cas, l'appareil repose sur trois pieds, qu'on pourrait comparer au célèbre fragment du chandelier Pascal, de l'église de Saint-Remi, à Reims.



LAMPADAIRES EN BRONZE ORNÉS D'INSCRIPTIONS EN LETTRES COUFIQUES, KHORASSAN XVe ET XVIe SIÈCLES.
(*Collection de l'Auteur*)



TAPIS HISPANO-ARABE EN LAINE (XVIe siècle)

Détail d'une partie de la bordure et du fond.

(COLLECTION DE L'AUTEUR.)





Quelle que soit la forme de la partie inférieure, la tige est formée de balustres placés entre les parties rondes ou prismatiques et servant de supports à un plateau orné d'une moulure renversée.



LAMPE EN BRONZE GRAVÉ ET CISELÉ, TROUVÉE DANS LE KHORASSAN, XII[e] SIÈCLE. *(Coll. de l'Auteur)*



LAMPE EN BRONZE, EN FORME DE BUIRE, ORNÉE DE BANDES D'INSCRIPTIONS EN LETTRES COUFIQUES ET DATÉE DE L'AN 1190. *(Coll. Piet-Lataudrie)*

Les fouilles récentes ont mis à jour un grand nombre de ces spécimens de l'ancienne métallurgie qui, malheureusement, n'arrivent presque jamais jusqu'à nous à l'état complet. Parmi les lampes en bronze, il y en a qui sont portées sur un pied octogonal ou hexagonal décoré de facettes ; sur chacune de ces parties plates sont gravés des ornements composés d'animaux ou de délicats dessins géométriques (1). La panse de ces petites lampes est demi-sphérique ; elle est allongée du côté du bec, tandis que vers la poignée se trouve fixé un anneau applati surmonté d'un oiseau schématiquement indiqué. Une bestiole, poule ou faisan, surmonte le petit couvercle permettant d'introduire l'huile.

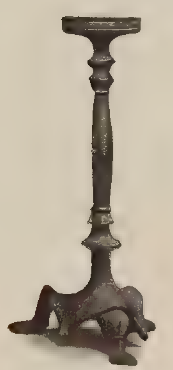
Certaines lampes d'un modèle plus simple remontent à une époque assez ancienne, et l'une d'elles est datée de l'an 586 de l'Hégire, c'est-à-dire de la fin du douzième siècle de l'ère chrétienne (2). Ce curieux appareil présente la forme d'une buire, dont le galbe général rappellerait assez celui de la palme



GRAND CHANDELIER DE MOSQUÉE, CUIVRE CISELÉ INCRUSTÉ D'ARGENT, XV[e] SIÈCLE. *(Coll. Piet-Lataudrie)*

(1) Voir la reproduction de trois lampes de ce type, page 49.
(2) Appartenant à la collection de M. Piet-Lataudrie, cette pièce est entrée au Musée du Louvre au décès de ce collectionneur émérite.

indienne. Nous avons retrouvé, dans le Khorassan, une pièce beaucoup plus grossière, mais qui est certainement de fabrication persane, tandis que celle dont nous parlons ci-dessus est évidemment sortie des ateliers de Mossoul ou de Bagdad.



CHANDELIER A BALUSTRE EN BRONZE. ASIE MINEURE. XVe SIECLE. (*Col. de l'Auteur*)

Toutefois, les lampes affectant la forme de balustres sont infiniment rares; presque toutes sont dépourvues de pieds et sont munies d'un ou plusieurs becs. Elles servaient à circuler dans la maison; et dans les intérieurs riches elles étaient posées sur des lampadaires.

On a fait, au dix-septième siècle, de gros chandeliers de forme cylindrique qui, dans leur ensemble, paraissent avoir été directement inspirés par ces élégantes tours fuselées, du haut desquelles le *muezzin* appelle les fidèles à la prière. Ces petits minarets portatifs sont divisés dans leur hauteur par deux bagues parallèles, dont l'une limite le pied, tandis que l'autre marque le point d'où part le couronnement. Le long du fût de cet appareil d'éclairage, d'habiles ciseleurs ont gravé des arabesques géométriques, ou se sont complu à dessiner des animaux fantastiques représentant, d'une façon très libre, des gazelles ou des bouquetins.



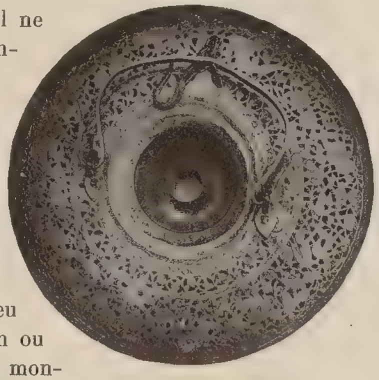
CHANDELIERS ET AIGUIÈRE EN CUIVRE GRAVÉ ET CISELÉ, XVIIe SIÈCLE.
(*Collection Piet-Lataudrie*)

A l'origine, ces chandeliers étaient toujours surmontés d'une pièce de

bronze à double usage (1); tantôt placée comme un simple bouchon, elle se termine par une partie arrondie représentant très fidèlement la coupole du minaret : veut-on, au contraire, placer dans cette petite tour quelque grosse chandelle de cire, on retourne alors la petite partie mobile et la coupole rentre dans le fût de la colonne, d'où émerge une partie droite servant à maintenir le pied du cierge.

Les deux jolis exemples que nous reproduisons ici faisaient partie de la collection de M. Piet-Lataudrie, et sont entrés dans les collections de l'Etat à la mort de ce distingué collectionneur.

Pour une époque tout à fait moderne, il ne faut pas manquer de parler des *fanous* ou lanternes de la forme dite vénitienne. Le corps de l'appareil est formé de deux calottes en métal, renfermant un soufflet en étoffe destiné à mettre la lumière à l'abri du vent. La calotte inférieure qui supporte la bougie est plus ou moins habilement gravée; la partie supérieure, au contraire, est entièrement à jour, et l'artiste a donné libre carrière à son imagination, pour y découper, au milieu de jolies arabesques, des chasses au faucon ou d'autres scènes d'un gracieux effet : nous montrerons, au cours de notre travail, que les dimensions de ces lanternes varient suivant l'importance, le rang et la situation sociale du personnage devant lequel elles sont portées.



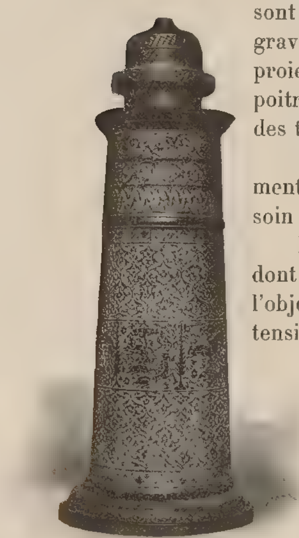
FANOUS OU LANTERNE EN CUIVRE REPERCÉ ET GRAVÉ, XVIII[e] SIÈCLE. (*Col. de l'Auteur*)

Briquets. Si nous osions faire une comparaison avec le Japon, où les bijoux, à proprement parler, sont à peu près inconnus, nous dirions qu'en Perse tout le soin s'est reporté sur les petits objets usuels. Chacune des pièces qui concourent à l'accomplissement d'un acte journalier de la vie est traitée avec un soin jaloux : on dirait que les artistes qui les ont composées et ciselées ont voulu, en quelque sorte, réhabiliter l'humilité de leur fonction par le soin exquis qu'ils ont apporté à leur décoration, au point d'en faire de véritables œuvres d'art.

Parmi ces petits ustensiles d'un usage courant, les plus intéressants, peut-être, à étudier sont les briquets. De forme allongée, ils sont munis d'une poignée recourbée qui permet d'avoir la pièce bien en mains et d'éviter les fâcheuses rencontres du bout des doigts avec les angles aigus du silex. Beaucoup de ces pyrophores sont munis d'une petite attache permettant de fixer l'objet à la ceinture par une cordelette de chanvre.

(1) Voir, page 54, un chandelier de ce genre muni de son couvercle.

Les briquets peuvent être divisés en trois espèces. Tout d'abord ceux qui sont pleins et dont les grands côtés sont recouverts de riches gravures : on y voit des chasses au faucon, et l'oiseau de proie est représenté attaquant une cigogne dont il déchire la poitrine; à côté, ce sont des combats homériques de lions ou des tigres dévorant d'inoffensives gazelles.



CHANDELIER EN FORME DE MINARET, MUNI D'UN COUVERCLE RENVERSABLE. XVIIe SIÈCLE. (*Coll. de l'Auteur*)

Les briquets ne sont pas tous aussi richement ornementés, mais alors l'artiste s'est rattrapé en donnant plus de soin à la tête grimaçante qui termine la poignée.

Dans la seconde classe nous ferons rentrer les briquets dont le corps a été perforé, évidemment dans le but de rendre l'objet moins lourd et plus maniable. Quelques-uns de ces ustensiles ont une importance étonnante : telle est la pièce placée au milieu de notre planche et qu'on peut comparer à une véritable dentelle d'acier.

La troisième classe des briquets comprendra ceux qui sont percés d'un ou deux trous pour passer les doigts. Nous remarquerons particulièrement cette amusante fantaisie du perroquet posé sur un anneau qu'il maintient de son bec entr'ouvert.

On rencontre maintenant fort peu de briquets en Perse, non pas que ces amusantes fantaisies aient été plus particulièrement recherchées des amateurs, mais, pour leur très grand malheur, on leur a trouvé un emploi pratique comme « fusils », pour affûter les couteaux des bouchers. A la suite de frottements répétés contre des lames fort bien trempées, le corps du briquet n'a pas tardé à être rongé, et c'est grande pitié de voir souvent de véritables merveilles de ciselure qui sont ainsi détruites par un usage aussi intempestif que journalier.



LAMPE EN FORME DE LION, BRONZE FONDU. ART ASSYRIEN. (*Collection de l'Auteur*)

Aiguières, cafetières et théières. Actuellement, le vase que l'on rencontre le plus communément en Perse est une sorte de carafe en bronze fondu,









Ustensiles divers : Khaepeh, Naghara, Findjan-ghaféï, Aftafah, Fanous, etc.

(D'après un dessin de Jules Laurens. Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts)

munie d'une anse et d'un long goulot tout droit; un col évasé, bordé par une dentelure, termine la pièce. Ce genre de vase, dont il existe de grandes fabriques à Kachan et à Ispahan, est très répandu, et on ne peut pas dire que ce soit la grâce et la délicatesse de ses formes qu'ont fait son succès.



BUIRE EN BRONZE GRAVE ET CISELE, XVIIe SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)

A une époque un peu plus ancienne, on rencontre l'*aftafah*, sorte d'aiguière ronde ou légèrement aplatie, qui vient se fixer sur un plateau couronnant un bassin, et qui est employée pour les soins de la toilette.

Dans le Khorassan, on trouve des *aftafahs* de très grandes dimensions, et nous en avons rencontré une qui, avec son plateau, ne mesure pas moins de 1 mètre 20 de hauteur. Cette pièce, par une disposition singulière, est une sorte de vaste anneau creux monté sur une base en forme de piédestal et terminé par un long col. Dans le vide laissé par cet agencement, un ingénieux artisan a placé une coupelle en bronze, montée sur des cercles concentriques, analogue à la suspension de Cardan : cette disposition permettait de placer des charbons ardents qui maintenaient pendant quelque temps la chaleur du liquide contenu dans l'aiguière. Pour dissimuler ce réchaud, d'une invention plus ingénieuse qu'esthétique, l'artiste a composé deux plaques, formées de calottes semi-sphériques entièrement repercées à jour, qui viennent se visser sur l'extrémité du point de suspension de la coupelle et complètent ainsi à l'œil la panse du vase. Le même genre de travail ajouré a été rappelé dans le pied de l'aiguière, ainsi que dans le couvercle.



PLATEAU ET AFTAFAH PORTANT AU CENTRE UNE COUPELLE A CHARBON DESTINÉE A RECHAUFFER LE LIQUIDE. SAMARKAND XIXe SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)

Ces *aftafahs* varient beaucoup comme dimensions et comme finesse dans le travail, mais on les trouvait encore, il y a quelques années, dans les plus petits villages de la Perse. Ils tendent maintenant à disparaître complètement, et ils sont remplacés par des samovars copiés servilement sur les bouilloires faites à Toula, en Russie : c'est dire

assez que l'élégance de forme et la pureté des lignes n'ont pas beaucoup gagné à l'introduction de ces meubles si chers à tous les Russes vraiment dignes de ce nom.



POT A EAU EN CUIVRE ROUGE GRAVÉ ET ÉTAMÉ, XIXe SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)

Il existe encore une autre variété de récipient, nous pourrions dire de pot à eau, qui est assez répandue et qui ressemble, comme forme, aux très modestes ustensiles de toilette dont nous nous servons en Europe. Cette verseuse iranienne est en cuivre rouge finement gravé, mais elle est moins resserrée à la taille que son congénère européen. Une large collerette dentelée la surmonte, tandis qu'une anse contournée, terminée par un motif souvent formé d'une tête d'oiseau, permet d'avoir l'ustensile bien en mains.

Les aiguières persanes, surtout celles remontant à un siècle en arrière, sont d'une forme fort élégante. Elles se composent d'une carafe surmontée d'un goulot étroit que vient couronner une sorte de chapiteau, rappelant un peu la partie supérieure des minarets. Le couvercle conique est en forme de coupole allongée et se termine par un bouton pointu. Le déversoir, qui remonte tout droit parallèlement au goulot, est sensiblement plus long que ce dernier, ce qui permet de se servir du vase sans laisser échapper une seule goutte du liquide qu'il contient.



VASE EN BRONZE DESTINÉ A CONTENIR L'EAU POUR LES ABLUTIONS. TRAVAIL INDO PERSAN, XVIIe SIÈCLE. *(Collection Piet Lalaudrie)*

Le même ustensile a été également fabriqué en verre, mais sans anse; il porte alors le nom de *gulaptan*.

Dans le Khorassan, on emploie des aiguières d'une forme tout à fait caractéristique; méplates sur deux faces, elles ont pour déversoir un étroit conduit qui est pris aux dépens du goulot du vase; une anse fleuronnée et ajourée permet de saisir commodément cette théière. Le pied est creux et le fond est souvent serti de façon à laisser un vide très notable sous le vase. Cette disposition très particulière permet d'arriver à porter à l'ébullition le

liquide contenu dans l'aiguière, simplement à l'aide de quelques charbons ardents ; en effet, en raison du peu d'épaisseur du métal, l'eau qui est contenue dans le pied est rapidement portée à l'ébullition par le voisinage du brasier dont il est entouré, elle monte alors à la surface et est remplacée par une égale quantité de liquide, qui est réchauffé par le même procédé : on arrive ainsi à avoir une cafetière d'eau bouillante qui permet de faire le thé, la principale et souvent l'unique alimentation des pèlerins et des voyageurs.

Toutes les aiguières fabriquées dans le Khorassan et dans le Turkestan sont en cuivre jaune battu très mince. Elles sont couvertes de fines arabesques gravées, d'un dessin un peu uniforme, peut-être, mais nullement désagréable dans son ensemble.



GRANDE CAFETIÈRE EN CUIVRE JAUNE REPOUSSÉ ET GRAVÉ, ORNÉE DE TURQUOISES, XIX[e] SIÈCLE. (TRAVAIL DU KHORASSAN).
(Collection de l'Auteur)

Pour les usages plus grossiers, on se sert de cafetières en cuivre jaune fondu ; ces ustensiles sont plus bas que les précédents, mais affectent la même forme méplate sur les deux faces ; leur base est rectangulaire et repose sur de petits pieds ; le plus souvent, ils sont couverts d'une ornementation composée de marguerites profondément gravées dans le métal. L'anse centrale semble être une tête d'animal schématiquement esquissée. Le déversoir, complètement droit, vient s'implanter perpendiculairement sur la panse du vase.

Pour une époque plus ancienne, nous avons rencontré des types de cafetières tout à fait intéressants. L'une d'elles est ornée de quatre médaillons en verre placés sur la panse, et on aperçoit encore quelques traces des dessins sur fond or que ces cabochons servaient à protéger. Le goulot, de forme quadrangulaire, est terminé par de petites arêtes ornées de moulures méplates. Des têtes d'un style très archaïque interrompent la monotonie des lignes. Le couvercle de la cafetière répond à la division du corps du vase, et présente quatre saillies de métal divisées par des arêtes. Tout en haut se trouve un bouton affectant un peu la forme d'une pomme de pin. Le déversoir, complètement droit, est traité dans le même esprit que le goulot : il est quadrangulaire, mouluré sur chaque angle et orné de petites bagues à la base, au milieu et à l'extrémité.

Nous avons pu acheter, dans le Turkestan, une aiguière en bronze

damasquiné d'argent, qui rappelle tout à fait le travail vénitien exécuté à



THÉIÈRES EN CUIVRE REPOUSSÉ ET GRAVÉ, TRAVAIL DE SAMARKAND ET BOUKHARA, XVIIIe ET XIXe SIÈCLES. (*Collection de l'Auteur*)

l'imitation des cuivres de Mossoul. La panse du vase est presque exactement cylindrique sur toute sa hauteur; à sa partie supérieure, elle est décorée d'une moulure ronde prise aux dépens du métal, tandis qu'une petite ornementation, rappelant les nids d'abeilles, permet de raccorder la panse au goulot. Ce dernier, d'une forme également cylindrique, est terminé par une grosse moulure ronde qui va rejoindre l'extrémité du déversoir, dont le galbe donne assez l'impression d'un bec d'oiseau. Une anse tout à fait simple permet de saisir facilement l'objet.



CAFETIÈRE EN CUIVRE GRAVÉ, ORNÉE DE MÉDAILLONS EN VERRE, XVIIIe SIÈCLE.
AIGUIÈRE EN BRONZE CISELÉ INCRUSTÉ D'ARGENT, XVIe SIÈCLE. (*Coll. de l'Auteur*)

Signalons enfin la fantaisie, plus extraordinaire que véritablement gracieuse, d'un maître chaudronnier d'Is-



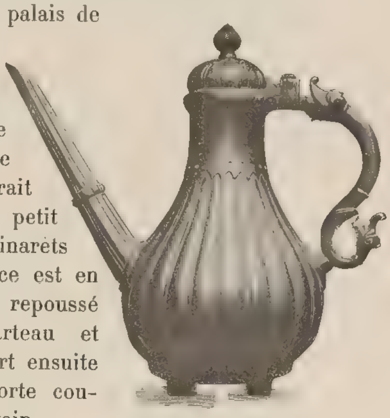






Sharoud. - Un persan accompagné de ses femmes récurant sa batterie de cuisine

pahan, qui a reproduit sur le corps d'une aiguière les quatre lions formant la base des piliers qui soutiennent la véranda du palais de Chehel-Situn. On retrouve parfaitement là, les têtes affrontées sculptées dans ces magnifiques monolithes sur lesquels reposent les piliers de bois, les *chenars*, si curieusement ouvragés. Le goulot de cette cafetière est formé d'une tête de dauphin ou de serpent, dont la queue servirait de déversoir. Le couvercle reproduit le petit dôme à facettes des minarets des environs. Cette pièce est en cuivre rouge très épais, repoussé au marteau et recouvert ensuite d'une forte couche d'étain.



AIGUIÈRE EN CUIVRE JAUNE FONDU, GRAVÉ ET CISELÉ, XVIIIe SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)



AIGUIÈRE EN CUIVRE REPOUSSÉ ET ÉTAMÉ, IMITANT LA BASE DES PILIERS DU PALAIS DE CHEHEL-SITUN, XVIIe SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

Puisettes. Avant de passer aux bassins, il est bon de mentionner ici un vase d'une forme tout à fait particulière, qui tient le milieu entre l'aiguière proprement dite et le vase de forme surbaissée qui sert dans tous les ménages persans. La caractéristique de ce vase est un immense bec en forme de déversoir, dont la longueur est le double du diamètre de l'objet principal. Au premier abord, on se demande quel peut bien être l'usage d'une pièce de si bizarre structure; rien n'est cependant mieux combiné pour les besoins du pays : le long bec, en effet, sert de poignée ou de manche et permet de puiser, dans le ruisseau, l'eau courante dont on a besoin; quand le vase est plein, on peut alors, à l'aide de ce manche ou déversoir, faire couler exactement la quantité d'eau qui est nécessaire pour les besoins actuels.

Ustensiles en bidri. On rencontre souvent, dans les bazars persans, toute une série d'ustensiles qui proviennent des Indes et que l'on ne saurait passer ici sous silence, car ils ont été importés en si grande quantité sur le plateau de l'Iran, qu'on peut, jusqu'à un certain point, les considérer comme faisant véritablement partie du mobilier persan. Ces différentes pièces sont en *bidri*, singulier métal composé d'un alliage de plomb, d'étain et d'antimoine, qui les fait ressembler à la matière dont sont faits les caractères d'imprimerie. D'apparence blanchâtre, cet alliage donne un métal assez cassant, mais qui est, paraît-il, très facile à travailler, c'est ce qui explique la très grande faveur dont il jouit dans les Indes et en Perse.



VASE A LONG BEC DESTINÉ A PUISER L'EAU. CUIVRE GRAVÉ ET ÉTAMÉ, XVIIIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Tous les objets en *bidri* sont recouverts d'une quantité d'incrustations d'argent plus ou moins fines, représentant des branchages et des feuilles, sans que jamais on y trouve la figuration d'animaux ou d'êtres vivants.



AIGUIÈRE, VASE ET PIED DE KALIAN EN « BIDRI », TRAVAIL INDO-PERSAN. XVIIIe ET XIXe SIÈCLES. (*Collection de l'Auteur*)

On a fait principalement, avec ce métal, des pieds de pipes en forme de bouteille d'un très joli galbe, ainsi que le montre la reproduction ci-contre. Sur le côté

gauche de notre gravure se trouve une aiguière, tandis qu'au centre on voit un vase muni de deux anses, qui a été certainement établi pour quelque usage liturgique.

On rencontre divers objets fabriqués également avec la même matière, notamment de petites boîtes rectangulaires, des plumiers oblongs, des tasses, des soucoupes et même de très grosses carafes destinées à servir de vases à fleurs.

On fabrique encore maintenant beaucoup d'objets en *bidri*, mais les pièces anciennes se distinguent toujours par l'élégance de leurs formes et par la finesse de leurs incrustations d'argent.

Bassins. Les bassins sont de forme surbaissée et surmontée d'une collerette moulurée à sa partie supérieure. Ils sont toujours en cuivre étamé, tant à l'extérieur qu'à l'intérieur, et couverts d'inscriptions décoratives ou de motifs composés d'arabesques ou de fleurs. Ces vases servent absolument à tous les usages domestiques. Tantôt employés comme marmites, ils peuvent ensuite être élevés à la dignité de compotiers pour contenir des fruits ou des œufs. Les marchands du bazar n'hésitent pas à en faire leur coffre-fort et à y jeter pêle-mêle les pièces d'argent et la lourde monnaie de cuivre, dont la valeur nominale n'est guère supérieure au poids du métal.



BASSIN EN CUIVRE GRAVÉ ET CISELÉ, XVIe SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)

Cette forme de bassin est très connue chez nous, car elle se prête admirablement à l'emploi des jardinières et des vases à fleurs.

Au sud du Caucase, et jusque dans le Khorassan, on trouve des bassins en cuivre jaune martelé : leurs dimensions et leurs formes générales rappellent un peu les importantes pièces fabriquées sur les bords du Tigre, dont le bassin de Hugues IV, roi de Chypre et de Lusignan, est un des plus curieux spécimens que nous ayons rencontrés. Toutefois, à l'inverse des pièces arabes, ces grands ustensiles de ménage, fabriqués en Perse, ont toujours les bords dentelés et formés d'une série de segments de cercles se coupant à angle obtus, de façon à former un véritable feston autour du vase. Les bords, au lieu d'être droits comme en Mésopotamie, sont sensiblement évasés et chacun des segments est bombé, rappelant ainsi le mouvement ondulé du bord. Tout le long du marli court une longue inscription décorative se détachant sur une série d'ornements en forme de roues. Le fond même de l'objet est décoré d'entrelacs, figurant des dessins géométriques dans chacun des compartiments desquels est une applique en cuivre rouge ayant la forme d'un croissant, dont les deux cornes seraient

rejointes. Une grande frise d'inscriptions schématiquement indiquées entoure ces motifs, et une série de fleurons aux longues pointes termine cette décoration. Le centre même du bassin est agrémenté d'une marguerite à huit feuilles, que l'on retrouve dans toutes les pièces de cette région (1).

Ces bassins sont d'une technique vraiment intéressante, car, pour arriver à



Sur le rebord on lit l'inscription suivante :

« TRÈS HAUT ET PUISSANT ROI HUGUE DE JHERUSALEM ET DE CHYPRE QUE DIEU MANTEIGNE. »

BASSIN EN CUIVRE GRAVÉ ET INCRUSTÉ D'ARGENT, TRAVAIL DE MOSSOUL, XIVe SIÈCLE. (*Coll. de l'Auteur*)

repousser à l'outil des pièces d'une aussi grande dimension, il faut vraiment que les artisans soient de véritables virtuoses du marteau.

Nous avons trouvé un petit plat présentant tout à fait le même caractère que le bassin ci-dessus mentionné, à cette différence près que le bord est beaucoup moins haut, et qu'à l'intérieur se trouvent 30 godrons très nettement accusés, imitant un peu le classique moule à pâtisserie; la bande de dessins géométriques occupant le fond est chargée d'inscriptions qui paraissent d'une

(1) Voir la figure en bas de la page 63.

écriture beaucoup plus soignée que dans les objets similaires. Cet ustensile servait à contenir des fruits ou des légumes ou à porter des verres à sorbets (1).



BASSIN EN CUIVRE CISELÉ ET ÉTAMÉ, ORNÉ DE BANDES D'INSCRIPTIONS DÉCORATIVES, XVIIIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Aux seizième et dix-septième siècles, on a fabriqué en Perse des bassins d'une dimension assez restreinte, environ 25 à 30 centimètres de diamètre, dont la forme va en s'évasant jusque vers le milieu de la panse; elle se rétrécit ensuite progressivement, de façon à présenter une ouverture sensiblement égale au diamètre du fond de la pièce. Ces bassins en cuivre jaune ont été faits à l'imitation de ceux qu'on rencontre en Mésopotamie, et qui sont couverts de fines gravures toutes rehaussées d'or et d'argent (2).

Les pièces persanes sont plus souvent décorées de frises d'inscriptions se détachant sur une partie unie, toute garnie de cercles concentriques; elles sont toujours travaillées au marteau, et le fond, à l'intérieur, est décoré de gravures représentant des poissons ou des entrelacs.

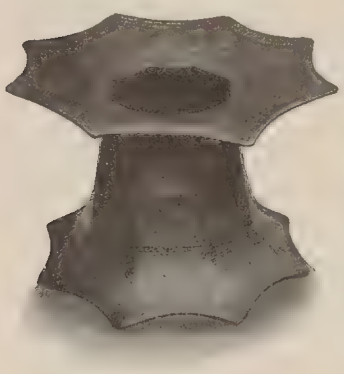


BASSIN EN CUIVRE REPOUSSÉ ET GRAVÉ, ORNÉ D'UNE BANDE D'INSCRIPTION DANS LE MARLI ET DES SIGNES DU ZODIAQUE AU FOND, XVIe SIÈCLE. (*Coll. de l'Auteur*)

Pour être présentés, je ne dirai pas sur la table, ce meuble étant inconnu en Perse, mais dans la salle du festin, on avait coutume d'exhausser ces bassins sur des pieds terminés par une ample collerette dentelée. La base, découpée d'une manière analogue, est gravée, ainsi

(1) Voir cet ustensile tome IV, page 138.
(2) Voir à côté la figure à la page 61.

que toute la face du support. Le dessous de la collerette supérieure, qui ne se voyait pas, était laissé uni, tandis que la partie visible était agréablement ornée de dessins variés. Ces supports sont ronds ou polygonaux, leur richesse varie suivant la qualité et la beauté des pièces qu'ils étaient appelés à supporter.



SUPPORT DE BASSIN EN CUIVRE GRAVÉ ET ORNÉ DE BANDES D'INSCRIPTIONS, XVII[e] SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Marmites scythes. Il est un genre de pièces qu'on rencontre assez fréquemment dans les fouilles du Khorassan; c'est une marmite semi-sphérique qui est portée par trois très petits pieds. Un bord plat et découpé, formant quatre ailettes, sert à supporter, d'une part, deux anses élevées, et de l'autre, un large et long goulot par le moyen duquel on versait la soupe fumante. Ces objets sont toujours en un métal analogue au bronze des cloches et fondus d'une seule pièce.

Bols et coupes. Pour contenir les liquides, on se sert communément d'un vase en forme de bol dont le diamètre va toujours en s'élargissant. Il est supporté par un petit pied peu élevé et est terminé par une moulure assez forte, destinée à empêcher le métal d'être endommagé par les heurts. Des frises d'inscriptions décorent la pièce entre les rangs de moulures tracées au tour.



MARMITE SCYTHE EN BRONZE PORTÉE SUR TROIS PIEDS, KHORASSAN XVI[e] SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

En dehors de ces pièces qui sont toujours de dimensions assez importantes, les Persans ont toute une petite batterie de cuisine d'un volume extrêmement restreint, et qui leur sert de verres à boire ou même de tasses à thé quand ils se trouvent éloignés de leur demeure. Les centres de la fabrication de ces coupelles sont Kirman, et plus particulièrement Kachan. On ne saurait se douter de l'ingéniosité avec laquelle sont décorés tous ces petits objets. L'un d'entre eux, que nous avons eu entre les mains, montrait dans sa frise toute une série de musiciens jouant de leurs instruments, afin de délecter les oreilles d'un









Ustensiles divers : bols et cuillers à sorbet, Aftafah, Gulaptan, Kalians.

(D'après un dessin de Jules Laurens. Bibliothèque de l'Ecole des Beaux-Arts)

seigneur de distinction, auquel on présente une pyramide de riz, probablement, sur un plateau, tandis qu'un autre personnage lui verse à boire.

D'autres fois, l'artiste s'est contenté de tracer au burin, au fond des coupelles, de petits poissons ou des lièvres. Les ouvriers plus consciencieux gravent des cavaliers à cheval, au milieu d'un décor formé d'inscriptions et d'arabesques du plus gracieux effet.



COUPE EN BRONZE, ORNÉE D'INSCRIPTIONS COUFIQUES, XVI[e] SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

Coupes magiques. Parmi ces petites coupes, il en est quelques-unes qui sont couvertes de signes cabalistiques et de caractères magiques. Elles servaient à faire des incantations et à jeter des sorts. Ces coupes magiques ont joui au moyen âge d'une très grande vogue, car d'habiles métallurgistes étaient arrivés à trouver un alliage qui décelait la présence de l'arsenic, le poison alors le plus à la mode; on l'employait communément contre ceux que l'on désirait envoyer dans un monde meilleur : il est, en effet, prouvé qu'un liquide contenant de l'arsenic, mis en contact avec ces coupelles, donnait immédiatement un abondant précipité blanc qui révélait le danger.



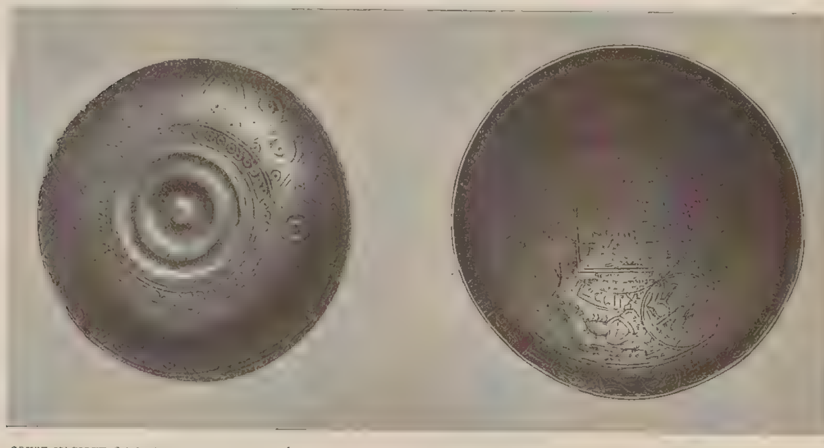
COUPE PÉDICULÉE, ORNÉE D'UNE FRISE D'INSCRIPTION ET DE SUJETS DE CHASSE. CUIVRE GRAVÉ ET ÉTAMÉ, XVIII[e] SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

En dehors de cet usage un peu spécial, les Orientaux font servir les coupes à une foule d'emplois qui répondent plus ou moins à leur psychologie. Il y a des vases de forme surbaissée, tout couverts d'inscriptions magiques, qui sont plus particulièrement recommandés pour deviner l'avenir, pour obtenir la révélation des destinées les plus secrètes, se préserver des accidents ou se procurer les biens enviés.

A une époque où les mœurs étaient tout à fait simples, on tirait un horoscope soit en remplissant la coupe d'eau et en examinant le liquide soit en y jetant un anneau ou des bagues.

Les musulmans accordent une attention toute particulière aux figures et aux paroles gravées sur les vases. Généralement, après avoir rempli d'eau la coupe, ils attendent un certain temps, et, quand ils jugent que le liquide s'est imprégné de la vertu des signes cabalistiques, ils l'absorbent ou le répandent sur eux.

Les paroles inscrites sur les parois du récipient sont ordinairement tirées du Coran, et les figures représentent l'objet désiré. Ces coupes gravées sont souvent d'un prix très élevé et peu à la portée de toutes les bourses. Ceux qui désirent consulter le sort à moins de frais peuvent employer un vase quelconque, dans



COUPE MAGIQUE EN BRONZE FONDU ET CISELÉ, ET COUPE EN CUIVRE ROUGE GRAVÉ DESTINÉE AUX INCANTATIONS, XVIe ET XVIIIe SIÈCLES. *(Collection de l'Auteur)*

lequel ils font macérer un morceau de papier revêtu des signes et des inscriptions nécessaires.

C'est tout un art que de fabriquer une coupe magique, et il est nécessaire de recourir à la science d'un astrologue. En effet, lorsque les inscriptions ont été gravées sous l'influence de quelque constellation, le succès est certain. Quelquefois, pour augmenter les chances de réussite, on frotte le vase avec le sang d'un animal immolé dans ce dessein, puis on l'expose à la fumée d'un feu dans lequel brûlent des parfums.

On recommande que toutes ces pratiques soient accompagnées de ferventes prières, d'aumônes et d'abstinences.

Ustensiles et outils. Un des ustensiles que l'on rencontre le plus fréquemment dans les maisons persanes, est la petite pincette à main, longue de 25 à 30 centimètres, qui permet d'aller chercher la braise du foyer pour allumer la

pipe ou, surtout, l'éternelle cigarette, qui ne quitte guère les lèvres de tout véritable Iranien. Ces petites pincettes qui ressemblent beaucoup à l'outil que l'on appelle en France, en terme de bijouterie, une précelle, se compose de deux parties; la poignée forme une sorte de manche dans lequel est une ouverture permettant de glisser un petit arrêt destiné à maintenir fixe l'ouverture de la pincette. Une partie centrale plus ou moins ornée précède l'extrémité de l'ustensile, qui se compose d'une tête plate découpée, à l'aide de laquelle on peut aisément saisir le charbon.

Nous avons reproduit un spécimen d'une richesse peu ordinaire. Tout le



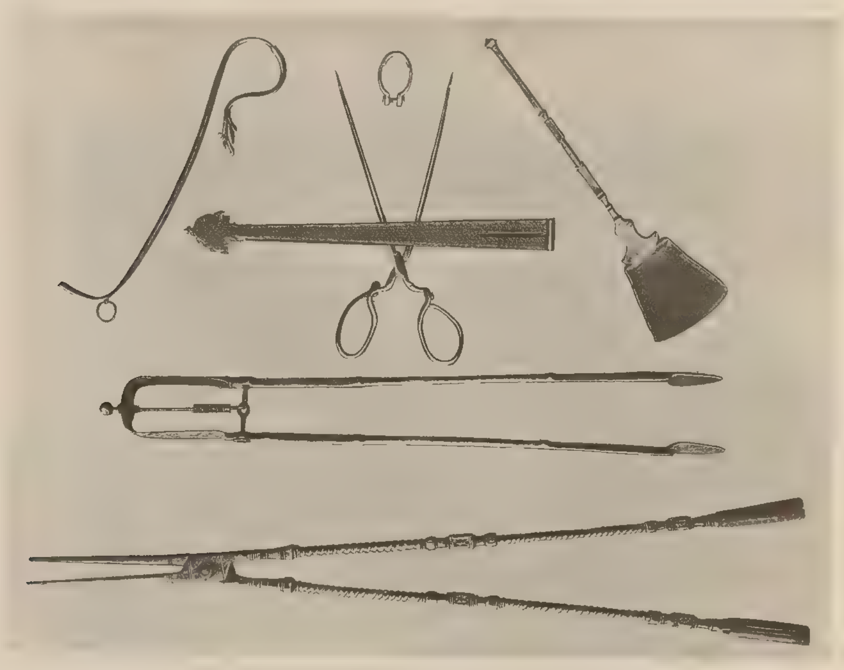
ASSIETTE SERVANT AUX INCANTATIONS. LES SIGNES DU ZODIAQUE SE DÉTACHENT SUR UN FOND COUVERT D'INSCRIPTIONS CABALISTIQUES, XVII[e] SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

long des branches de la pincette court une frise dans laquelle se jouent des oiseaux au milieu de fleurs; du côté de la poignée se trouve un petit personnage vu à mi-corps : des filets incrustés d'or encadrent le dessin buriné en plein acier ciselé.

Voici maintenant une règle plate qui a dû appartenir autrefois au mobilier de

quelque beau *kalamdan*. Des rinceaux géométriques ont ménagé un espace où s'étale une jolie inscription, probablement quelques vers de Firdausi, destinée à donner du courage et de l'inspiration à l'artiste qui se servait de cet instrument.

La petite pelle plate, terminée par un manche en fer tourné, semble venir de l'officine de quelque confiseur ou pâtissier. On voit fort bien cet ustensile servant à couper les délicieux gâteaux de nougat, qui font la gloire de tous les



PINCES, PINCETTES ET PINCES A BÛCHES, CUIVRE ET FER FORGÉ, XVIIIe ET XIXe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

confiseurs d'Ispahan. Le décor de la pièce, au centre de laquelle est un médaillon contenant une gazelle, est d'un joli dessin et d'une exécution irréprochable.

C'est évidemment encore pour le service de la cuisine qu'a été fabriqué ce petit couteau, dont la lame demi-ronde est curieusement ajourée de rosaces terminées par une dentelle de fer.

Moins gai et moins plaisant, évidemment, est l'usage de cette pince coupante qui me paraît être tout simplement un outil de dentiste. Le patient qui voyait introduire dans sa bouche une pièce aussi richement décorée d'incrustations d'or, ne devait certes pas être insensible au luxe déployé par l'opérateur dans



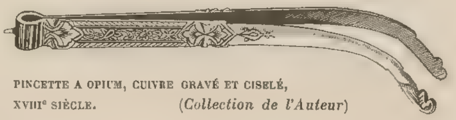




Outils et instruments en acier ornés d'incrustations d'or et d'argent

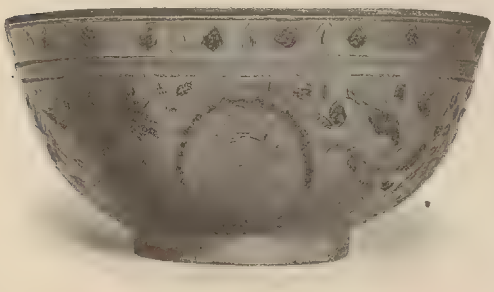
XVIIIe et XIXe siècles. (Collection de l'auteur)

ses instruments de torture. On sait, du reste, que les dentistes persans, je parle de ceux de la vieille école, n'apportaient qu'une douceur très relative dans leurs rapports avec leurs clients. Ces derniers, en effet, pour éviter toute tentative de rébellion, devaient se remettre entre les mains de trois



PINCETTE A OPIUM, CUIVRE GRAVÉ ET CISELÉ, XVIII[e] SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

des aides de leur tortionnaire; une fois couché, la tête légèrement relevée, le patient voyait s'installer sur sa poitrine un des serviteurs de l'artiste dentaire, qui lui maintenait la bouche largement ouverte, tandis que deux autres acolytes immobilisaient ses jambes et ses bras. Il n'est pas étonnant, dans de telles conditions, que ce ne soit qu'à la dernière extrémité que les Persans se décident à avoir recours aux bons offices des Esculapes de leur pays.



BOL EN ÉTAIN GRAVÉ, ORNÉ D'APPLICATIONS EN ARGENT ET EN CUIVRE ROUGE, XVIII[e] SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Coffrets en fer et en cuivre. Parmi les objets mobiliers en métal, nous citerons ces boîtes en bronze octogonales destinées à contenir de minuscules Corans, que les bons musulmans emportent toujours avec eux dans leurs déplacements, plutôt comme amulettes que pour faire plus commodément leurs prières: ces écrins de métal servent également à renfermer l'exemplaire du Livre saint qui fait partie de la dot des jeunes épouses. Plus larges à la base qu'au sommet, ces caissettes se terminent par des couvercles ayant la forme de petits toits de maisons. De lourds moraillons, munis de charnières, permettent d'enfermer la précieuse relique et de la mettre ainsi à l'abri de tout contact impur.



BOITE A CORAN EN FER DÉCOUPÉ, XVII[e] SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

On a fait également, pour le même usage, des coffrets de forme carrée, et terminés par des pieds qui rappellent un peu la base de certains chandeliers.

Tous ces petits meubles en argent ou en cuivre sont finement couverts de gravures, au milieu desquelles se détachent des médaillons contenant des personnages dans des attitudes hiératiques.



COFFRET A CORAN, CUIVRE GRAVÉ ET CISELÉ, XVIe SIÈCLE. (*Coll. de l'Auteur*)

Nous avons pu acquérir, dans le Khorassan, une boîte de forme absolument ronde, formée de godrons très saillants tout incrustés d'argent. Le couvercle, orné de gros cabochons, est surmonté d'un oiseau qui se détache assez peu sur le bouton central (1).

Brûle-parfum. Il est un autre genre de petit meuble, que les fouilles pratiquées dans le Khorassan ont mis à jour assez souvent; c'est une sorte de petite chapelle cylindrique portée sur trois pieds recourbés à la base, et terminée par une calotte sphérique coupée très nettement, suivant le diamètre de l'objet. Cette partie, que l'on pourrait comparer à une petite voûte en cul de four, est toujours ajourée et décorée d'ornements finement repercés. Au sommet de la pièce se trouve souvent un petit balustre surmonté d'un oiseau, perroquet ou coq. On se perd en conjectures sur l'usage de ces curieux bibelots; il semble, néanmoins, que leurs dimensions restreintes n'ont pas permis d'en faire des braseros d'un pouvoir calorique appréciable : ce serait plus vraisemblablement de petits encensoirs destinés à parfumer les habitations (2). Ce qui viendrait à l'appui de cette idée, c'est que nous avons trouvé une pièce de forme quadrangulaire, dont le couvercle est repercé à jour; un long manche ne peut laisser aucun doute sur la destination de cet objet, qui devait être porté à la main, tout comme on le fait pour les brûle-parfums.



BRÛLE-PARFUMS, CUIVRE GRAVÉ ET INCRUSTÉ D'ARGENT, XVIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

(1) Voir la reproduction de cette pièce, même tome, page 109.
(2) Voir la reproduction de ces pièces, tome III, page 98 et 233.

Plateaux. Parmi les pièces trouvées dans la terre, on voit très fréquemment de petits plateaux mesurant environ 15 centimètres de diamètre, qui affectent tous la même forme. Le fond est entouré d'une bordure posée perpendiculairement et terminée elle-même par un large rebord plat; cette dernière partie est toujours décorée de segments d'inscriptions divisés par de petites rosaces : nous avons rapporté et publions ci-dessous un de ces bronzes, dont le fond présente un cercle central qui contient le motif si connu de la Chimère accroupie, les ailes relevées enveloppant la tête d'une sorte d'auréole elliptique. Cet être fantastique est coiffé d'une sorte de mitre triangulaire schématiquement indiquée. La queue, violemment rejetée le long du dos, se termine par un rinceau largement épanoui.



ENCENSOIR OU BRÛLE PARFUMS A MANCHE.
BRONZE. KHORASSAN XVII° SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)

Dans un autre spécimen, que nous reproduisons à côté, le motif central est composé de quatre lièvres, dont les oreilles, savamment agencées, sont



PETIT PLAT EN BRONZE INCRUSTÉ DE CUIVRE ROUGE
ET ORNÉ D'INSCRIPTIONS COUFIQUES, XV° SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)



PETIT PLAT EN BRONZE INCRUSTÉ DE CUIVRE ROUGE
ET ORNÉ D'INSCRIPTIONS COUFIQUES, XV° SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)

coupées à angle droit de façon à former un petit carré parfait, entourant le point central qui a servi à l'artisan pour monter sa pièce sur le tour.

Encriers. Il faut distinguer, entre les bouteilles servant à mettre l'encre et les plumiers possédant, à leur extrémité, un petit récipient en métal dans lequel une éponge imbibée d'eau permet de délayer la poudre d'encre.

Parmi les bouteilles en bronze, nous en signalerons une qui est d'une



BOUTEILLES SERVANT D'ENCRIERS. BRONZE XVIᵉ ET XVIIᵉ SIÈCLES. *(Collection de l'Auteur)*

forme tout à fait caractéristique et dont on retrouve des spécimens assez fréquemment, surtout dans les fouilles. C'est un vase à long col terminé par une panse demi-sphérique, sur laquelle viennent s'adapter quatre pieds assez élevés. De chaque côté se trouvent deux ornements en forme de poire ou de grelot, d'un usage assez peu défini aujourd'hui, mais qui ont dû être déformés peu à peu, car leur utilité, à l'origine, devait être très réelle.



BOITE CYLINDRIQUE EN BRONZE, ORNÉE D'INSCRIPTIONS COUFIQUES ET D'ARABESQUES INCRUSTÉES D'ARGENT, XVIᵉ SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

Les riches Persans des siècles passés se servaient d'encriers d'un modèle beaucoup plus luxueux. Ce sont des boîtes cylindriques surmontées d'un couronnement en coupole. Ces pièces, beaucoup plus larges à la base qu'au sommet, se poursuivent en forme de ligne brisée, et le couvercle semble avoir à peu près le même diamètre que la base. La panse est remplie de dessins à entrelacs, de petits cercles contenant des oiseaux ou des animaux fantastiques, dont les principales lignes sont plaquées d'argent. Cette décoration est mélangée à des bandes d'inscriptions également incrustées. Les légendes contenues dans ces lettres

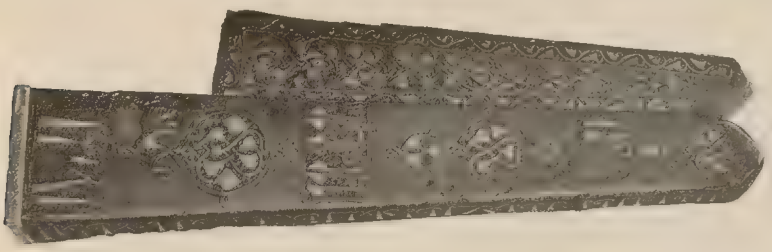




Bronzes d'appliques, amulettes, pièces de harnachement, du XIIIe au XVe siècle
(Collection de l'auteur)

sont purement banales; quand elles ont un sens, elles formulent des vœux de bonheur et de prospérité pour le propriétaire de l'objet.

Les encriers de forme allongée, que nous désignerons plus volontiers sous le nom de plumiers, sont fort rares, en métal, pour les époques anciennes. Le plus souvent ce sont des boîtes affectant la forme d'un long rectangle arrondi à ses extrémités. D'importantes bandes d'inscriptions, incrustées d'argent et souvent d'or, couvrent les faces latérales et le couvercle de ces boîtes. Quelques-unes sont d'un travail infiniment précieux, et rarement l'habileté du ciseleur s'est



ENCRIER EN CUIVRE GRAVÉ ET INCRUSTÉ D'ARGENT, XVI[e] SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

donné plus libre cours pour décorer ces menus objets mobiliers d'un si délicat travail.

Nous avons rencontré aussi quelques plumiers de forme rectangulaire, mais d'une très faible hauteur. Une pièce de ce genre, que nous avons trouvée à Nichapoor, va en se rétrécissant vers ses extrémités. Malheureusement, la partie supérieure destinée à contenir l'encre fait complètement défaut. Le décor, formé de plaquettes d'argent incrustées, est fort gracieux, et le ciseleur, pour ménager l'effet artistique de la pièce, a su limiter les ornements qu'il a gravés sur la boîte. Le couvercle, destiné à recouvrir seulement les deux tiers de la pièce environ, est aperçu au second plan, l'encrier ayant été montré en travers.

Sujets en bronze. Il existe de petits animaux en bronze, notamment des moutons à grosse queue, qui remontent à une époque assez ancienne et dont l'usage paraît assez mal défini. Il semble assez vraisemblable de supposer que c'étaient des amulettes ou des *ex-voto* destinés à être offerts au lieu et place d'un animal vivant (1).

La technique de ces bronzes est très simple et quelque peu barbare; on dirait des objets sculptés par des pâtres à l'aide de leur couteau et ensuite fondus en bronze.

(1) Voir tome I[er], page 87.

Nous signalerons à ce sujet un fort curieux bibelot que nous avons rencontré dans le Khorassan. C'est un animal à quatre pieds possédant une trompe qui soutient un crâne de bélier, dont les cornes viennent s'adapter dans les oreilles d'une tête dépourvue complètement de corps. L'artiste a évidemment voulu synthétiser ainsi toute une série d'idées. Il serait assez possible de voir dans cet objet une très ancienne pièce d'échecs, probablement la tour portée par l'éléphant.



PIÈCE D'ÉCHECS EN BRONZE (TOUR), XVIIIe SIÈCLE.
(*Coll. de l'Auteur*)



PIÈCE D'ÉCHECS (TOUR), BRONZE, XIIIe SIÈCLE.

Miroirs. Les miroirs ont été d'un usage courant en Perse, et, à voir la quantité de ces ustensiles qu'on rencontre encore aujourd'hui dans les fouilles, il



MIROIRS EN FER ET EN BRONZE, TRAVAIL PERSAN DES XIVe ET XVIIe SIÈCLES. (*Collection Piet-Lataudrie*)

apparaît d'une manière certaine qu'ils ont eu une destination plus élevée que celle d'un vulgaire accessoire de la toilette. Dès l'antiquité la plus reculée

on se servait de miroirs, et dans la Bible il est bien souvent question de ces objets, qui étaient en métal.

Au dix-septième siècle, on continuait en Perse à préférer les miroirs de bronze à ceux de verre importés par les marchands vénitiens. Chardin explique cette coutume en disant que les Persans les trouvaient beaucoup plus brillants que les miroirs de verre, et que d'ailleurs l'éclat de ces derniers ne pouvait se conserver longtemps, à cause de la sécheresse de l'air.

Les musées d'Europe contiennent de nombreux spécimens de ces disques métalliques qui proviennent d'Egypte, de la Mésopotamie ou des provinces russes avoisinant la mer Noire et la mer Caspienne. Dans ces dernières contrées, on les trouve surtout dans les tombes des anciens habitants qui attachaient à ces objets une idée de symbolisme caractérisant la vie et le bonheur.



COUVERCLE DE MIROIR EN IVOIRE SCULPTÉ, XVIIe SIÈCLE.
(*Collection Piet-Lataudrie*)

La matière employée pour la fabrication de ces accessoires de toilette est le bronze, auquel on a adjoint une assez forte proportion d'argent pour le préserver de l'oxydation. Les dimensions qu'on rencontre sont assez variables; quelques pièces ne sont guère plus grandes que notre pièce de cinq francs, tandis que d'autres mesurent jusqu'à 25 à 30 centimètres de diamètre. Ces miroirs sont généralement ronds, mais on en a fabriqué aussi de forme carrée et hexagonale. Quelques-uns sont munis d'un manche, pour être tenus en mains, d'autres ressemblent à un disque au dos duquel est une sorte de bélière, dans laquelle on passait la lanière destinée à les suspendre.

Alors que la surface du miroir est admirablement polie, le dos offre de curieux sujets d'ornementation, dont la saillie sur le fond est protégée par une moulure proéminente.

Les représentations les plus courantes sont celles d'un sphinx ailé accompagné de cette inscription : Gloire, longue vie, fortune, éclat, élévation, louange, bonheur, excellence, prospérité, puissance et bienveillance à son propriétaire à jamais !

On remarque toutefois que le nom de celui-ci n'est jamais mentionné, le fondeur estimant, sans doute avec raison, que chacun pourrait ainsi prendre pour soi cette avalanche de vœux.

En dehors du Sphinx ou Griffon (Anka des Persans), qui est la représentation graphique de Dieu, les artistes ont cherché des motifs de décoration dans les formes géométriques et dans le règne animal : on trouve, en effet, assez souvent des lièvres, des lapins, des chiens, des lions, des renards et des oiseaux.



COUVERCLE D'UNE BOITE A MIROIR EN BOIS SCULPTE, RECOUVERT D'UN VERNIS JAUNE, XIX[e] SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

Beaucoup de ces objets ont été considérés sous un point de vue mystique, et un écrivain suédois, Strahlemberg, qui a étudié très consciencieusement la vie et les mœurs des Tartares, rapporte que ces nomades considéraient les miroirs comme des objets d'idolâtrie. J'ai du reste, pour ma part, aperçu dans le désert un indigène qui, avant de se servir d'une petite glace étamée qu'on lui avait présentée, faisait un véritable signe de croix avant de se risquer à contempler sa figure sur la surface polie.

Les miroirs ont été employés par les guerriers tartares comme ornements militaires, et ils avaient coutume, dans ce cas, d'en placer un sur chacune de leurs épaules, un sur la poitrine et un autre sur le dos. Les mêmes peuplades, assure-t-on, enterraient des miroirs dans les fondations des habitations qu'elles construisaient, pensant ainsi les préserver de l'incendie.

Miroirs magiques. Nous avions autrefois, en Europe, les boules de cristal magiques dans lesquelles les astrologues faisaient apparaître leur destin à ceux qui avaient la naïveté de les venir consulter. En Orient, on a recours aux miroirs, sur la surface polie desquels on a préalablement gravé des figures magiques ou astrologiques.

Suivant le témoignage d'écrivains musulmans, les miroirs étaient employés pour combattre les maladies graves. A cet effet, il suffisait d'écrire, sur la partie







Dos de miroirs en bronze. XVe et XVIe siècles

(Collection de l'auteur)

servant à réfléchir l'image, certains passages du Coran, puis de parfumer le miroir qu'on mettait alors entre les mains du patient pour qu'il pût s'y mirer, tout en récitant des prières spéciales et en invoquant les esprits du ciel et de la terre.



PARTIE ANTÉRIEURE D'UNE BOITE CYLINDRIQUE BRONZE DAMASQUINÉ D'ARGENT ET GRAVÉ, XVIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Enfin, voici une recette qui était mise en pratique pour faire apparaître les anges et les archanges, afin de solliciter leur protection pour obtenir de Dieu un secours quelconque (1) :



MIROIR EN FER PORTANT SUR LA SURFACE POLIE DES SIGNES SERVANT AUX INCANTATIONS, XVIIe SIÈCLE. (*Coll. de l'Auteur*)

« On écrira sur les bords d'un miroir les noms des quatre archanges Gabriel, Michel, Azrael et Asrafel, avec ces mots de l'Alcoran relatifs à la toute-puissance de Dieu :

« ..... Sa parole est véritable et à lui est le pouvoir. »

» On parfumera alors le miroir; on jeûnera pendant sept jours, on gardera la retraite la plus sévère, puis on chargera quelqu'un de tenir le miroir; si on n'a personne auprès de soi, on le tiendra soi-même. On récitera enfin certaines prières, aussitôt l'ange apparaîtra dans le miroir et on pourra lui exposer ses désirs. »

Dans les romans orientaux, il est souvent fait mention de miroirs qui, enduits d'une certaine substance, permettaient de faire connaître les plus grands secrets à celui devant lequel ils étaient présentés. Les anciens, du reste, n'ignoraient pas ces pratiques, et ils appelaient *catoptromancie* l'art de lire l'avenir dans les miroirs.

Pausanias explique longuement l'usage de ces miroirs merveilleux : « Pour opérer ce genre de divination, on faisait descendre le disque métallique dans une fontaine placée devant le temple de Cérès. On voyait apparaître, aussitôt après, sur le miroir l'image du postulant, vivant ou mort, suivant l'issue que devait avoir la maladie. »

(1) Reinaud : Description des monuments musulmans du cabinet du duc de Blacas.

TROISIÈME PARTIE

Menuiserie et serrurerie.

Portes et vantaux. Etant donnée la très grande rareté du bois en Perse, la sculpture sur bois est une chose plutôt rare, et on ne la rencontre guère que dans les édifices particulièrement somptueux, ou dans les contrées où le bois est en abondance. Dans un pays qui, il y a moins d'un siècle, appartenait encore à la Perse, on trouve de fort beaux spécimens de ces portes en bois sculpté. C'est, en effet, dans la région de Khiva que nous avons vu presque à chaque maison de magnifiques vantaux de porte surchargés d'ornements peu en relief, mais d'un charmant décor dans les détails. Ce sont des rinceaux s'enchevêtrant à l'infini et coupés de distance à autre par de grosses roses largement épanouies.



COUVERCLE D'UN COFFRE EN BOIS DE SANTAL, TRAVAIL D'ISPAHAN, XVe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

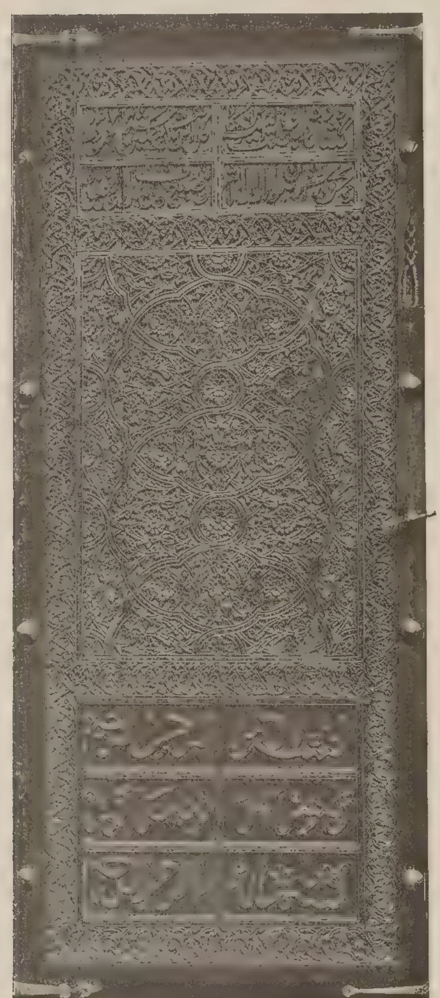
Le dessin est si chargé que c'est à peine si l'on aperçoit le fond. Un grand cadre limite le motif central et un large dessin courant forme la bordure.

Nous avons été assez heureux pour pouvoir rapporter de cette région une porte entière qui, si nous nous en rapportons à la date, ne serait pas d'une époque bien ancienne; néanmoins, les grandes traditions de l'art persan s'y retrouvent si fidèlement reproduites, qu'on oublie bien volontiers la date quelque peu rapprochée de nous où fut exécutée cette œuvre de menuiserie.



PORTES EN BOIS DE SANTAL ORNÉES DE PANNEAUX EN IVOIRE SCULPTÉ, DÉCOR DIT A ARABESQUES GÉOMÉTRIQUES, TRAVAIL COPTE, XIVe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

Les plus beaux spécimens de vantaux sculptés que nous ayons rencontrés se trouvent dans un petit mausolée renfermant les restes d'un saint personnage à Khiva. La porte se divise en quatre panneaux; celui placé à la partie supérieure est de dimensions réduites, le second est un peu plus grand et affecte la forme carrée, le troisième constitue un grand rectangle, enfin le panneau inférieur est égal sur toutes ses faces.



PORTE EN BOIS DE SANTAL SCULPTÉ. KHIVA, XVIIIe SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

Chacune de ces divisions est entourée d'un cadre sculpté orné de fleurons très simples, mais d'un bel effet décoratif. Au centre est un large battement méplat en haut et en bas, et qui présente un demi-rond dans la partie médiane. Un très beau chambranle, formé de deux corps bien distincts, accoste cette porte; il est décoré de place en place par de gros clous en fer richement ouvragés. La fermeture est assurée par une forte aubeuronnière qui vient se fixer dans un double piton placé au milieu du linteau. Cette pièce de serrurerie, admirablement incrustée d'or et d'argent, était, quand nous l'avons vue, il y a dix ans environ, dans un merveilleux état de conservation.

Portes de caravansérail. Dans les caravansérails, chacune des logettes où sont hospitalisés les hôtes d'une nuit sont fermées par des portes en bois à deux battants. Souvent, un imposte vitré, placé à la partie supérieure de l'huis, distribue dans la petite cellule une lumière rendue plus parcimonieuse encore par une épaisse couche de poussière, qui est aussi

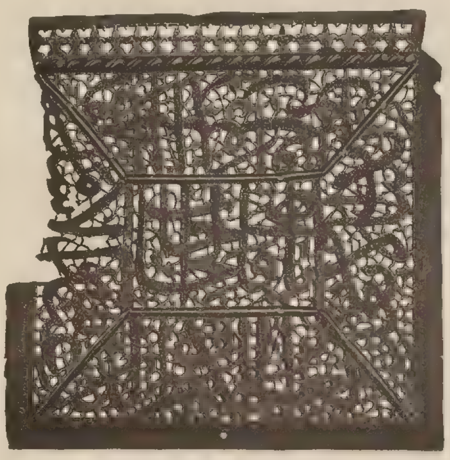




Khiva : Porte en bois de santal sculpté du palais des Khans.

soigneusement conservée que les nombreuses toiles d'araignées tapissant les murs : au surplus, des vitres, il ne reste bien souvent que le souvenir, aussi le local gagne-t-il en aération ce qu'il perd en clarté, en chaleur et en confort.

Toutes ces portes sont fermées par des chaînettes terminées par une aubeuronnière qui vient s'insérer dans un piton enfoncé à pointe. Un cadenas assure au logis une inviolabilité du reste parfaitement illusoire, car une traction un peu forte a vite raison de la résistance offerte par cet anneau, et c'est souvent à ce mode d'ouverture qu'ont recours ceux qui ont oublié ou perdu la clef de leur demeure.



PLAQUE EN FER DÉCOUPÉ ET AJOURÉ PROVENANT D'UNE PENTURE DE PORTE, TRAVAIL D'ISPAHAN, XVIe SIÈCLE. (*Coll. de l'Auteur*)

Toute la menuiserie vient des grands centres et est fabriquée avec des bois provenant soit du Mazandéran, soit des autres régions forestières avoisinant Ispahan. On fait, dans cette dernière ville, des travaux de menuiserie, on devrait plutôt dire d'ébénisterie, très soignés sous le rapport de la marqueterie et de l'incrustation. Dans le palais du Serdare Assad Backhtiari, à Djounougoun, il y a des boiseries, portes et lambris, qui sont composés de panneaux couverts d'incrustations de cuivre et d'étain; des fleurettes et des ornements en bois teinté servent à agrémenter ces riches arabesques, auxquelles on ne pourrait guère reprocher que leur excès de finesse et une trop grande préciosité dans le travail.

La sculpture sur bois à Abadeh.

En dehors des sculptures utilisées pour l'ornementation des édifices publics ou privés, on fait également en Perse de fort jolis petits travaux destinés plus particulièrement aux objets mobiliers d'un volume restreint. C'est à Abadeh, un gros village situé au centre de la Perse, sur la route d'Ispahan à Chiraz, que l'industrie de la sculpture est plus particulièrement florissante. La matière généralement employée est le bois de poirier, qui est travaillé avec des outils tout à fait primitifs, rappelant notre simple couteau de poche. C'est là que se font par milliers les *sihmshads*, ces boîtes délicatement ouvragées qui nous donnent la représentation de curieuses parties de chasse.

Cuillers à sorbets. C'est aussi à Abadeh que se fabriquent la plupart des magnifiques cuillers sculptées à jour, qui sont connues sous le nom



DEVANT DE COFFRE EN BOIS DE SANTAL, TRAVAIL D'ISPAHAN, XVe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

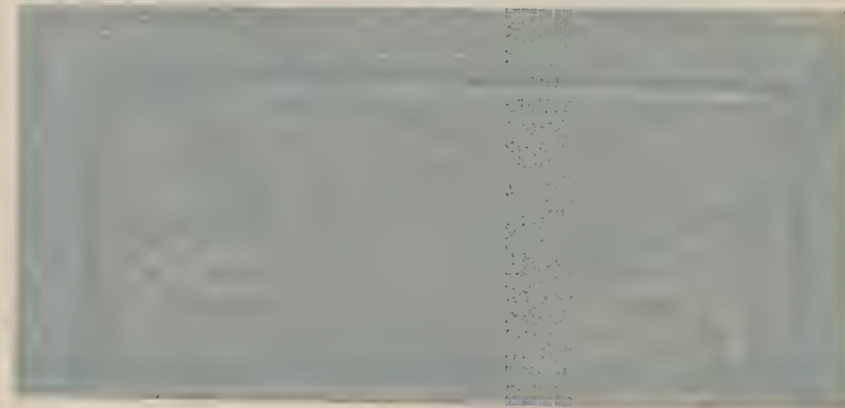
de *kaskuks*. La verve de ses artistes s'est exercée à donner les formes les plus variées à ces simples ustensiles de ménage. Ils sont de dimensions fort respec-



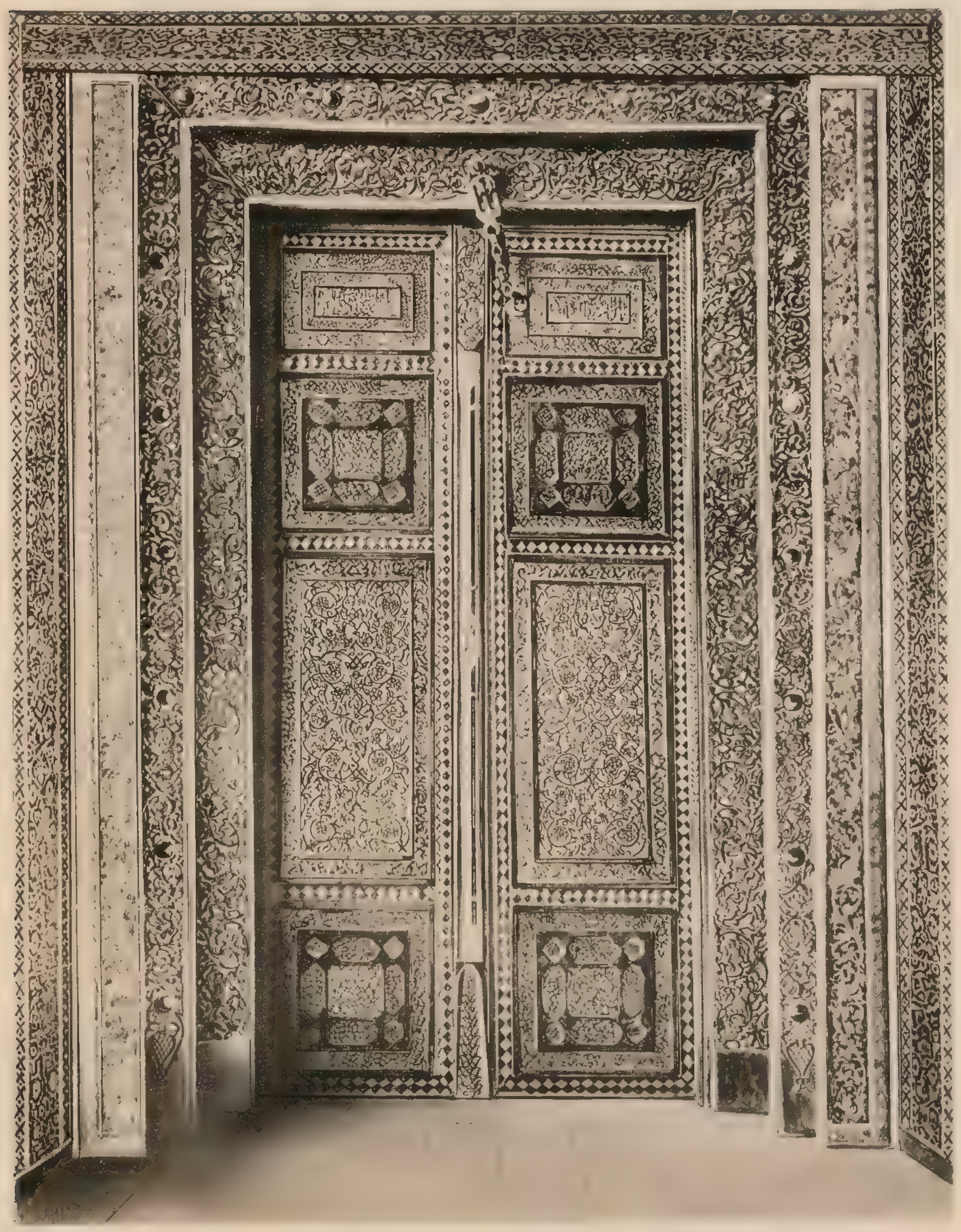
CUILLERS COMMUNES EN BRONZE ET GRANDE CUILLER A SORBETS EN ACIER DAMASQUINÉ ET CISELÉ. XIXe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

tables et mesurent parfois jusqu'à 60 centimètres de longueur; la partie creuse, suivant l'importance de l'ustensile, équivaut tantôt à la contenance d'un verre à









Porte en bois de santal sculpté contenue dans un encadrement en faïence à décor bleu et blanc, Imamzadeh de Khiva. XVIIe siècle

bordeaux, tantôt à un quart de litre. Ce sont de véritables œuvres d'art, d'une extrême fragilité, et les artistes qui les ont fabriquées se sont complu à les alléger au point de les rendre transparentes. Quand la décoration sculptée sur le manche figure une inscription, l'artisan a pris plaisir à évider le plein de la lettre sur la face antérieure de la cuiller, de manière que l'écriture apparaisse en clair sur un fond plus opaque. D'autres fois, au contraire, la lettre est taillée en haut relief et se détache alors sur un fond transparent.

Etant donnée la finesse des découpures, il était à peu près impossible de faire ces cuillers d'une seule pièce; aussi le manche est-il formé généralement de deux grands losanges réunis par une partie circulaire formée



ÉCUMOIRE EN CUIVRE REPERCÉ A JOUR ET GRAVÉ.
XVIIe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

d'une rosette de dentelle de bois qui n'a souvent pas plus de deux millimètres et demi d'épaisseur. Ces diverses parties sont si habilement assemblées, qu'un observateur peu attentif les croirait taillées dans une seule et même planche. Pour augmenter la solidité, on place un véritable coutrefort perpendiculaire au plan du manche qui s'étend sous la rosace centrale et vient s'arc-bouter sur la partie bombée de l'ustensile.

La cuiller, au moment où elle sort des mains de l'ouvrier graveur, est blanche et naturellement quelque peu poreuse. Pour lui donner plus de souplesse et surtout pour la rendre imperméable, on la passe à l'huile bouillante de Kaman, puis on la vernit à l'aide d'une couche de fine gomme-gutte jaune.

Malgré leurs dimensions respectables, ces verres à boire d'un nouveau genre ne dépassent guère le poids de 60 à 70 grammes. Quand on sert le bol à sorbets, la cuiller est plongée dans le liquide par chaque buveur qui, après l'avoir vidée dans sa bouche, la replace dans le vase à la disposition de ses voisins.

Les marchands des bazars sont très orgueilleux de leurs cuillers à *sherbets*, qui devraient être toujours en bois pour se trouver en règle avec les exigences du Coran. Le livre sacré, en effet, prohibe l'emploi des métaux précieux, et lorsque, pour le thé, on se sert de petites pièces en filigrané ou en argent, c'est simplement pour remuer le liquide ou faire fondre le sucre, car ce serait un péché très grave que de porter la boisson ambrée à sa bouche avec un tel accessoire.

Naturellement, on ne rencontre ces merveilleux ustensiles que dans les maisons fortunées; une cuiller beaucoup plus grossière est employée dans la bourgeoisie.

Cassettes et pupitres. Aux environs d'Ispahan, on fabrique aussi des boîtes en bois jaune fort habilement sculptées. Les côtés comprennent souvent un ou deux médaillons contenant une tête gravée au pointillé. Sur le couvercle sont représentés des combats d'animaux féroces; quelquefois, on voit un indigène chassant un lion ou un tigre dévorant un cerf.

Les Persans sont des virtuoses du découpage, et, pour donner un échantillon de leurs talents, ils se sont amusés à exécuter des cassettes dont toutes les parties, aussi bien les côtés que le couvercle, sont composées de panneaux entièrement découpés à jour. Le travail est si fin et si régulier, qu'on dirait du métal repercé à jour. Le bois employé pour ce travail ressemble au buis, et les planchettes mesurent environ un demi-centimètre d'épaisseur. Au centre des fleurons formés par les découpures, se trouvent de petits clous en étain ou en cuivre, qui jettent un point brillant au milieu de la monotonie de cette décoration.



COFFRET EN BOIS REPERCÉ A JOUR ET INCRUSTÉ DE METAL, XVIIIe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

Pour maintenir ensemble les diverses parties de la caisse, on a eu recours à des équerres en cuivre habilement gravées, qui sont rivées sur des parties pleines réservées au milieu des découpages, de façon à donner un semblant de solidité à cette véritable dentelle de bois.

Il est assez difficile de fixer une époque à ces pièces qui, cependant, semblent remonter à un ou deux siècles en arrière.

Signalons aussi, parmi les travaux de menuiserie les plus remarquables, ces jolis porte-Coran en bois sculpté, qui sont formés de deux planchettes assemblées l'une dans l'autre à l'aide d'une charnière.

Dans le Turkestan, à Samarkand et à Boukhara, nous avons rencontré

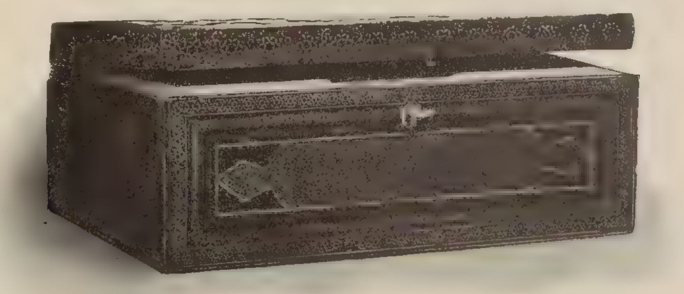
assez souvent des pupitres de ce genre, taillés dans un seul morceau de bois et débités à la scie de telle manière que l'on pouvait placer, en les étageant, un certain nombre de volumes sur autant de supports parfaitement distincts les uns des autres.



PORTE-CORAN EN BOIS SCULPTÉ, XVIIe SIÈCLE. (*Coll. de l'Auteur*)

Travaux de certosine. A une époque très rapprochée de nous, vers la fin du dix-huitième siècle et au commencement du dix-neuvième, on a fait pour les menus objets mobiliers de fort jolis travaux en marqueterie qui ressemblent beaucoup aux travaux italiens connus sous le nom de *certosina*, parce qu'ils étaient fabriqués dans les chartreuses. Ce travail de mosaïque est connu sous le nom de *khatem-kari*, et c'est surtout dans les ateliers de Chiraz qu'on le fait le mieux et en plus grande quantité. Depuis quelque temps, les artisans de Téhéran et d'Ispahan s'occupent aussi de cette fabrication.

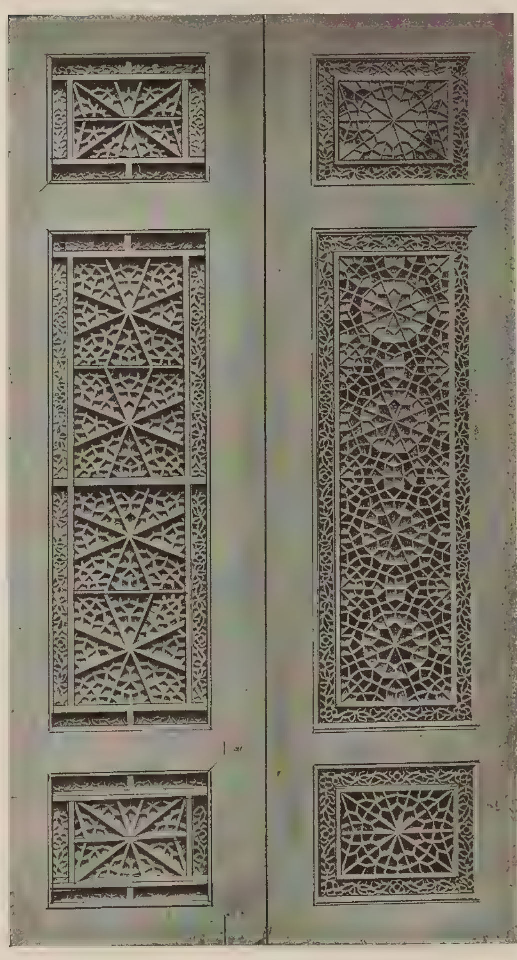
Ce genre de mosaïque se distingue des autres par l'emploi de filets d'ivoire qui forment des arabesques, comme on en rencontre dans les tapis. Des parties assez importantes d'ivoire sont décorées de fleurettes peintes, et par place



COFFRE MUNI D'UNE SERRURE A MUSIQUE. TRAVAIL DE CERTOSINE. XIXe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

les grandes lignes blanches de l'ivoire sont coupées par des rehauts de peinture

verte ou noire. Ce travail, composé de milliers de petites étoiles formées elles-mêmes de différents matériaux, paraît très étonnant au premier abord, il est cependant obtenu d'une manière assez simple : c'est la section de petites cannes, composées de filets de cuivre, d'étain, de bois et d'ivoire, qui est posée sur le panneau de bois enduit préalablement de colle, et ensuite complétée par des ornements d'un plus petit diamètre.

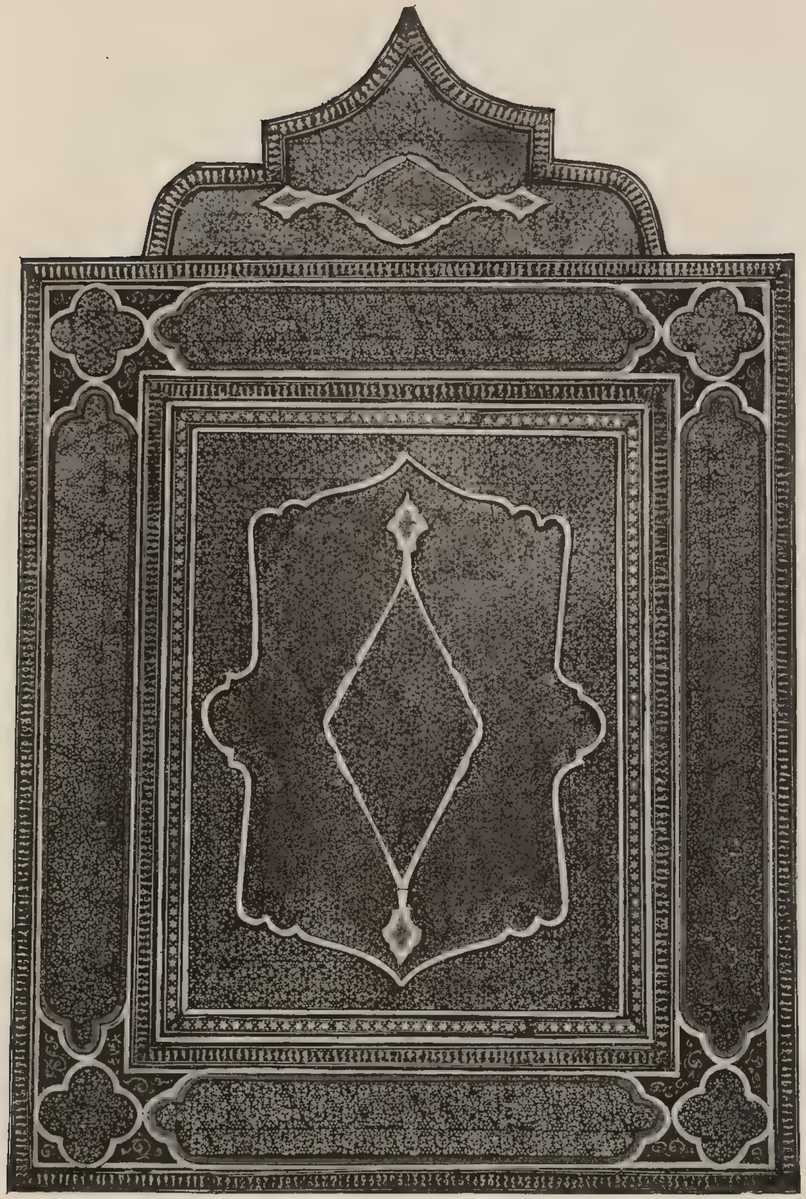


FACE POSTÉRIEURE — FACE ANTÉRIEURE

VITRAIL MUNI DE CLOISONNEMENTS EN BOIS, PROVENANT DU PALAIS DE KHODARAM-KHAN A TCHALÉ-CHOUTOUR. (*Collection de l'Auteur*)

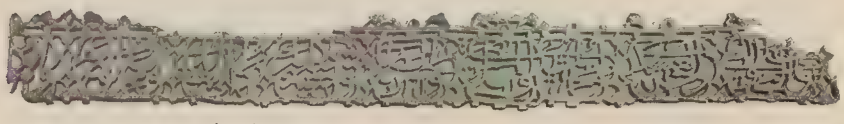
On fait, avec cette mosaïque, principalement des cadres de glaces, des coffrets et surtout des boîtes à peignes. Cependant, il arrive quelquefois qu'on exécute sur commande des pièces beaucoup plus considérables, telles que des tables et même des sièges : le bon goût ne gagne pas beaucoup à voir s'étaler, sur de si grandes surfaces, un travail qui devrait être surtout réservé pour les pièces de petites dimensions.

Vitraux. On peut faire rentrer, dans les travaux de menuiserie, ces merveilleux vitraux composés d'un fin réseau de bois découpé et assemblé : ce sont, à proprement parler, les plombs de nos verrières européennes qui sont, ici, empruntés au règne végétal. Les complications du dessin géométrique, que l'on obtient par ce procédé de travail, sont vraiment merveilleuses : il y a là un art exquis qui est déployé dans la



CADRE DE MIROIR, FACE POSTÉRIEURE, TRAVAIL DE CERTOSINE, XIXe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

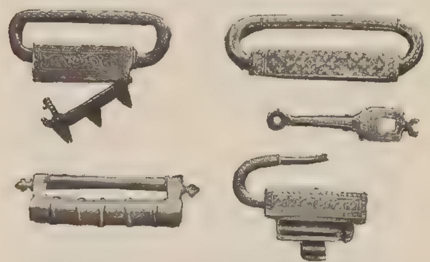
manière de joindre ces fins morceaux de bois, souvent à peine gros comme une allumette, et dans lesquels l'artiste a cependant dû ménager une petite feuillure suffisante pour recevoir le verre teinté destiné à composer le vitrail.



INSCRIPTION EN CUIVRE DÉCOUPÉ. (*Collection de l'Auteur*)

Ces panneaux translucides sont montés dans de fortes traverses de bois qui assurent la rigidité de l'œuvre, mais qui ne contribuent pas à donner beaucoup de clarté. Heureusement que dans ce pays le soleil est toujours brillant, et que la lumière entre partout avec une telle surabondance qu'on doit plutôt l'adoucir et la canaliser, pour permettre à une ombre mystérieuse de laisser à l'esprit et à l'imagination le soin d'évoquer les belles visions qu'entraîne avec soi la conception de l'intérieur d'un palais oriental.

Cadenas. Nous avons parlé tout à l'heure des fermetures des portes de caravansérail, et c'est presque toujours à des serrures mobiles ou cadenas que l'on a recours pour clore les appartements. Les cadenas persans sont composés d'une boîte cylindrique ou rectangulaire contenant le mécanisme, assez sommaire du reste, qui empêche l'ouverture de la serrure. La clef, qui est toujours plate, est disposée de façon à pénétrer dans une étroite ouverture et à maîtriser les deux lames d'un fort ressort qui, s'écartant violemment, empêchent de retirer la partie mobile de l'anneau.

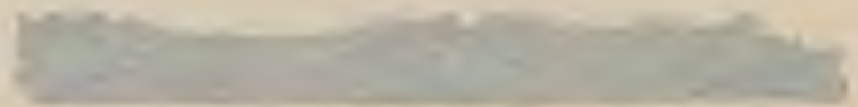


CADENAS A LETTRES ET A RESSORT, XVIIIe ET XIXe SIÈCLES. (*Collection de l'Auteur*)

Les boîtes de ces cadenas sont fort joliment décorées à l'aide de gravures ou de ciselures représentant des rinceaux ou des ornements variés. Dans un exemple que nous reproduisons ci-dessus, l'artiste avait ajouté de gros clous en pointe de diamant, peut-être pour empêcher de saisir l'objet à pleine main.

On emploie aussi très souvent les cadenas à lettres. Sur chaque rondelle mobile se trouve inscrite une légende assez compliquée, et il s'agit de rétablir la phrase pour que, comme un nouveau Sésame, le mot magique permette d'ouvrir la porte.









Cadenas de petits meubles et de coffrets, XVIIIe et XIXe siècles

(Collection de l'auteur)

Pour les boîtes et coffrets, on emploie des cadenas de très petites dimensions, et les quincailliers iraniens se sont amusés à donner libre cours à leur imagination. Quelques-uns de ces cadenas sont tout à fait plats et représentent des animaux ou des êtres fantastiques soigneusement décorés de ciselures et de gravures : tel est ce chien hurlant et ce sagittaire placés en haut de la photographie que nous donnons d'autre part.



CADENAS EN FORME DE PIGEON, CUIVRE JAUNE, XIXe SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

Ordinairement, le cadenas est formé du corps de l'animal, dont la queue mobile sert d'anneau. Nous voyons que le bœuf et le buffle ont été mis à contribution, aussi bien que les animaux sauvages, tels que le cerf, le lion ou le tigre. Un serrurier contemporain a eu l'irrévérence de mettre la lune en cadenas, et c'est dans la bouche de l'astre des nuits que l'on insère la clef.



POIGNÉES EN FER CISELÉ ET ÉTAMÉ SERVANT A LA MANŒUVRE DES DEVANTURES DE BOUTIQUES, XVIIIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Notons en terminant cette amusante petite pièce, formée d'une tête d'enfant joufflu qui souffle désespérément.

QUATRIÈME PARTIE

Coutellerie et armurerie.

Le travail de l'acier en Perse.

L'amour que les Persans portent à leurs armes, qu'ils considèrent comme le symbole de leur liberté et de leur puissance, les pousse à les orner de la façon la plus somptueuse. Non seulement les lames sont damassées, mais souvent aussi les moindres objets en

acier servant à l'équipement sont damasquinés de métal précieux. Les plus beaux exemples que l'on puisse rencontrer étaient exécutés à Ispahan, dans le Khorassan, à Kazvine ou à Chiraz. C'est dans cette dernière ville qu'étaient exécutés les cimeterres les plus réputés.

De tout temps, la ville d'Ispahan a été renommée pour la fabrication des armes et des armures, et elle n'était concurrencée véritablement que par quelques ateliers établis dans le Khorassan. Toutefois, au treizième siècle, Kerman jouissait aussi d'une vogue assez considérable pour la confection des armes, puisque Marco Polo lui a consacré le passage suivant : « Les gens d'ici sont très habiles dans la fabrication des harnais de guerre; leurs selles, brides, éperons, épées, arcs, carquois et armes de toutes espèces sont très bien exécutés suivant la mode de la contrée. »



COUPE EN BRONZE INCRUSTÉ D'ARGENT ET CISELÉ, XIVe SIÈCLE.
(Cabinet des médailles de la Bibliothèque Nationale)

Comment on obtient l'acier damassé.

Pour arriver à donner au métal cet aspect particulier appelé la damassure, on avait recours à une préparation fort compliquée. L'objet, une fois forgé, était placé pendant six à sept jours dans un bain chaud, maintenu constamment à la même température que celle de la pièce au moment où elle y avait été plongée. On arrivait à ce résultat en entretenant sous la chaudière un feu de crottin de vache ou d'autres animaux, dont la chaleur était réputée régulière et passait pour contenir des principes propres à influer sur la formation de la damassure. Au moment voulu, l'objet était sorti du bain et on le laissait refroidir naturellement, après quoi on le polissait et on le terminait. Cette dernière opération consiste à faire manger les parties les plus friables du métal, de façon à faire ressortir davantage le grain formé par les côtes les plus dures. Pour ce faire, on emploie un certain minerai dont trois parties sont dissoutes dans dix parties d'eau, sur un feu lent. Cette composition obtenue, l'objet est légèrement chauffé et, à l'aide d'une bourre

de coton, on applique le liquide sur le métal; quand on juge l'opération suffisamment réussie, on lave à l'eau froide.

Pour que la pièce parvienne au degré de perfection désiré, il ne faut pas oublier, cependant, que quels que soient les artifices employés pour faire ressortir la damassure, la première condition exigée est que la matière soit susceptible de supporter ce traitement. Longtemps, la composition de ces aciers est restée un secret jalousement gardé par des générations de couteliers et de fourbisseurs. Maintenant, grâce aux recherches scientifiques de nos savants, on est à peu près arrivé aux résultats obtenus jadis.



DÉTAIL DE LA BAGUE ET DU TALON DE LA LAME D'UN COUTEAU MUNI D'UN MANCHE EN IVOIRE DE MORSE. XVII[e] SIÈCLE. (*Coll. de l'Auteur*)

La méthode généralement employée pour faire les aciers moirés ou damassés consiste à placer, dans un creuset en terre très réfractaire, du fer absolument pur avec quelques parties de graphite, de carbone et de dolomite. On maintient le métal à l'état fusible aussi longtemps que le permet la résistance du creuset, puis on laisse refroidir la composition. Cet acier, mis en barre, est alors étiré et travaillé comme l'acier ordinaire.

La trempe que l'on donne aux couteaux et aux lames de sabres est obtenue en faisant chauffer la pièce jusqu'au rouge, puis en la plongeant brusquement dans un récipient contenant de la graisse très froide. Pour éviter que le métal ainsi obtenu ne soit cassant, il est recuit sur un feu doux.

Avant de procéder à l'opération qui fait apparaître la damassure, dont nous avons parlé plus haut, les lames sont soigneusement polies.

L'acier et le damas employés actuellement en Perse viennent de Russie ou des Indes. Suivant M. Olmer, l'acier indien, qui est toujours fabriqué d'après les anciens procédés persans, est obtenu ainsi : on prend des morceaux de fonte qu'on met dans un creuset d'argile avec un dixième de leur poids de bois sec de *Cassia auriculata*, fendu en menus morceaux. Ce mélange est alors recouvert de feuilles vertes d'*Asclepias gigantea*, sur lesquelles on applique un enduit d'argile humide, puis soumis à une chaleur intense pendant deux heures et demie. On laisse ensuite refroidir lentement.

Cet acier est de beaucoup le plus estimé par les ouvriers d'Ispahan, mais la petite taille des lingots ne permet pas de confectionner des objets très importants.

Les couteliers persans emploient aussi, sous le nom de damas européen, un amalgame qu'ils obtiennent en fondant ensemble, lorsqu'ils sont hors d'usage, leurs limes, leurs poinçons et autres outils d'acier qui viennent d'Europe. Cependant, ce métal ne leur plaît guère, car ils le trouvent trop fragile et ne donnant pas des dessins très appréciés.

La damasquinure. Les Orientaux ne se contentent pas de posséder des armes d'une qualité exceptionnelle, ils veulent aussi qu'elles soient riches et agréables à l'œil. Pour ce faire, ils ont recours à l'application des métaux précieux sur leur surface, travail qui est connu sous le nom de damasquinure. Cette application se fait de diverses façons; la plus ancienne et surtout la plus durable consiste à creuser de petits sillons dans le métal en leur donnant tous les contours du dessin qu'on désire reproduire. Cette sorte de rigole est ensuite remplie à l'aide de fils de métal précieux qui font partie intégrante de la pièce,



COUTEAUX MUNIS D'UN MANCHE EN IVOIRE DE MORSE. DÉTAIL DE LA BAGUE ET DU TALON DE LA LAME. XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES.

(Collection de l'Auteur)

après un consciencieux martelage à l'aide d'un outil à matter. Par ce procédé, les lèvres de la blessure faite au moyen du burin se referment sur le métal précieux, formant ainsi la plus solide des sertissures. Pour obtenir des surfaces plus larges, on juxtapose un certain nombre de fils, et l'artiste vient ensuite tracer des ornements qui complètent le dessin, dont la forme générale a été indiquée par la damasquinure.

Une autre méthode de procéder consiste à couvrir de hachures croisées la partie qui doit recevoir la décoration, puis à tracer l'ornement avec des







Couteaux à manches d'ivoire et de jade, ciselés et incrustés d'or, XVIIIe siècle

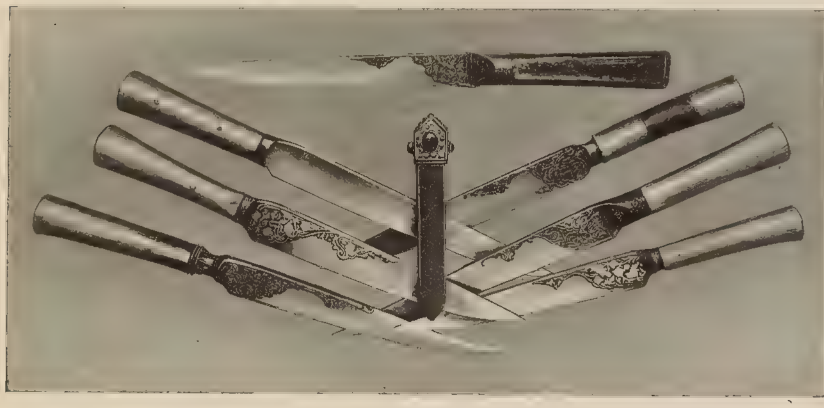
(Collection de l'auteur)

fils de métal précieux, qui sont ensuite incorporés dans le métal, en étant légèrement frappés à coups d'un petit maillet de bois.

Un troisième moyen consiste simplement à plaquer une feuille d'or ou d'argent sur la surface du métal, en la faisant adhérer par une forte pression ou par un travail analogue à celui du brunissage.

Les damasquinures obtenues par ces deux derniers systèmes sont loin de présenter la solidité obtenue au moyen d'un travail préalable de gravure; mais, comme elles sont moins coûteuses, on les rencontre encore fréquemment, surtout dans les objets destinés à l'exportation.

Les couteaux. Tout Persan bien né porte à la ceinture un long poignard droit qui lui sert aux usages les plus multiples. Certes, à l'origine, ces couteaux ont été des armes défensives, et la solidité avec laquelle ils sont conditionnés défie les meilleurs de ces couteaux à crans, dont nombre de



COUTEAUX AVEC MANCHES EN IVOIRE DE MORSE. AU CENTRE UNE PIERRE A AIGUISER. AU-DESSUS MONTURE MÉTALLIQUE D'UN COUTEAU AVANT L'APPLICATION DES PLAQUETTES D'IVOIRE, XVIIIe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

nos concitoyens font un si triste usage. Avec l'adoucissement des mœurs, ces armes sont devenues des instruments d'utilité et souvent même des ornements, car la richesse de quelques-unes de ces pièces montre que l'habile ciseleur qui les a forgées a eu surtout en vue de faire de véritables œuvres d'art plutôt que des objets d'usage.

Ces couteaux ont certains caractères uniformes qu'il est bon de dégager tout d'abord. Alors qu'en Europe ces ustensiles de table sont composés d'une lame terminée par une mince tige de fer appelée soie, en Perse, la lame fait corps dans toute sa longueur avec le manche, et ce dernier ne consiste qu'en

deux plaquages en ivoire de morse maintenus par des rivets. Cette disposition présente un très grand avantage, car ainsi monté, un couteau est absolument indémanchable. Il peut arriver que sous la violence du choc la lamelle d'ivoire vienne à se briser ou à se détacher, mais l'arme n'en est pas moins bien en main, et rien ne peut l'arracher du poignet de son propriétaire.

La seconde caractéristique est le travail composé de lignes en saillie dont est décoré le dos de l'arme. Ces lignes avaient à l'origine la propriété de donner une beaucoup plus grande rigidité à la lame dont elles empêchaient la flexion.

On peut juger de prime abord du soin avec lequel a été exécuté un couteau en voyant la profondeur et la rectitude de ses lignes, qui se terminent par une sorte de cartouche fleuronné. Le talon de la lame, qui sert à raccorder le manche à la partie coupante, est tantôt cylindrique et terminé par deux méplats, tantôt en forme de balustre octogonal. Les pièces qui affectent cette forme sont toujours beaucoup plus riches et d'un travail plus délicat; la partie du dos de la lame, qui va se prolongeant entre les plaquettes d'ivoire, est généralement décorée avec un soin jaloux.

Dans les pièces de très grand luxe, l'artiste a figuré en incrustations d'or de véritables chasses où l'on aperçoit des gazelles, des tigres ou des chevreuils courant au milieu d'une hypothétique forêt. On juge de la perfection de l'ouvrage par l'épaisseur de l'or qui a été incrusté dans le fer. Dans les travaux particulièrement soignés, le métal précieux est assez épais pour recevoir lui-même une fine gravure, qui dessine les membres des animaux ou les rameaux des arbres. Dans les pièces secondaires, au contraire, on ne rencontre qu'une très mince feuille d'or dans laquelle le dessin est indiqué au pointillé.

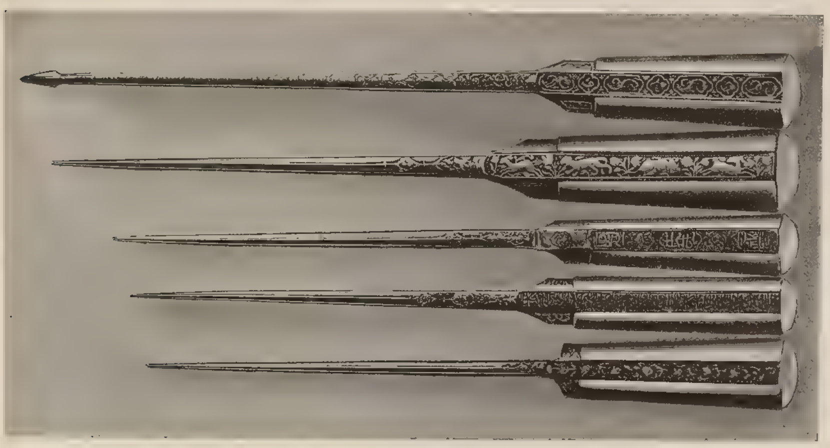
On a fait beaucoup de couteaux couverts de caractères décoratifs. Nous en avons reproduit un qui ne contient pas moins de treize légendes découpées à jour dans des lamelles d'or. Ce sont presque toujours les mêmes vœux de félicité pour le propriétaire de l'objet.

Les inscriptions sont quelquefois beaucoup plus considérables, et, dans l'exemple que nous avons reproduit, on trouvera le spécimen d'une pièce dans laquelle une longue invocation court dans toute la partie médiane du manche; elle garnit également la face de la virole et s'étale en une élégante arabesque jusque vers le milieu de l'arme. C'est cependant un fait assez rare, et la décoration de la lame est le plus souvent composée d'animaux, gazelles, tigres ou faucons, qui sont incrustés à même l'acier. Nous avons reproduit un couteau où il y a même un combat d'ours qui fait le pendant à la lutte entre deux grands carnassiers.

Dans certains exemples, la lame, au lieu d'être effilée jusqu'à son extrémité, se termine par une partie conique destinée à renforcer et à empêcher la pointe de se briser si elle rencontre un obstacle. Cette disposition n'est guère

adoptée que dans les armes d'un très grand luxe, dont quelques-unes même ont leur poignée entièrement constellée de rubis et de diamants. Malheureusement pour les collectionneurs, il est rare que des pièces aussi riches soient parvenues intactes jusqu'à nous : presque toujours les pierres précieuses ont été arrachées de leurs alvéoles, bien heureux encore quand les mains sacrilèges n'ont pas gratté les incrustations d'or pour recueillir quelques parcelles de ce métal précieux pour la possession duquel se commettent tant de crimes.....

A l'heure actuelle, les Persans sont très jaloux de tous les objets ornés d'incrustations en or, et ce goût rend souvent fort difficiles les transactions. Il y a cependant des couteaux qui sont d'un travail, à notre avis, aussi beau et



COUTEAUX MUNIS D'UN MANCHE EN IVOIRE DE MORSE, DÉTAIL DU DOS DE LA LAME ET DE LA MONTURE DU MANCHE. XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES. (*Collection de l'Auteur*)

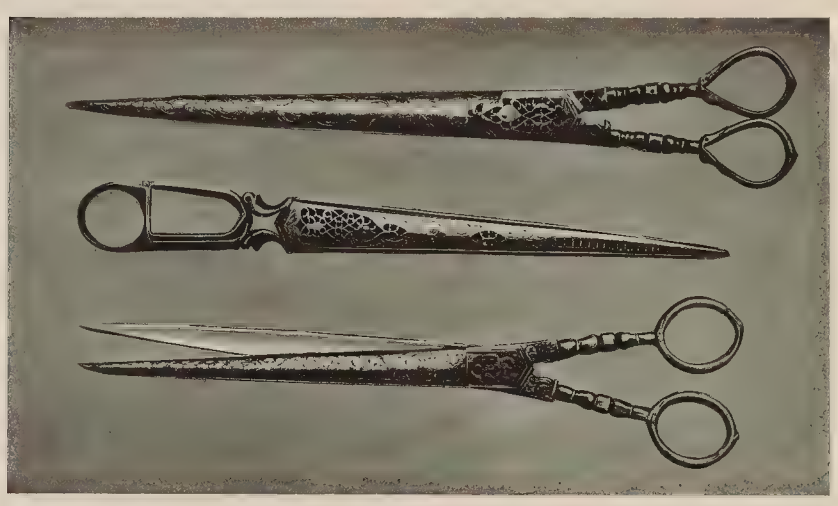
dans lequel la ciselure du talon de la lame a été exécutée avec une rare perfection. Nous en avons reproduit un dans lequel d'élégantes arabesques ont été burinées avec une habileté consommée. Sur la virole se trouve un amusant épisode de chasse au faucon.

Il existe quelques exemples de manches de couteaux en jade; dans ce cas, la pierre est ornée de dessins profondément gravés et remplis d'incrustations d'or. On y voit quelquefois de petits rubis qui jettent de distance en distance une pointe de feu au milieu de cette luxueuse décoration.

Les ciseaux. La caractéristique des ciseaux persans consiste dans l'incurvation des lames, ce qui a pour but d'augmenter, dans de notables proportions, leur pouvoir tranchant. Les ciseaux gagnent ainsi beaucoup en légèreté.

On distingue trois espèces de ciseaux, suivant les usages auxquels ils sont destinés. Dans la planche que nous reproduisons, on aperçoit au centre de magistrales forces aux larges anneaux qui, certes, n'ont jamais été forgées pour servir aux délicates mains des femmes : ce sont des outils destinés aux maîtres tailleurs et plus particulièrement aux peaussiers ou aux fourreurs.

Les pièces délicatement ouvragées placées sur le côté, à droite et à gauche, font partie du nécessaire d'un *kalamdan :* ainsi qu'on peut facilement s'en



CISEAUX POUR LES TRAVAUX DE COUTURE ET CISEAUX FAISANT PARTIE DU NÉCESSAIRE D'UN KALAMDAN. ACIER CISELÉ ET REPERCÉ, DAMASQUINÉ D'OR, XIXe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

rendre compte, les deux anneaux viennent s'emboîter exactement l'un au-dessous de l'autre, de façon à tenir le moins de place possible dans l'étui en carton richement laqué. Dans le même but, certains ciseaux sont munis d'anneaux pliants.

Notons en passant avec quel soin et quel amour les couteliers ont repercé à jour toutes les lames : le travail est si fin et si délicat qu'il compromet même la solidité de l'objet.

Dans la troisième classe, nous rangerons les pièces de fantaisie en forme d'animaux. A gauche, nous voyons une paire de ciseaux dont le modèle a certainement été inspiré par le vol d'une cigogne, et il est amusant de constater comment, avec des lignes aussi simples, l'artiste a su habilement exprimer sa pensée.

La petite pièce qui est au bas et à droite de la planche est tout à fait amusante : c'est une sorte de bouquetin dont, pour les besoins de la cause, on







Ciseaux de bureau, de trousse et de tailleur. — XVIIIe et XIXe siècles
(Collection de l'auteur)

a démesurément allongé le museau au point de le faire ressembler à un bec d'oiseau. Une petite poignée mobile, dissimulée dans le dos de l'animal, permet d'actionner le bec pour lui faire accomplir sa tranchante besogne : c'est aussi ingénieux que délicat, mais vraiment ce modèle n'est pas à recommander aux personnes peu douées de patience.



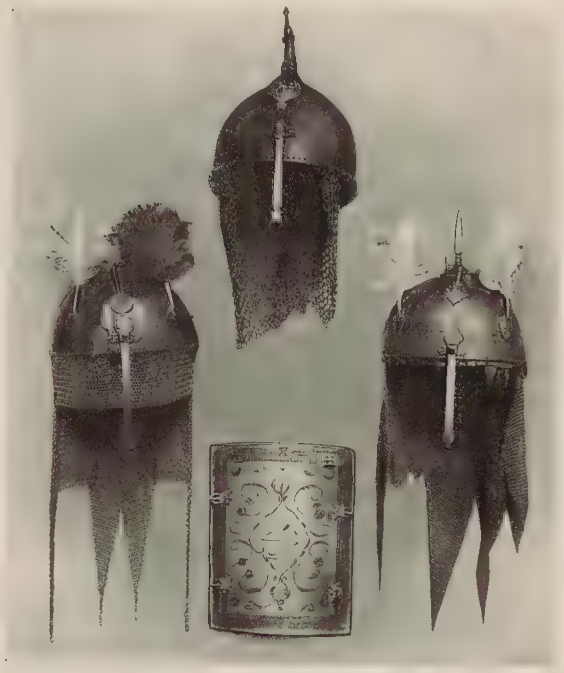
ARMURE PERSANE RECONSTITUÉE, COTTE DE MAILLES.
CUIRASSE FORMEE DE QUATRE PLAQUES D'ACIER, CEINTURE,
POIRE A POUDRE ET FUSIL A PIERRE, XVIIIe SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur

Armes défensives : cottes de mailles et cuirasses. Dans l'équipement des guerriers persans les pièces les plus curieuses à signaler sont les cottes de mailles, les plates, les casques, les arcs, les flèches, les épées, les dagues, les épieux ou harpons et, pour une période plus récente, les fusils à mèche. Les anciennes miniatures qui nous montrent les terribles combats auxquels se livraient les héros des temps passés, nous initient à leurs différentes formes et à la richesse de leur décoration.

Les premières armes défensives sont certainement ces cottes de mailles habilement soudées au grand feu, et dont chaque maillon est en outre muni de deux minuscules rivets. Nous avons même eu sous les yeux l'exemple d'une de ces chemises d'acier, sur chacun des maillons de laquelle l'artiste avait, à l'aide de l'étampe, imprimé quelques caractères, probablement tirés du Coran. Les cottes de mailles étaient excessivement lourdes et ne pouvaient guère convenir qu'à des cavaliers.

A une époque un peu postérieure, on entremêle des plaques de fer battu dans lesquelles venaient se fixer les mailles. Ces « plates » étaient destinées à protéger les parties particulièrement sensibles : c'était un acheminement entre l'armure complètement souple et l'armure entièrement rigide, telle qu'elle se portait au moyen âge en Europe. Toutes ces pièces étaient incrustées de riches dessins et couvertes d'inscriptions, où l'or et l'argent soulignaient les plus belles ciselures prises aux dépens même du métal.

A la dernière époque, les armures persanes consistent simplement en quatre petites plaques rectangulaires diversement échancrées, suivant qu'elles devaient protéger la poitrine et le dos, ou bien étaient affectées à la défense des côtés du guerrier; des courroies, retenues par d'élégantes petites boucles en fer, reliaient ensemble ces plaques mobiles, qui venaient se placer sur des cottes de mailles d'un travail plus ou moins précieux. Ces plaques d'armure sont généralement incrustées de fins dessins, où l'or s'allie agréablement avec l'acier; quelquefois, de profondes ciselures montrent que les armuriers connaissaient toutes les ressources de décoration qu'on peut tirer des arabesques géométriques (voir p. 101).



CASQUES ET PLAQUE D'ARMURE, XVIe ET XVIIe SIÈCLES. *(Collection de l'Auteur)*

Les casques. Les casques persans sont formés de deux parties, un timbre d'acier en forme de calotte, et une cotte de mailles. Le timbre est forgé d'une seule pièce et la matière arrive à ne pas dépasser 2 à 3 millimètres d'épaisseur. Sur cette partie cylindrique sont rivés trois ornements en fer découpé et ajouré qui étaient destinés à contenir les bouquets de plumes d'au-







Sabres persans et afghans, khandjars. — XVIIIe siècle

(Collection de l'auteur)

truche dont les guerriers, descendants des armées de Darius, aimaient à orner cette partie de leur armure. Tout à fait en avant, et dans l'axe du casque, se trouve le nasal, formé d'une petite barre de fer méplat qui glisse dans une gâche, où elle est maintenue par une vis à violon. Ce nasal, comme son nom l'indique, est destiné à parer les coups de sabre donnés en travers de la figure. La disposition de la gâche et de la vis à violon permet, en temps ordinaire, de remonter, le long du casque, le nasal, dont l'effet est plutôt disgracieux, et qui doit être particulièrement gênant pour celui qui le porte. Tout à fait au sommet du casque se trouve une pièce en acier tourné terminée par un large empattement, qui est rivé au sommet même du timbre. Ce petit balustre est amorti par une pointe ronde ou quadrangulaire ou par un ornement quelconque.

Les casques les plus anciens sont très hauts et ressemblent, comme profil, aux coupoles qui surmontent les mosquées de la Perse. Pour une époque plus rapprochée de nous, le timbre est beaucoup plus bas ; il est réduit à n'être presque plus qu'un très faible segment sphérique ; par contre, la cotte de mailles est sensiblement plus développée. Cette partie complémentaire du casque était disposée, par devant, de façon à protéger les yeux et à retomber presque jusqu'à la hauteur du nez, tandis que dans le dos elle se divise en quatre pointes, dont la longueur est presque égale à la partie verticale de la cotte de mailles.



TAHMASP Ier, SHAH DE PERSE, 1523-1576.
(*D'après* History of Persia, *par Sir John Malcolm*)

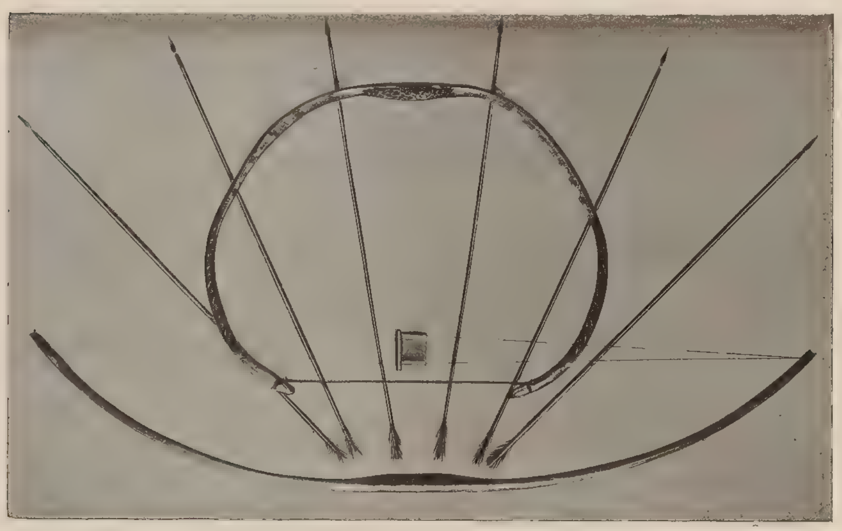
Dans les heaumes particulièrement soignés, dans ceux notamment qui étaient destinés à protéger la tête des généraux et des officiers supérieurs, l'armurier a ménagé d'ingénieux dessins symétriques à l'aide d'anneaux de cuivre qui remplacent les mailles de fer. La partie pleine du casque est ornée de bandes incrustées d'or, figurant des arabesques ou des inscriptions ornementales ; d'autres fois, ce sont simplement des gravures profondes, on pourrait plutôt dire de véritables ciselures, prises aux dépens du métal, qui se

déroulent en gracieux rinceaux courant au milieu de lignes géométriques.

De nos jours, les casques anciens ont reçu une utilisation tout à fait pratique. Débarrassés de leur cotte de mailles, ils sont transformés en tambour, par l'addition d'un parchemin habilement tendu, et ils servent, dans les chasses au faucon, à rappeler l'oiseau quand le moment est arrivé de le faire revenir sur le poing du valet préposé à sa garde.

Arcs et flèches. L'arc fut toujours en grand honneur en Perse, et, jusqu'à une époque très avancée dans le dix-neuvième siècle, il faisait partie de l'armement des soldats du Shah.

Les plus anciens arcs étaient travaillés avec un soin infini, et Chardin



ARCS EN BOIS LAQUÉ DÉCORÉ DE PEINTURES, ET FLÈCHES EN BAMBOU, XVIIe ET XVIIIe SIÈCLES. *(Collection de l'Auteur)*

nous a laissé la description suivante de ceux en usage de son temps : « Les arcs de la Perse sont les plus beaux et les plus estimés de tout l'Orient. La matière est de bois et de corne mis l'un sur l'autre et couverts de nerfs, puis par-dessus une peau d'arbre très lisse et très mince. »

Le grand voyageur aurait pu ajouter que ces arcs étaient toujours peints, dorés et vernis, et que de véritables artistes s'exerçaient à reproduire, sur l'étroite surface laissée à leur disposition, de merveilleuses scènes représentant des épisodes de chasse ou de terribles combats entre guerriers.

Chardin nous explique aussi comment les Persans s'exerçaient au tir à l'arc : « Pour mieux faire cet exercice, ils portent un anneau au pouce qui est large d'un pouce au dedans et de moitié au dehors, sur lequel la corde porte; cet anneau est de corne ou d'ivoire ou de jade, qui est une espèce d'albâtre vert. »

On trouve aujourd'hui dans nombre de collections quelques-uns de ces curieux accessoires, qui sont travaillés avec un soin tout à fait délicat.

Les flèches persanes sont munies d'une pointe carrée terminée par un biseau fort bien effilé. Dans les armes soignées, ces fers sont damasquinés d'or et gravés avec soin; la pointe seule de la flèche est polie et conserve tout son tranchant.



PLAQUE D'ARMURE EN FER CISELÉ, XVI[e] SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)

Les sabres. Les armes confectionnées en Perse sous la domination mongole sont particulièrement intéressantes; elles se distinguent par la richesse de leur décoration d'or et d'argent, dont l'ornementation la plus courante consiste dans l'image du classique combat du dragon et du phénix. Parmi les armes offensives, c'est le sabre qui a de tout temps joui de la plus grande faveur. Il convient à ce sujet de distinguer les lames qui sont de fabrication persane proprement dite, et celles importées de l'Afghanistan. Les sabres persans, en effet, ont une garde qui est perpendiculaire au talon de la lame, tandis que les glaives fabriqués à Caboul sont ornés de chimères montées sur des branches courbes qui descendent parallèlement à la lame.

Les cimeterres iraniens sont toujours courbes. La lame est tantôt uniformément plate, tantôt creusée en son milieu pour lui donner une plus grande rigidité.

La lame est souvent ornée de légendes artistement gravées et damasquinées. L'usage de revêtir les armes d'inscriptions pieuses ou superstitieuses remonte aux premiers temps de l'islamisme. Mahomet avait coutume de faire graver sur les sabres qu'il portait ce passage de l'Alcoran : « Le secours vient de Dieu. » Il recommandait à ses disciples de suivre son exemple, disant que de telles paroles étaient un gage assuré de succès.



UN COMBAT SANGLANT, D'APRÈS UNE RELIURE LAQUÉE DU XVIII[e] SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

La garde des sabres persans est décorée de gravures très profondes que l'on pourrait qualifier de ciselures, et souvent aussi d'incrustations d'or. La poignée est, comme dans les couteaux, formée de deux plaquettes de corne ou d'ivoire rivées sur la partie qui suit le talon de la lame. Le pommeau, de forme presque conique, est placé à angle droit avec la poignée.

La lame des sabres est quelquefois décorée, jusqu'au quart de sa longueur, d'incrustations; parfois, aussi, on se contente d'un simple médaillon portant une date ou une invocation sainte. Chardin nous raconte que de son temps personne ne s'aventurait loin des villes sans être armé d'une de ces terribles armes courbes, dont le tranchant, très effilé, permettait, suivant la légende, de fendre un cavalier depuis la tête jusqu'à la selle de son cheval. On sait, en effet, que la trempe de ces sabres était réputée comme étant tout à fait merveilleuse, et les miniatures des seizième et dix-septième siècles ne manquent pas de montrer des combattants qui ont coupé les membres de leurs adversaires avec une netteté telle, qu'on les croirait sectionnés à l'aide de quelque colossale cisaille.

Dans les sabres afghans, la poignée est souvent formée d'un seul morceau de fer ou d'acier; elle est couverte de riches gravures et d'incrustations d'or.







Fusils à fourche, à mèche et à pierre. — XVIIIe et XIXe siècles

(Collection de l'auteur)

Sur la lame se trouvent des cannelures droites ou curvilignes qui, comme nous l'avons dit, ont pour but d'augmenter la légèreté et la rigidité de la lame.

Les khandjars. Dans les khandjars, nous distinguerons ceux qui sont à lame droite et ceux dont la lame est recourbée. Les premiers sont emmanchés dans un gros bloc d'ivoire de morse; la lame, presque triangulaire à son extrémité, va en s'élargissant vers le talon pour lui donner une plus grande assise. Le manche en morse est tantôt uni, tantôt évidé de façon à laisser le passage de la main qui est arrêtée en haut et en bas par des ornements en forme de quart de cercle sculptés à même la masse d'ivoire.

Les khandjars à lame courbe sont munis de poignées en corne de buffle ou en ivoire; la lame, excessivement mince, présente au dos une largeur considérable. Sur le tranchant, aussi bien que du côté du dos, se trouvent réservées des nervures destinées à augmenter la rigidité de la lame. Le dos est en outre orné de ciselures et d'incrustations d'or du plus joli effet. Sur le talon s'étale la moitié d'une large arabesque. On remarque dans ces khandjars la petite masse de métal conique qui, comme dans les couteaux, est réservée à la pointe pour en augmenter la solidité.

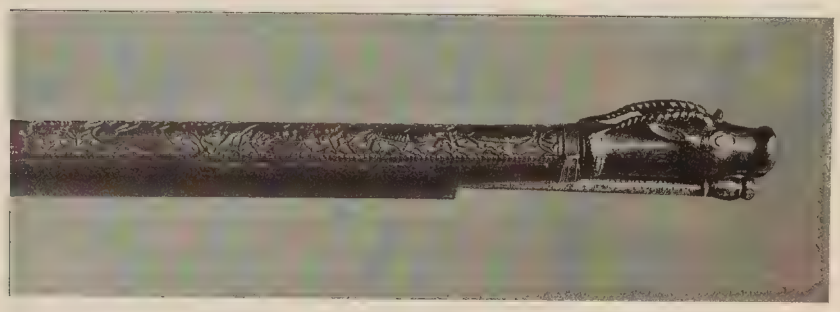
Il est une forme d'arme particulière qu'on rencontre maintenant par toute la Perse, mais surtout dans le Khorassan, c'est le *kama*, sorte de courte et forte épée à deux tranchants. Ce genre de poignard, qui fait partie du costume tcherkess, est toujours porté à la ceinture, exactement à la partie médiane, et l'extrémité du fourreau vient battre le genou. La gaine est garnie de bagues en fer incrustées d'or, quand le travail est exclusivement persan, ou encore ce sont des appliques d'argent niellé quand on se trouve en présence d'une œuvre fabriquée au Caucase. Détail intéressant à noter, la lame n'est jamais décorée que d'un seul côté. Le ciseleur reporte sur cette face unique tous ses soins, et il la garnit des plus séduisantes arabesques formées de fils d'or entrés dans l'étroit logement que lui a tracé le burin du damasquineur.

On ne saurait trop conseiller aux amateurs d'armes de se méfier des pièces trop richement ornementées, car il est une industrie très florissante qui consiste aujourd'hui à ajouter des incrustations modernes sur les pièces anciennes.

Les fusils à mèche. Durant une longue période de temps, on ne s'est guère servi en Perse, comme armes offensives, que de l'arc et des flèches, du sabre courbe et du poignard; les fusils n'ont fait leur apparition qu'à une époque relativement récente, et les plus anciens spécimens que nous ayons rencontrés datent de la fin du dix-septième siècle ou du commencement du dix-huitième. On peut, dans les fusils, distinguer trois époques bien carac-

térisées : 1° les fusils à mèche; 2° les fusils à pierre; 3° les fusils à piston.

La plus ancienne pièce que nous ayons à présenter est un très long fusil qui ne mesure pas moins de 1 mètre 80 de hauteur. La crosse, toute droite et presque rectangulaire, est garnie d'incrustations d'ivoire et d'appliques de cuivre repercées et ajourées; sous ces appliques, on voit encore des fragments d'étoffe de soie destinés peut-être à contenir quelques fétiches ou talismans. La gâchette, très richement découpée, commande, à l'aide d'une simple bascule, le porte-mèche par le moyen duquel on met le feu à la poudre placée dans le



DÉTAILS DU CANON D'UN FUSIL A MÈCHE DU XVIIe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

bassinet. Cette dernière pièce, découpée en forme d'arabesque, est munie d'un petit couvercle, monté sur pivot, permettant de maintenir l'explosif à l'abri des injures de l'air.

Dans le prolongement même du canon, et pour le relier en quelque sorte à la crosse, se trouve un morceau d'ivoire de poisson provenant d'un espadon ou d'une dent de narval. Cette disposition avait été probablement adoptée pour éviter le percement d'un trou dans l'acier du canon, et, d'autre part, l'incombustibilité à peu près complète de l'ivoire offrait plus de garantie que n'aurait pu le faire un simple morceau de bois.

Ce fusil est une arme fort bien montée, et une longue armature de fer de 50 centimètres de longueur, fixée sur le bois à l'aide de rivets maintenus par des platines en argent, empêche la rupture du fût, toujours à redouter. A droite de la batterie, un large point de mire, placé sur le talon du fusil, correspond avec un point brillant disposé à l'orifice même du canon. Toute cette partie de l'arme est remplie des plus riches ciselures prises à même l'acier; on y voit différentes phases de combats d'animaux féroces ou la mort de la tendre gazelle déchirée par un tigre cruel. Trois petites scènes sont réservées à la chasse au faucon, qui, de tout temps, a joui en Perse d'une vogue considérable. L'extrémité du canon, elle-même, est formée d'une



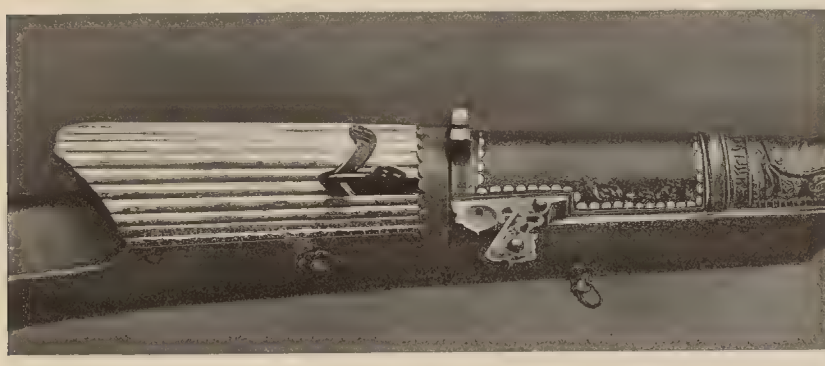




Poires à poudre en cuivre, en fer et en ivoire, XVIIIe siècle
(Collection de l'auteur)

tête de bouquetin, dont les grandes cornes pointues remontent le long du cou : de très longues oreilles contribuent à donner à cette tête aux yeux de turquoises un caractère étrange, qui ne manque cependant pas d'une réelle beauté.

Comme dans toutes les armes de cette espèce, la baguette est logée dans l'épaisseur du bois du fusil, directement sous le canon. A en juger par le soin qui a été apporté à la fabrication de cette arme, on peut supposer qu'elle était destinée au roi de Perse ou à quelque riche gouverneur de province. Toutes les parties saillantes de la ciselure étaient autrefois dorées; le temps et l'usage ont, en partie, fait disparaître ces minces plaques de métal précieux, mais ce qui en subsiste encore jette une note très gaie et très



DÉTAILS D'UNE BATTERIE DE FUSIL A MÈCHE, XVIIe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

agréable au milieu de la chasse mouvementée que l'habile armurier a burinée sur le canon.

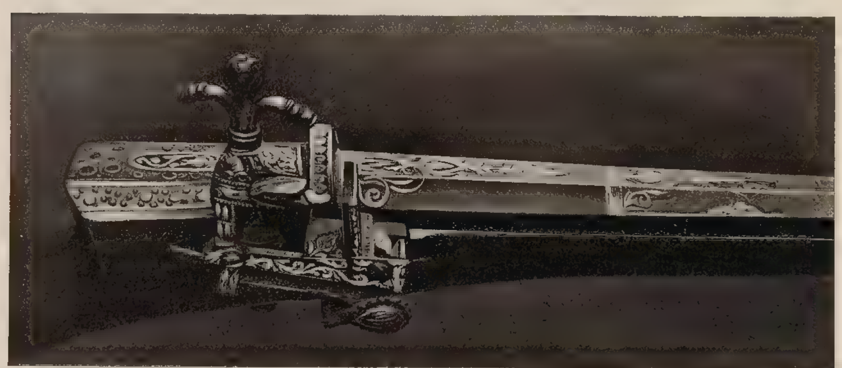
Le second fusil à mèche que nous reproduisons ici, celui qui se trouve au milieu de la planche, semble avoir été une arme de rempart. Le calibre, qui est de 22 millimètres, nécessitait l'emploi d'une charge de poudre telle, qu'il n'était pas possible à un homme de supporter le recul que devait provoquer la détonation. On retrouve sur la crosse de cette pièce les mêmes incrustations d'ivoire et de bois teinté que celles que nous avons vues dans l'arme précédente; il y a cependant, en plus, des applications de nacre découpées qui laisseraient supposer que cette arme a été fabriquée dans l'ouest de la Perse, en un point où l'influence turque se faisait sentir. Ce même genre de décor se retrouve encore dans la partie de la crosse qui touche au canon; il devait même y en avoir du côté de la batterie, mais une restauration moderne a fait disparaître ces ornements.

Le système de détente est exactement le même que celui que nous avons décrit précédemment; le porte-mèche vient s'abaisser pour amener le feu dans le bassinet situé à droite du canon. Cette dernière partie de l'arme est ornée de belles arabesques formées d'une grande épaisseur d'argent incrusté dans l'acier. Le talon du fusil, un peu en avant du bassinet, est taillé de façon à présenter sept facettes parallèles. Le fond des épaisses arabesques est sablé. Tout l'acier qui a servi à faire cette arme a été damassé dans sa fabrication avec un soin extrême. L'usage l'a rendu, en certains endroits, plus poli et plus brillant qu'on ne pourrait le désirer, peut-être, mais il serait facile de faire revenir les anciennes damassures en plongeant pendant vingt-quatre heures le canon dans de l'eau acidulée à 5 p. 100.

L'extrémité du fusil porte une sorte de chapiteau orné de godrons parallèles. L'intérieur de chacune de ces cannelures est plaqué d'or, et des petits rangs de perles du même métal limitent le dessin à l'orifice du canon.

Les fusils à pierre.

Le second fusil, qui est au bas de notre planche, est un bon type du système dit à pierre. Cette arme, assez simple dans sa fabrication, possède au talon de la crosse un épais morceau d'ivoire destiné vraisemblablement à servir de contrepoids et à équilibrer un peu le canon, dont la



DÉTAIL D'UNE BATTERIE DE FUSIL A PIERRE, ACIER GRAVÉ ET DAMASQUINÉ, XIX[e] SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

longueur tendrait à faire involontairement baisser le tir du chasseur. L'enveloppe de la cheminée de ce fusil est hexagonale; elle est ornée, près de la batterie et à l'extrémité qui touche l'orifice, de fort riches incrustations d'or. On voit que l'armurier a violemment creusé son métal et y a inséré une quantité d'or suffisante pour lui permettre de venir ensuite limer et polir, tout à la fois, l'acier et le métal précieux. La mire consiste en un petit trou placé près de la batterie,

qui correspond à un point posé à l'orifice. L'intérieur du canon est rayé à l'aide de huit traits profonds qui devaient donner à la balle beaucoup plus de justesse et de rapidité. Cette dernière particularité ne permet pas d'attribuer au fusil une date plus ancienne que celle du milieu du dix-neuvième siècle.

Le quatrième fusil figuré sur la gravure ci-contre présente toutes les mêmes caractéristiques que celui que nous venons de décrire. La batterie, que nous avons reproduite ci-dessus à une plus grande échelle, est cependant beaucoup plus richement damasquinée d'or et elle est garnie de petites boules de corail. Le canon est maintenu contre le bois à l'aide de bagues d'argent imitant un travail de vannerie. Les incrustations d'or sont elles-mêmes travaillées au burin, ce qui rend le travail plus précieux, mais peut-être d'un moins bel effet décoratif.

Les fusils à piston.

Tous les fusils à piston qu'on rencontre en Perse sont d'anciens fusils à pierre ou à mèche qui ont été, à une époque récente, transformés pour pouvoir substituer la capsule à l'emploi des primitifs moyens usités autrefois. De ce type est le fusil à fourche qui est en haut du document ci-joint. La richesse du canon ne correspond en aucune façon au délabrement de la longue crosse incurvée qui a remplacé les anciennes crosses droites des fusils à mèche. La double fourche, qui est fixée à proximité de l'orifice du canon, est destinée à donner plus d'assise au tireur et à lui permettre, en même temps, de remplacer en toute sécurité sa capsule, qu'il lui arrive bien souvent de perdre ou de laisser mouiller; cet incident provoque de nombreux ratés dont la patience des indigènes sait ne pas s'émouvoir outre mesure.

On trouve encore en usage cette forme de fusil dans les provinces un peu reculées de la Perse. Il est bon d'observer, cependant, que de jour en jour toutes les armes de fabrication locale tendent à disparaître; comme nous le montrerons au cours de notre récit, on ne rencontre plus maintenant sur les routes que des hommes armés de Winchester, de Mauser ou de Martini, et, à Ispahan même, un important quartier des armuriers est occupé par des ouvriers qui se livrent avec succès à la contrefaçon des armes européennes.

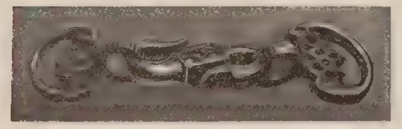
Les pistolets.

Il existe assez peu de pistolets véritablement indigènes; presque toutes les armes que l'on rencontre viennent d'Europe et ont été plus ou moins transformées et habillées à la mode orientale. Nous avons donné la représentation de deux pistolets qui paraissent bien avoir été confectionnés par des Persans. On remarquera la gaucherie avec laquelle ces armes sont montées. La crosse est toute petite et le bois semble tout confus de la singulière forme qu'on lui a donnée. La partie la plus intéressante est le talon du canon, qui est habilement incrusté d'or; une large bande, travaillée par le même procédé, sert à fixer le canon sur la crosse du pistolet. Ces armes sont d'un fort diamètre, et l'épaisseur

du métal a été réduite pour ne pas en augmenter le poids. Tous les pistolets qui n'ont pas été transformés à piston portent encore de jolies batteries à pierre, forgées avec un grand art.

Les accessoires d'armurerie. Nous ferons rentrer dans cette catégorie les différentes pièces provenant des armes défensives et offensives qu'on rencontre assez couramment encore dans les bazars d'Ispahan : il n'est pas sans intérêt de donner une désignation de ces objets dont on s'explique assez difficilement l'usage, quand on les rencontre isolément.

Dans la phototypie voisine, on trouve, en haut, une de ces boucles de ceinture à coulisse d'un joli travail indo-persan. La fermeture de cet accessoire de la toilette est aussi simple que parfaite. Les deux parties de la boucle rentrent l'une dans l'autre en glissant le long d'un tube arrêté par un petit rebord à son extrémité. Un fin réseau de fils d'or incrustés dans le métal dessine des arabesques, dont les ornements sont empruntés au règne végétal. A droite et à gauche, deux S, terminés par des dragons à la gueule largement ouverte, constituent la pièce médiane des ceintures autrefois en usage. On peut se rendre compte de leur utilité en considérant tout au bas de la planche une petite boucle moderne en fer, où l'S en question est entrée dans deux pitons qui s'attachent aux extrémités mêmes du cuir de la ceinture.



AGRAFE DE CEINTURE EN ACIER REPERCÉ ET CISELÉ, XIXe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Au-dessous de la boucle à coulisse, se trouve un nasal de casque.

Sur le côté de la planche, à droite et à gauche, on aperçoit quatre crochets, les uns simples, les autres en forme de mousquetons : ce sont des supports destinés à être passés dans une ceinture de cuir pour soutenir le sabre, qui était autrefois l'arme favorite de tous les Persans.

Au centre de notre gravure est une riche batterie de fusil à pierre. On voit la puissance de la mâchoire destinée à contenir le silex qui venait frapper contre le bassinet, provoquant ainsi une étincelle chargée de faire déflagrer la poudre.

On aperçoit un peu plus bas une mesure à poudre munie d'une petite coulisse permettant de doser la quantité d'explosif qui devait être introduite dans le fusil.

Nous citerons enfin cette garde de sabre couverte de pieuses inscriptions, ainsi que ces ornements de fer découpé sur lesquels un habile ciseleur a repercé à jour des versets du Coran : ces plaques étaient munies de coulants et servaient à agrémenter la ceinture de cuir où pendaient le sabre, la poire à poudre et quelques autres accessoires.





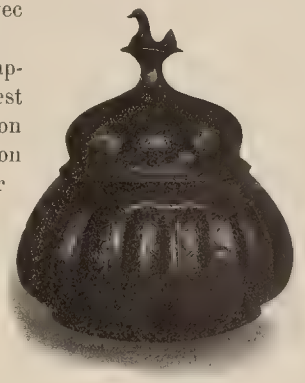


Crochets et boucles de ceintures, nasal de casque, batterie de fusil
crochets à sabres, plaques à inscription, fer gravé et incrusté d'or
XVIIe et XVIIIe siècles
(Collection de l'auteur)

Les poudrières. Les poudrières, ou poires à poudre, employées autrefois, sont de formes assez diverses. Le modèle le plus courant ressemblait à une sorte de petit bateau, dont la proue, terminée par un gros fleuron plein, permettait d'avoir cet ustensile bien en main. L'autre extrémité du réservoir à poudre est fermée par une plaque de fer montée sur un ressort qui suit le mouvement incurvé de la poudrière. Les armuriers se sont plu à agrémenter avec esprit ce ressort : c'est tantôt une sorte d'oiseau fantastique, dont la tête vient s'appuyer sur la partie ouverte du récipient; tantôt c'est une espèce de petite chimère bizarrement contournée.

Les poires du type bateau sont décorées de fils de cuivre contournés à la manière des filigranes. Quelquefois encore, de larges arabesques en argent viennent se marier avec la décoration d'un fond couvert de riches gravures.

La seconde catégorie des poires à poudre rappelle assez la forme d'une petite trompette, et c'est naturellement par la partie la plus effilée qu'on laisse échapper la poudre. Dans ce cas, la décoration est composée souvent de minces plaques d'acier finement découpées et réappliquées sur un fond plein. Ce n'est cependant pas une règle générale, car nous avons reproduit une poire à poudre de cette forme qui est entièrement en ivoire massif, et une autre qui est en bronze couvert d'ornements ciselés sur un fond sablé.



BOÎTE CYLINDRIQUE MUNIE D'UN COUVERCLE. CUIVRE REPOUSSÉ ET INCRUSTÉ D'ARGENT, XVIe SIÈCLE. TRAVAIL DU KHORASSAN.

(Collection de l'Auteur)

On rencontre quelquefois des poires à poudre couvertes de peintures qui sont toujours une adaptation moderne d'un décor n'ayant d'autre but que de masquer les défectuosités de la pièce.

Signalons, en terminant, un amorçoir qui a la forme contournée d'une corne de buffle. Là, il n'existe aucun ressort pour fermer l'orifice; l'armurier s'en est rapporté à la sagacité du tireur entre les mains duquel il a remis ce curieux accessoire.

CINQUIÈME PARTIE

La céramique.

La vaisselle d'émail en Perse. La céramique peut être divisée en deux branches principales qui, pour la Perse, sont d'importance tout à fait inégale : la terre émaillée et la faïence-porcelaine. La première, servant plus particulière-

ment à la décoration des édifices, a atteint en Perse, dès une époque très reculée, une remarquable perfection. La seconde, qui s'applique à la fabrication des vases et des plats en une matière plus ou moins transparente, est d'origine chinoise et fut imitée dès la plus haute époque par les potiers persans. Dans ce dernier genre, ces remarquables ouvriers sont parvenus à fabriquer des objets en faïence translucide qui sont tellement minces, et dont la pâte est si fine, qu'ils peuvent supporter la comparaison avec les plus jolis spécimens de pâte tendre, sortis de nos manufactures nationales. Ces pièces sont souvent décorées d'ornements en relief et généralement blanches, avec de légères touches bleu pâle. Elles sont peu communes et le soin avec lequel les Persans les conservent et les entretiennent montre tout le cas qu'ils font de ces productions anciennes de leur pays (1).



BOÎTE A ÉPICES EN TERRE ÉMAILLÉE, XVIIe SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

Chardin, dans ses relations de voyage, n'a pas oublié de mentionner ses impressions sur les manufactures de poteries de faïences : « La vaisselle d'émail ou de faïence, comme nous l'appelons, dit-il, est pareillement une de leurs plus belles manufactures; on en fait dans toute la Perse. La plus belle se fait à Chiraz, à Meschied, à Yezd, à Kerman, et particulièrement dans un bourg de la Karamanie appelé Zoronde. La terre de cette faïence est d'émail pur tout en dedans comme en dehors, comme la porcelaine de Chine; elle a un grain tout aussi fin et est aussi transparente, ce qui fait que souvent on est si fort trompé à cette porcelaine qu'on ne saurait discerner celle de Chine d'avec celle de Perse. Vous trouverez



CAFETIÈRE ANNULAIRE, ÉVIDÉE EN SON CENTRE, DÉCOR BLEU SUR FOND BLANC, XVIIIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

(1) Nous donnons, page 117, la reproduction et la description d'une pièce de ce genre.

même quelquefois de cette porcelaine de Perse qui passe celle de la Chine, tant le vernis est beau et vif. »

C'est à Kachan qu'on rencontre les faïences les plus fines.

La ville de Yezd s'est plus particulièrement livrée à la fabrication des faïences un peu épaisses. La pâte est plus douce et plus poreuse que celle des objets fabriqués à Kachan et les teintes bleues sont plus brillantes. On trouve encore de grandes réminiscences avec l'art chinois, et souvent même certains objets portent des marques d'ouvriers du Céleste-Empire, imitées par les potiers persans. Les dessins ne sont pas toujours parfaits, et le vernis lui-même laisse souvent à désirer; cependant, certains spécimens portent des dessins variés, rouges et bleu lapis lazuli, quelquefois exécutés en relief et même en creux.



PLAT EN FAÏENCE ORNÉ D'INSCRIPTIONS ARABES, XVI[e] SIÈCLE. *Actuellement au Musée de Sèvres. (Ancienne collection Piet Lataudrie)*

Dans la même ville de Yezd et à Kerman, on fabrique une faïence à pâte très compacte et à dessins noirâtres sur fond blanc. Cette qualité semble avoir quelque ressemblance avec la poterie à teinte d'étain qu'on suppose avoir été inventée par les Arabes au début du quatorzième siècle. La plupart des objets de cette sorte sont quelque peu translucides, mais ils sont désignés généralement sous le nom de poterie de faïence dure.

A Koum, on se sert d'une argile très poreuse pour fabriquer des bouteilles non vernies, véritables alcarazas destinés à maintenir la fraîcheur des liquides, et des ustensiles pour boire qui sont exportés dans toute la contrée. Quelques objets sont assez coquets de forme et ornés de dessins gravés ou de points en relief imitant des turquoises.

Hamadan a la spécialité des poteries de couleur brune.

Signalons, enfin, certains ustensiles très communs fabriqués à Mesched avec une sorte de pierre à savon bleuâtre extraite dans les environs. Les théières, cafetières, bouteilles à eau, coupes ou bols sont taillés et creusés dans un bloc de pierre, qui est très friable et cependant assez résistant.

Vaisselle de faïence à reflets métalliques. Parmi les poteries de faïence, les plus recherchées par les amateurs sont certainement celles à reflets métalliques. On les rencontre dans nombre de villes importantes de la Perse, mais la plus grande partie provient de Kachan et de son voisinage immédiat. Ces faïences sont de deux espèces; la première présente des dessins jaunes sur fond blanc figurant des ornements géométriques ou, pour une période plus ancienne, des cavaliers déambulant au milieu de rinceaux et d'arabesques. La seconde catégorie comprend les faïences à reflets métalliques dont le fond est d'un beau bleu lapis lazuli foncé, sur lequel se détachent des ornements peints à l'eau d'or aux reflets de cuivre, tantôt jaunes, parfois rouges, quelquefois même tirant sur le vert.



POT EN FAÏENCE A REFLETS MÉTALLIQUES ROUGES, XIIIe SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)

Un des plus jolis spécimens de faïence à reflets métalliques que nous ayons rencontrés est une sorte de cruche au large goulot droit, qu'une anse perpendiculaire à la panse permet de saisir sur le côté. Le dessin est composé d'une bande d'inscription placée à la partie supérieure du goulot, et dont la signification peut se traduire par : Mahomet prophète de Dieu.

Sur la partie renflée du vase on aperçoit trois guerriers à cheval, dont la large tête est certainement inspirée par le type mongol. Les reflets de la pièce sont d'un rouge tirant sur le rose, et l'émail est d'une belle venue, qui indique, de la part du potier, une grande habileté. La couverte s'arrête à deux centimètres environ de la base, et le pied est en terre très dure qui ressemble à du grès. L'intérieur est garni d'un émail brun rougeâtre d'un assez joli aspect. Cette petite pièce doit certainement remonter au treizième siècle ou au début du quatorzième.



GARGOULETTE EN TERRE, XVe SIÈCLE, TROUVÉE AUX ENVIRONS DE NICHAPOOR (KHORASSAN).
(Collection de l'Auteur)

Dans la collection de M. Schefer, l'orientaliste si distingué, il existait une sorte de très petit plat ou de grande soucoupe dont nous nous sommes rendu acquéreur. Le motif central est le classique combat d'un tigre qui s'élance sur









Bols en faience bleue et polychromée.
Au centre un vase en porcelaine. XVIIIe et XIXe siècles.
(Collection de l'auteur)

une tendre gazelle. Toute une série de motifs de fleurs et de feuillages garnissent le fond de la pièce ; le long du marli est une bande d'ornement d'un dessin assez peu précis. L'envers de cette soucoupe est décoré de cartouches divisés par des motifs en forme de soleil, rattachés par des banderoles aux filets qui enveloppent la pièce. Cet objet est évidemment de la fin du quinzième siècle.

Pour le seizième siècle, nous proposerons comme spécimen un bol dont l'intérieur est en émail blanc et l'extérieur, au contraire, fortement teinté en



CARAFES DE KALIANS EN FAÏENCE DÉCORÉE, XVII[e] ET XVIII[e] SIÈCLES. (*Collection de l'Auteur*)

bleu. La partie creuse est décorée de six grands cartouches verticaux divisés par des corbeilles de fleurs. Au centre est un large buisson chargé de fleurs et de fruits. Le marli est orné d'une bande d'ornement formée de triangles enchevêtrés les uns dans les autres. L'alliance du décor mordoré avec le fond bleu de l'extérieur présente un fort bel effet décoratif. Des ifs poussent au milieu d'une luxuriante végétation, où des œillets gigantesques voisinent avec des arbres fortement inclinés, sur lesquels se promènent de fantastiques animaux. Cette pièce a été découverte par nous près de Mesched, et le mollah qui nous l'a vendue pour vingt francs, nous a affirmé qu'elle avait été trouvée dans un tombeau à quelques kilomètres de la ville.

Dans les collections publiques ou privées, on voit parfois aussi de fort

belles carafes de la même technique. Ce sont des bouteilles de *kalians* dans le long col desquelles venait s'insérer le tuyau de bois qui permettait à la fumée sortant de la coupelle incandescente de venir se refroidir et se parfumer en traversant le liquide aromatisé contenu dans la panse du vase : c'est ce qui explique la forme allongée que présentent presque toujours ces récipients. Dans son admirable collection, M. Piet-Lataudrie possédait quelques-uns de ces spécimens que nous avons reproduits plus haut (tome I, page 189); on admirera, en même temps que l'élégance de la forme générale, la finesse du décor et la richesse du dessin. Le plus souvent, ces bouteilles sont terminées à leur partie supérieure par une bague métallique : elle sert malheureusement à masquer une légère blessure ou un manque d'émail que le grand âge de ces objets rend véritablement bien excusable.



AQUAMANILE EN TERRE VERNISSÉE, ÉPOQUE SASSANIDE. (*Coll. de l'Auteur*)

On a fait, en faïence à reflets métalliques, de fort jolies pièces, des petits vases, de minuscules pots et surtout ces élégantes tasses à café destinées à être placées dans des enveloppes en cuivre ou en argent, que l'on a dénommées *zarft.*

En Perse même, les pièces à reflets métalliques sont devenues introuvables, et ainsi que les indigènes l'expriment dans leur pittoresque langage, depuis qu'on leur a ouvert les yeux sur la valeur de leurs objets, ils l'ont si bien comprise, qu'ils sont devenus plus amateurs que les Européens eux-mêmes.

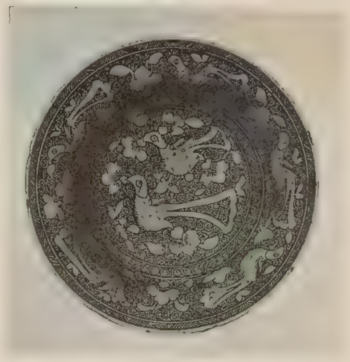
Poteries émaillées ornées de dessins en relief.

Parmi les pièces en faïence bleue turquoise, l'une des plus curieuses que nous ayons rencontrées est cette haute coupe très creuse, décorée d'une magnifique frise d'inscription au milieu de laquelle se promènent de petits perroquets; une large bande imitant le travail de vannerie est placée sous la frise d'inscription, dont le fond se détache sur des arabesques d'un faible relief. Cet objet, qui peut remonter à la fin du douzième ou au treizième siècle, a été trouvé dans des fouilles aux environs de Nichapoor, où nous l'avons acquis il y a une dizaine d'années.



COUPE EN FAÏENCE BLEU TURQUOISE, ORNÉE D'UNE INSCRIPTION EN RELIEF. NICHAPOOR, FIN DU XIIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Signalons, à titre de curiosité, cette sorte d'aquamanile formée d'un chameau qui porte sur son dos un vase que soutiennent des cariatides schématiquement indiquées. Cet objet remonte à l'époque Sassanide, et il nous a été donné de voir dans d'autres collections des pièces du même type représentant divers animaux.



ASSIETTE A DÉCOR NOIR SUR FOND BLEU, TRAVAIL DE NICHAPOOR, XVIIIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Poteries du Khorassan. Parmi les vases à couverte bleu turquoise, il convient de signaler ceux que l'on rencontre en Khorassan, dans la région de Sebzévar. Les formes sont assez simples, mais ne manquent pas d'élégance; souvent, c'est une sorte de cornet terminé par un petit col tout étroit, ou encore une grosse bouteille ventrue que surmonte un long col; mais, parfois, les potiers se sont inspirés de la forme des potiches chinoises au pied allongé et à la panse rebondie. Dans tous ces objets, on doit surtout admirer l'intensité de ce bleu turquoise, qui puise son charme dans l'irrégularité même avec laquelle la teinte a été appliquée. La plupart de ces vases ont servi à contenir de la graisse; le temps leur a infligé d'innombrables craquelures, mais toutes ces avaries, loin de détruire l'harmonie, donnent à la pièce une patine qui ne manque pas d'un certain effet.



PLAT EN FAÏENCE A DÉCOR POLYCHROMÉ, KHORASSAN, XVIIIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Quelques-unes de ces pièces à émail bleu ont reçu une décoration formée de traits noirs que l'on a employés de deux manières. Dans certains cas, le trait, assez sobre, se détache en lignes puissamment foncées sur un fond plus clair : tels sont ces bols que nous avons rencontrés en Khorassan et dont le décor, rappelant nos faïences du dix-huitième siècle français, semble du reste être contemporain de cette époque. Dans d'autres cas, l'artiste a pris un parti assez singulier : il a multiplié les dessins noirs dans ses fonds à un point tel que la tonalité générale s'en est trouvée changée, et que le décor est formé par des réserves prises aux dépens de ses fonds sombres : ce sont

généralement des oiseaux indiqués d'une façon assez sommaire qui courent dans un fouillis de fleurs et de feuillages.

On fabrique encore de nos jours ces faïences bleues à dessins noirs, mais ces contrefaçons modernes sont faciles à démasquer, car le bleu turquoise est infiniment pâle, et le trait noir n'a pas la vigueur qu'on remarque sur les pièces anciennes.

Céramiques de Rhagès.

Parmi les pièces à fond blanc, on remarque que la caractéristique du type le plus ancien est un cerné en ton bistre foncé qui contourne toutes les figures. Nous avons rencontré à Téhéran plusieurs spécimens de bols dans le décor desquels figuraient de petits personnages d'un joli dessin, mais d'un type qui se rapproche beaucoup plus du mongol que du persan. Les couleurs les plus fréquentes dans ces très anciennes poteries sont le rouge orangé, le bleu turquoise, le bleu et le brun foncé. Les pièces qui nous ont été présentées pouvaient remonter au treizième ou au quatorzième siècle; elles avaient été extraites des collines de décombres ou provenaient de fouilles, et, ainsi qu'on pouvait s'y attendre, aucune d'elles n'était intacte.



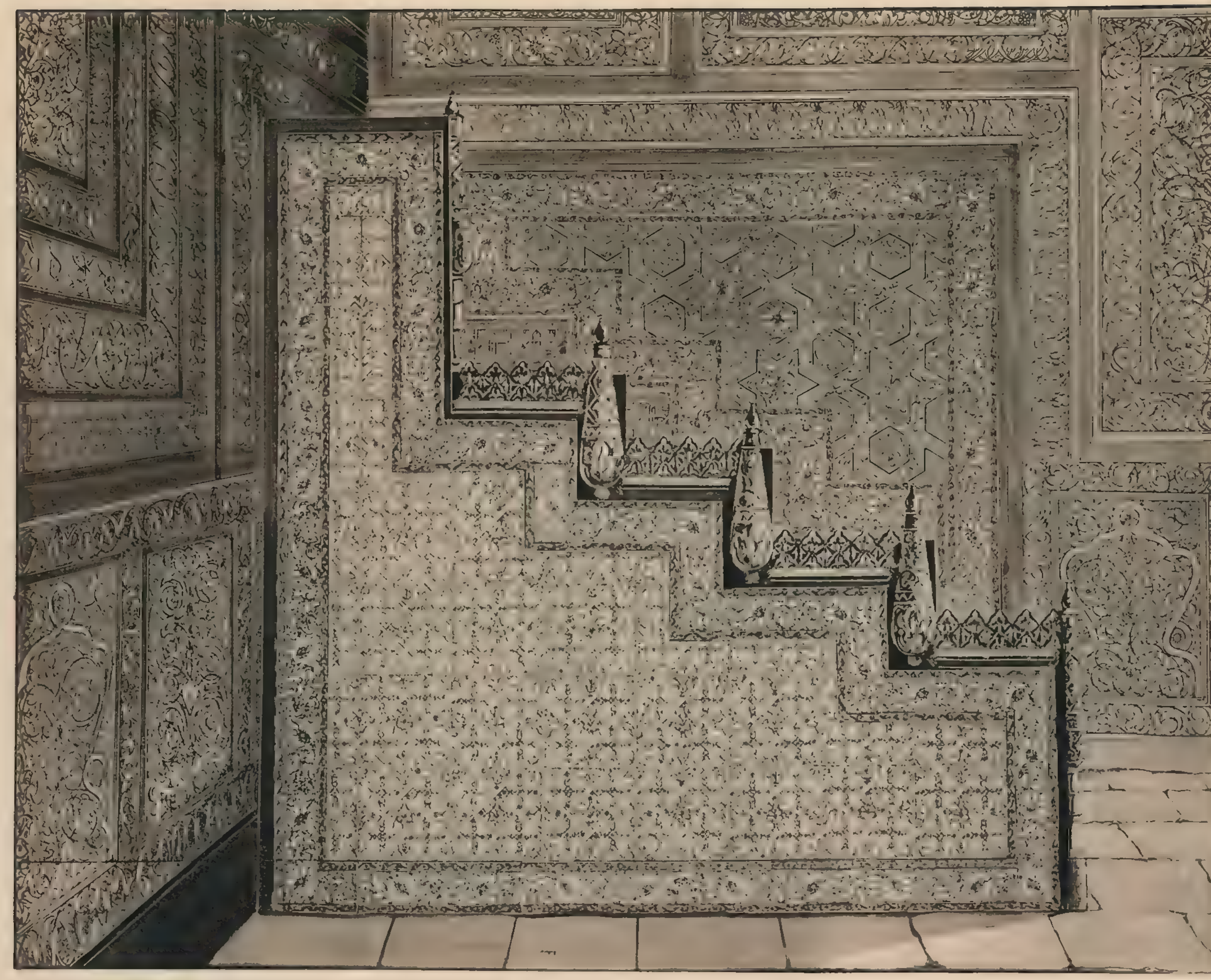
FOND DE COUPE POLYCHROMÉE,
TRAVAIL DE RHAGÈS, XIIIe ET XIVe SIÈCLES.
(Collection de l'Auteur)

Nous avons reproduit plus haut (page 113), une pièce malheureusement incomplète qui doit remonter au seizième siècle et sur laquelle on aperçoit un tigre et une chimère séparés par une sorte de grosse rose largement épanouie, analogue à celles que l'on rencontre sur certains tapis de cette époque. Le dessin est formé d'un large trait noir, au milieu duquel des hachures bleues constituent le modelé. Cette pièce était évidemment autrefois une bouteille à long col, mais la fragilité de cette partie du vase ne lui a pas permis d'arriver intacte jusqu'à nous.

Une des formes de vase chères aux Persans, est le porte-bouquet formé d'un gros vase ventru, sur lequel se détachent cinq petits cornets entourant le goulot qui forme lui-même le sixième orifice. Le décor bleu clair, cerné d'un trait bleu foncé, a été certainement emprunté à l'élucubration des artistes du Céleste-Empire. Rien n'est intéressant comme de regarder d'un peu près les détails de cette pièce. Au milieu d'un paysage conventionnel où s'ébattent deux hypothétiques gazelles, voici un vieil arbre dont les branches étendues semblent des bras humains. Par une véritable gaminerie, l'artiste a su trouver dans la rugosité du tronc le moyen de faire une tête presque humaine. Un peu plus







Khiva : Mimbar ou chaire en faïence à décor bleu sur blanc, de l'Imamzadeh. XVIIe siècle

loin, c'est un papillon à l'expressive figure qui vole dans le ciel au-dessus de ces deux quadrupèdes, dont la tête amusante serait digne d'être signée par le divertissant caricaturiste animalier qu'est Benjamin Rabier. Le Persan qui a décoré cet objet a copié des bambous, des lotus, toute une flore qui n'était certes pas de son pays, aussi a-t-il cru bon de la défigurer quelque peu pour bien rendre sienne cette composition, qui avait cependant pris naissance chez les petits hommes jaunes aux yeux bridés.



CAFETIÈRE EN FAÏENCE BLANCHE, TRANSLUCIDE, ORNÉE DE LÉGERS REHAUTS BLEUTÉS, XV[e] SIÈCLE, MONTURE MODERNE EN ACIER DAMASQUINÉ D'OR. (*Coll. de l'Auteur*)

Parmi les faïences fines, nous publions ci-contre une cafetière que nous avons trouvée chez un derviche à MeschED, il y a une dizaine d'années; la matière dont elle est composée est aussi pure et aussi fine que celle des pièces en porcelaine pâte tendre. La panse est taillée à huit pans formant autant de petits médaillons ornés de quatrefeuilles bleus; un dessin en relief ressemblant un peu à un huit ornementé décore chacun de ces petits médaillons : il forme une guirlande à la base du col et se retrouve dans le fond du vase à la partie postérieure. Il faut croire que le Persan, possesseur de cet objet, y attachait un grand prix, car, à une époque relativement moderne, il le fit emboîter dans une monture en acier incrusté d'or, destinée à remplacer une anse perdue au cours des années et, surtout, à consolider l'ensemble de la pièce compromis par une malencontreuse fissure.



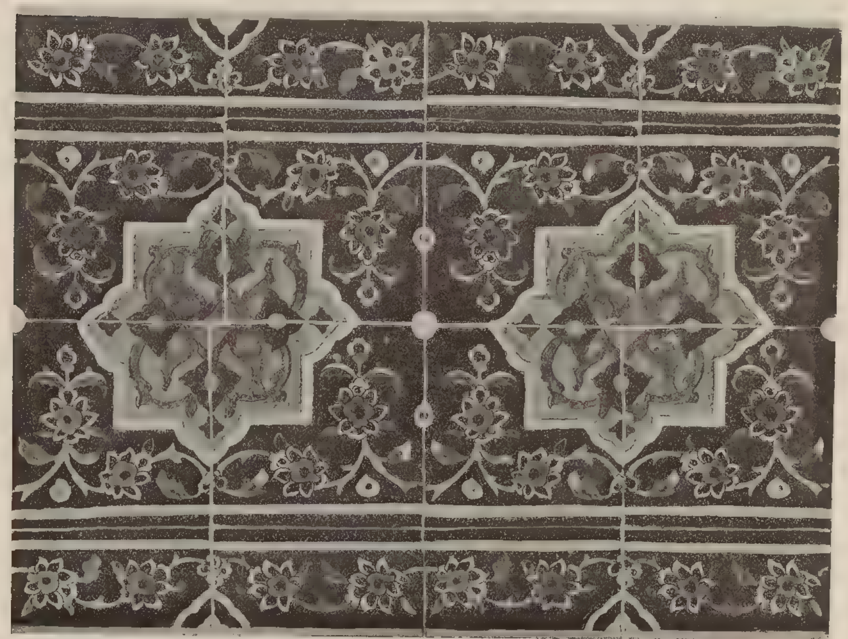
PORTE-BOUQUET EN FAÏENCE, DÉCOR BLEU SUR BLANC, XVII[e] SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

Origine de l'emploi des faïences dans l'architecture.

On a tant célébré les belles coupoles en lapis lazuli et les merveilleux minarets aux incomparables faïences, qu'il semble quelque peu difficile

de venir ajouter quelque chose à la note à la fois si chaude et si vibrante qu'ont donnée nos plus grands écrivains, en traduisant avec des touches si vigoureuses leur impression sur la Perse. Il ne nous sera donc guère possible que d'indiquer d'une façon très sommaire les différents revêtements céramiques qui ont été créés pour l'ornementation des palais et principalement des mosquées et des medressehs.

Si l'on cherche à reconstituer l'histoire de la céramique, il est évident



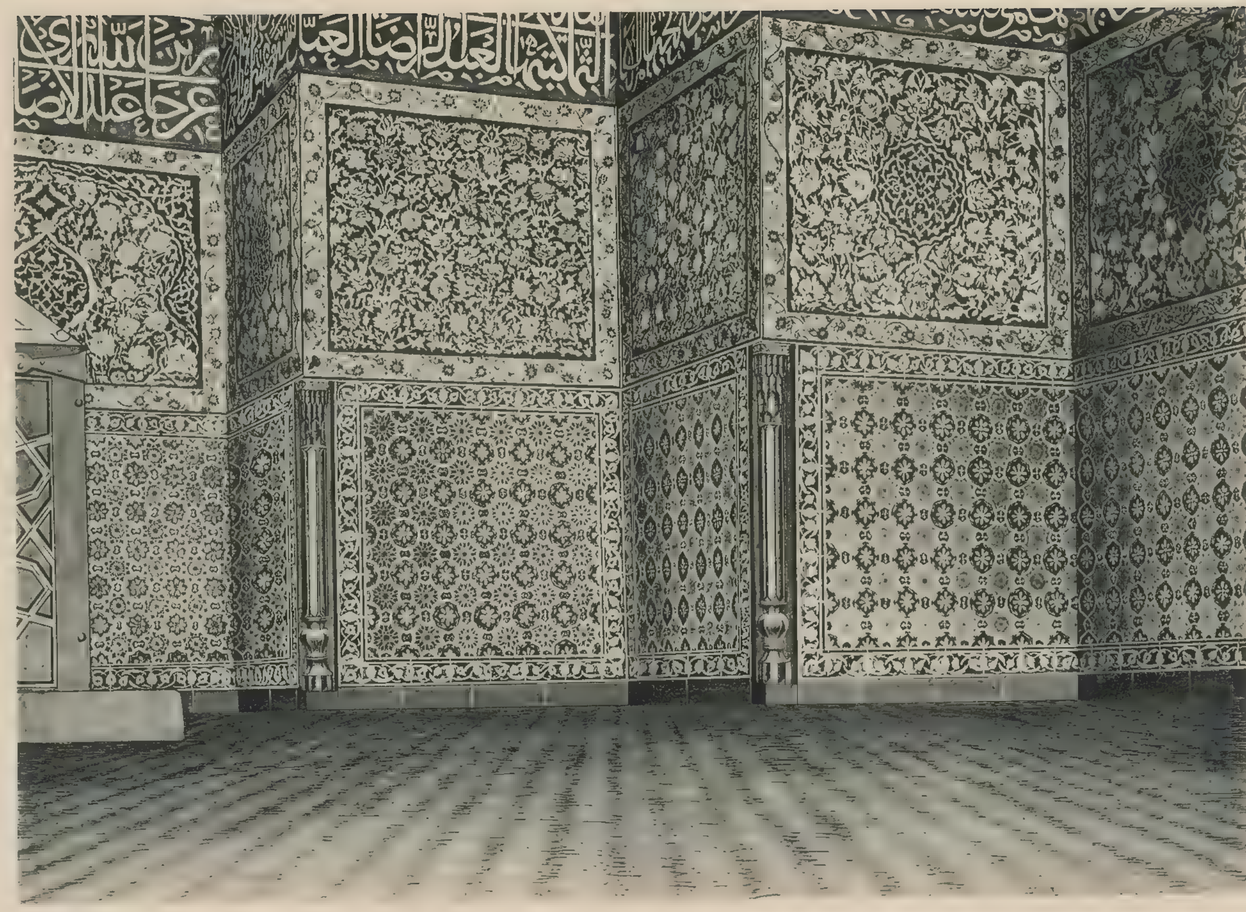
REVÊTEMENT CÉRAMIQUE EN TERRE VERNISSÉE, MESCHED, XVIIe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

qu'on arrivera à constater que le premier progrès qui suivit l'emploi de la chaleur du soleil pour sécher les poteries de terre délayées dans l'eau fut la cuisson par le feu. Le second, beaucoup plus important, dont l'origine est très lointaine, consista à appliquer, sur la surface poreuse des terres cuites, un enduit d'émail imperméable.

Les tuiles employées pour la décoration des maisons semblent bien être dérivées du travail exécuté pour les objets usuels par la même technique. Les ruines de Rhagès procurent de nombreux spécimens de tuiles à reflets métal-







MOSQUÉE DE HADJI-RABI — REVÊTEMENTS EN FAIENCE

Sur le côté gauche le revêtement en bois du tombeau du saint



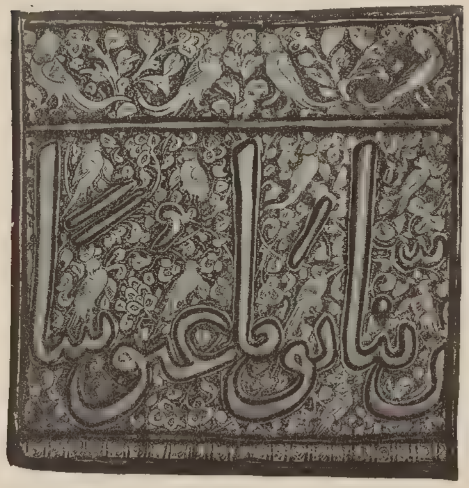
PIED-DROIT DU PORCHE DU TOMBEAU DE LA PRINCESSE TBOUCHOUK BIKA, † 1371, DANS LA MOSQUÉE SHAH SINDEH A SAMARKAND.
(Cliché obligeamment communiqué par M. Paul Nadar)

liques qui montrent que, dès une époque ancienne, on avait recours à ce genre d'ornementation architecturale.

La fabrication des tuiles de revêtement aux XVI[e] et XVII[e] siècles.

Au temps de Chardin, la fabrication des tuiles de revêtement était très importante et les artisans composaient encore des œuvres magnifiques : « Les pièces à quoi les potiers persans, qu'on appelle *kachi-paz* (cuiseurs de faïence), réussissent le mieux, dit le voyageur, sont les carreaux d'émail peints et taillés à la mauresque. A la vérité, il ne se peut rien voir de plus vif et de plus éclatant en cette sorte d'ouvrage, ni d'un dessin plus égal et plus fin. »

Les plus anciennes faïences décoratives semblent avoir été établies tout d'abord sur des surfaces unies; les inscriptions et autres ornements en relief sont arrivés à une époque postérieure. A l'origine, ces plaques étaient destinées à l'ornementation des sépultures de saints, et à l'embellissement des dômes ou des murs des édifices sacrés. La plupart des faïences à reflets métalliques datent du temps des souverains seldjoucides et mongols de la Perse et de ceux de la dynastie Sophis, antérieurs à Shah Abbas le Grand (1586). Sous ce dernier monarque, on a encore fait des revêtements de ce genre, mais, depuis, il semble que la tradition se soit complètement perdue et que l'art de la céramique ait toujours été en décroissant. De nos jours, la cupidité a engagé les potiers persans à rechercher les secrets de leurs aïeux; ils y sont parvenus dans une certaine mesure, pour le plus grand dommage des collectionneurs peu attentifs.



CARREAU DE REVÊTEMENT A INSCRIPTIONS EN RELIEF, XIV[e] SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)

Technique de la décoration par les faïences : Les grandes plaques rectangulaires.

On a alternativement procédé à la décoration des édifices par l'emploi de très grandes plaques rectangulaires et par un savant assemblage de croix et d'étoiles, qui viennent s'encastrer les unes dans les autres et forment alors comme une sorte de mosaïque, la croix étant d'une couleur différente de celle des étoiles avoisinantes.







Brique ornée d'inscriptions en relief, décor à reflets métalliques provenant d'un Mihrab. XIVe siècle

(Musée du Louvre, don de Mme Piet-Lataudrie)

Parmi les grandes plaques rectangulaires, nous citerons cette magnifique dalle, où une lampe de sanctuaire se détache sur une riche inscription en relief. Cette belle pièce, qui fut donnée il y a quelques mois à peine par Mme Piet-Lataudrie au Musée du Louvre, remonte au quatorzième siècle. Elle était surmontée autrefois d'une dalle moitié moins haute, dont les contours, en une courbe gracieuse, venaient s'amortir sur deux volutes dont on aperçoit encore la terminaison sur les côtés. Ce revêtement a une épaisseur de huit à dix cen-



BRIQUE DE REVÊTEMENT A REFLETS MÉTALLIQUES ORNÉE DE MOTIFS EN RELIEF, XIVe SIÈCLE. (*Ancienne collection Schefer*)

timètres et il est, au point de vue de la technique, très remarquable par la dureté de sa matière.

Dans l'ancienne collection de M. Schefer, il existait une plaque que nous avons acquise et qui représente un personnage sous une arcature formant un triangle à redan, cet ornement si usité dans l'ancien art persan. Sur l'épaisseur de la voussure est une longue inscription en relief, et les caractères se détachent en émail bleu sur un fond clair; le personnage, représenté accroupi, est vêtu d'une robe toute striée de bandes du même bleu que celui des lettres, et sous ses pieds se déroule une frise de chasse où

sont entremêlés des chiens et des animaux sauvages. A droite et à gauche du motif principal, on remarque deux personnages debout, malheureusement incomplets; cette disposition permettait d'obtenir, par la répétition du motif, une longue frise d'un aspect assez varié. Originairement, cette faïence devait être à reflets métalliques, mais le soleil et les intempéries ont exercé une action si corrosive sur l'émail, que la brique tout entière a pris maintenant un ton blafard, presque complètement dénué de coloration.

Les grandes plaques, avec dessins en relief, ont été le plus souvent décorées à l'aide de monumentales inscriptions colorées en bleu et se détachant sur un fond à reflets métalliques, formé de fleurs et d'arabesques. Quelquefois on a placé de petits perroquets ornés de jolies teintes bleu turquoise, qui semblent se promener au milieu d'une flore tout à fait conventionnelle.



BRIQUE DE REVÊTEMENT A REFLETS MÉTALLIQUES PROVENANT DES RUINES DE GOUTCHAN, XVe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

L'un des motifs les plus chers aux décorateurs a été l'emploi de ce fantastique oiseau de paradis, dont la queue s'en va comme les flammes qu'on aperçoit sur certaines peintures chinoises. Nous avons rencontré deux types de plaques représentant cet oiseau et qui provenaient tous deux des environs de Mesched. Dans l'une, la note dominante des plumes de l'oiseau est bleu foncé et le bleu turquoise se détachant sur un fond de fleurs de la polychromie spéciale employée dans les reflets métalliques. L'autre plaque au contraire est monochrome; elle est de ce bleu intense dont Nichapoor passait pour avoir le secret : quelques points d'un rouge vif mêlé de blanc égaient la monotonie de ce ton uniforme. A la partie supérieure de la plaque, s'étend une frise d'animaux indiqués avec un relief assez faible et un modelé très sommaire.

Les revêtements céramiques dans le Turkestan.

C'est surtout dans les mosquées du Turkestan, principalement à Samarkand et à Boukhara, que l'on rencontre l'emploi des grandes plaques de revêtement en bleu turquoise, sculptées en quelque sorte avec un relief étonnant. Nous avons trouvé dans un joli petit tombeau aux environs de Boukhara, à Fath-Abad, de très curieux spécimens



PANNEAU DE FAÏENCE PROVENANT DE LA FAÇADE DU PALAIS DE CHEHEL-SITUN
A ISPAHAN (Longueur de l'original : 2^{m},40) XVIe siècle

MUSÉE DU LOUVRE.





PANNEAU FORMÉ DE CARREAUX DE FAÏENCE A DÉCOR BLANC ET BLEU TURQUOISE. MOSQUÉE DE KHAF (KHORASSAN).

Les motifs se détachent sur un fond bleu foncé. Les parties centrales des motifs sont serties de rouge et rehaussées d'or Les intervalles entre les carreaux sont remplis par des parties en stuc sculpté.

(Collection de l'Auteur)

de ce genre de revêtement. L'artiste a su employer des ornements géométriques combinés de telle façon que les divers éléments dont ils sont composés forment comme autant de petits panneaux qui auraient pu être cuits séparément et ensuite assemblés. Ils rayonnent tout autour d'une étoile centrale et sont compris dans un polygone formé d'une succession de lignes brisées. Chacun des motifs est d'une couleur différente, alternant avec le manganèse et le bleu turquoise; des moulures blanches ont été réservées autour des parties les plus foncées pour les mettre davantage en valeur.

Nous avons reproduit plus haut, page 119, grâce à l'aimable communication de M. Paul Nadar, l'éminent photographe, les détails du pied-droit de l'entrée du tombeau de la princesse Thouchouk-Bika à Samarkand. Mieux que toute description, un simple coup d'œil jeté sur cette gravure fera comprendre ce travail de faïence d'un si bel effet décoratif.



CARREAU EN FAÏENCE FORMÉ D'ORNEMENTS EN RELIEF. MOSQUÉE DE FATH-ABAD. XVIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Les revêtements en mosaïque d'émail. Un type de revêtement mural tout à fait spécial est le travail de mosaïque qui a servi à la décoration de la mosquée de Bibi-Khanoun, à Samarkand, et au magnifique portail de la mosquée d'Anaou, près d'Askhabad. Sur le pied-droit de cette même mosquée, nous avons relevé une très longue inscription, dont les caractères se détachent en émail blanc sur un fond bleu foncé.

Nous citerons enfin un troisième exemple qui provient de la mosquée de Khaf. C'est une fort jolie petite inscription que nous avons pu rapporter intacte jusqu'à Paris. La caractéristique de ces divers revêtements consiste dans leur composition formée de véritables mosaïques, non pas en cubes de verres analogues aux mosaïques italiennes, mais bien d'un travail où la part du lapidaire a joué le plus grand rôle. En effet, dans chacune des fleurs, les moindres rameaux, aussi bien que les feuilles les plus ténues, ont été exécutés chacun séparément, soigneusement recoupés à la lime ou à la pointe sèche, puis encastrés dans des



PANNEAU DE REVÊTEMENT EN FAÏENCE A DÉCOR BLEU SUR FOND BLANC (XVII[e] siècle)
Mosquée de Khazar-Hasp, près de Khiva.





DÉTAILS DU PIED-DROIT DU GRAND PORTAIL DE LA MOSQUÉE D'ANAOU.

parties d'émail qui, pour les recevoir, ont dû être travaillées de la même façon, mais en contre-partie. Pour augmenter encore la difficulté, les artistes se sont



FRISE EN MOSAÏQUE D'ÉMAUX, PROVENANT DU THILTOCHTERAN OU TOMBEAU DES QUARANTE FILLES DE TAMERLAN, A SAMARKAND, XVIe SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)

plu à évider le corps des fleurs et à indiquer les pétales à l'aide de morceaux d'émail d'une couleur différente sertis dans le motif principal.

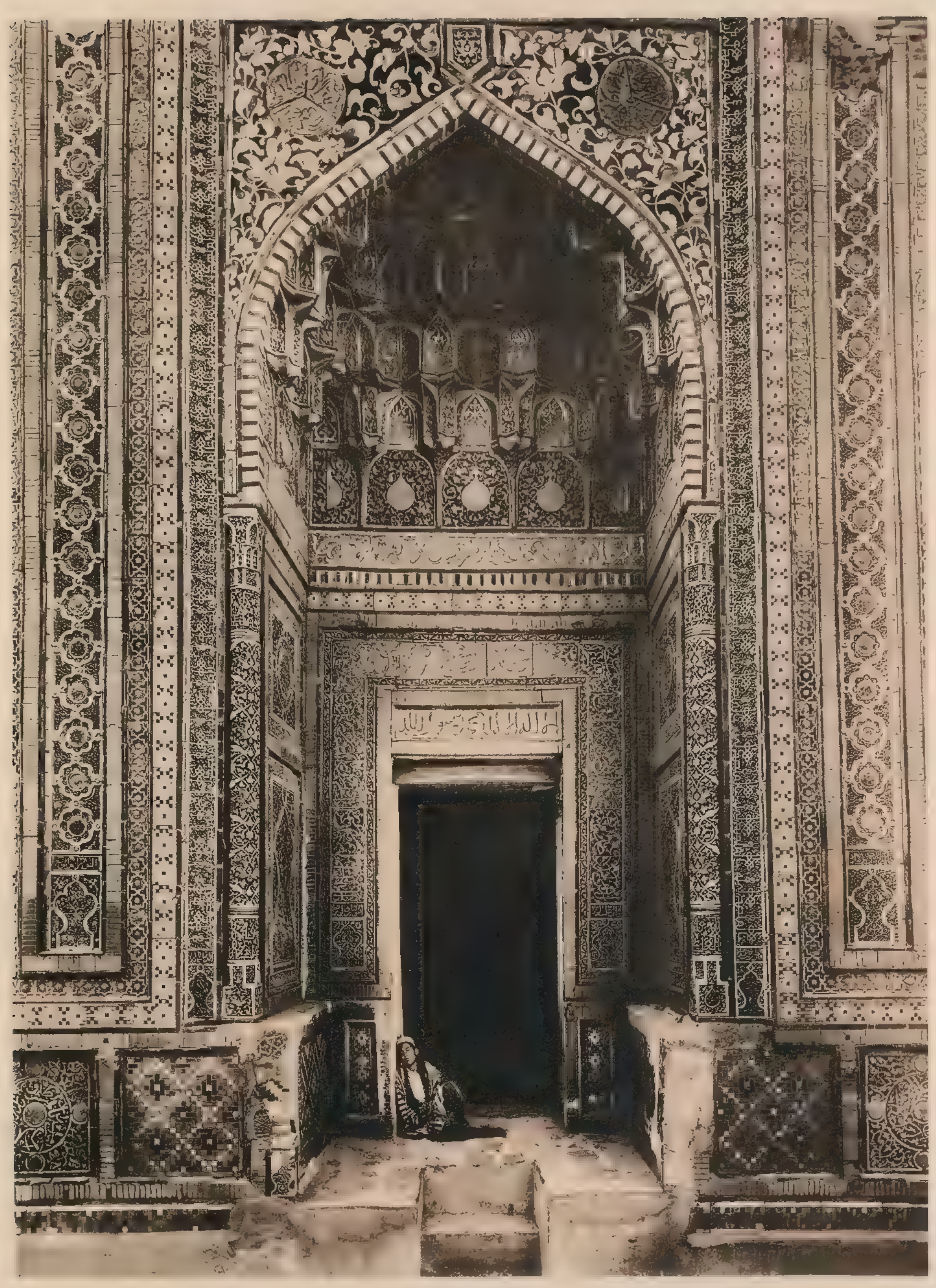
Il paraît qu'à l'origine le travail de mosaïque était beaucoup plus estimé que la décoration obtenue à l'aide des plaques; de toute façon, cette manière de procéder a eu un immense avantage, c'est qu'elle a empêché les cupides marchands arméniens d'arracher aux monuments leur robe d'azur et de lapis pour les transformer en espèces sonnantes et trébuchantes.

Revêtements divers : bordures, moulures, corniches. Nous citerons, en terminant cette rapide étude, les revêtements obtenus à l'aide des carreaux rectangulaires ornés de fort jolis motifs, qui proviennent de la petite mosquée de Khasar-Hasp, près de Khiva. Le long des murs de cette mosquée, différents dessins avaient été employés; l'un des plus caractéristiques est cette grande croix, portant au centre une rosace, qui est disposée de telle manière qu'une infinité de bras de la croix viennent s'entrecouper à angle droit, de façon à former une sorte d'étoile très compliquée à seize dents. Les autres lignes qui, toutes, viennent se couper à angle aigu sont continuées par des dessins analogues à ceux du décor appelé grecque, qui se ramifient de mille manières et forment, par leurs ingénieuses combinaisons, des motifs décoratifs du plus bel effet.

Dans cette petite mosquée de Khasar-Hasp, il y avait de fort belles bordures formées de cercles s'enchevêtrant les uns dans les autres. Toutefois, l'artiste a eu soin de ménager, aux points d'intersection des lignes, de grosses roses blanches, avec un large centre foncé, qui forment un point de repos pour l'œil quelque peu fatigué par la richesse du décor et les complications du dessin.







Samarkand : Porte du tombeau de la princesse Tchouchouk Bika († 1371)

(Cliché obligeamment communiqué par M. Paul Nadar)



BRIQUES EN TERRE ÉMAILLÉE PROVENANT DU COURONNEMENT DE LA MOSQUÉE DE KHASAR-HASP, PRÈS DE KHIVA, XVIIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Dans le même monument, il existe à quelque cinq ou six mètres au-dessus du sol une corniche amortie par des oves allongés; des moulures en faïence bleue, imitant les profils que nous rencontrons sur les colonnes du quinzième siècle, formaient autour des panneaux principaux un encadrement qui, par sa saillie, donnait au tableau qu'il enserrait un recul du plus heureux effet. Pour égayer l'uniformité du décor blanc sur bleu, les émailleurs ont eu l'ingénieuse idée d'intercaler de distance en distance des points couleur turquoise clair, qui jettent une note chaude et agréable à l'œil. Ils ne se sont pas préoccupés outre mesure du dessin; à l'endroit où ils avaient à craindre la monotonie, ils ont tranquillement substitué au fond bleu le fond turquoise, et cette hardiesse, pour être inattendue, n'en est pas moins heureuse dans le résultat final.



CARREAUX RECTANGULAIRES EN FAÏENCE PROVENANT DE LA MOSQUÉE DE KHASAR-HASP, PRÈS DE KHIVA. DÉCOR MIXTE A ARABESQUES FLEURIES ET A ARABESQUES GÉOMÉTRIQUES. (*Collection de l'Auteur*)

Croix et étoiles. L'autre mode de décoration des surfaces murales a été la combinaison et l'assemblage des croix et des étoiles qui, employées de différentes manières, ont fourni les motifs les plus heureux.

Le plus bel exemple que nous puissions citer dans cet ordre d'idées est le

splendide panneau qui a été donné par Mme Piet-Lataudrie au Louvre, en souvenir de son mari. C'est évidemment la plus somptueuse réunion de pièces céramiques de ce genre qu'il soit possible de faire ; toutefois, nous ferons observer que dans la pratique on a assez rarement employé, dans le lambris d'une même pièce, des croix et des étoiles également décorées ; presque toujours, pour ménager un peu mieux l'effet, on a introduit une partie complètement unie de façon à laisser toute sa valeur à la pièce décorée. L'assemblage d'étoiles et de carreaux d'une richesse égale se nuit forcément, et forme un ensemble moins harmonieux.

On remarquera, dans l'exemple que nous donnons ici, combien les motifs sont à la fois variés et intéressants. On parle souvent d'art nouveau, mais a-t-on



CROIX ET ÉTOILE EN FAÏENCE BLEU FONCÉ ET TURQUOISE PROVENANT DE LA MOSQUÉE DE KAZVINE. (*Collection de l'Auteur*)

jamais fait à notre époque des dessins plus intéressants que cette envolée de canards qui est dans la croix placée à la partie supérieure. Dans cet ensemble, les fleurs et les arabesques sont richement présentées, et il n'est pas jusqu'aux reproductions de la figure humaine qui ne soient aussi plaisantes que le permet la qualité des sujets proposés.

Nous sommes heureux de voir ce remarquable ensemble faire aujourd'hui partie de notre domaine national ; un généreux mouvement l'a empêché d'être exporté au pays des dollars, et les amateurs d'art décoratif sauront venir y puiser à l'avenir de précieux renseignements pour leurs travaux.

Les étoiles et les croix dont nous venons de parler sont très grandes. On en a fait le plus souvent de dimensions beaucoup plus réduites, et quelques-unes sont modelées avec un relief très prononcé, qui devait encore ajouter au charme de cette ornementation.







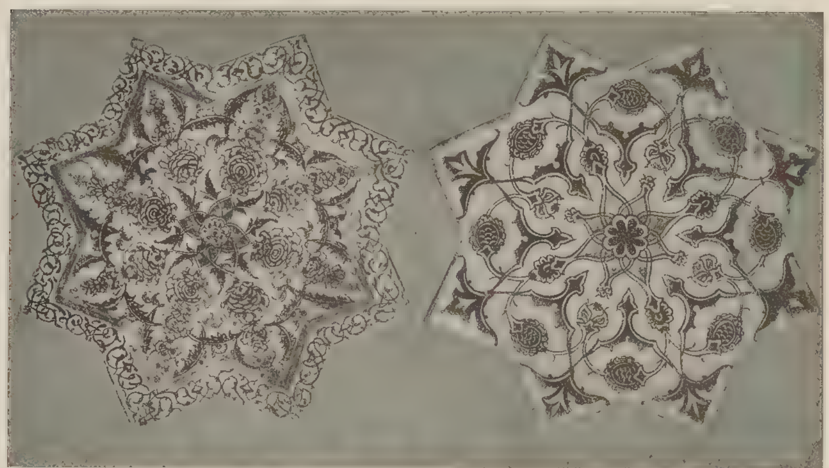
Panneau de revêtement
formé de croix et d'étoiles, décor à reflets métalliques. XIIIe et XIVe siècles
(Musée du Louvre, don de Mme Piet-Lataudrie)



PANNEAU, FORMÉ DE CARREAUX DE FAÏENCE A DÉCOR BLANC SUR FOND BLEU, PROVENANT D'UN IMAMZADÈH DE KHIVA, XVIIe SIÈCLE.

Il existe encore à Mesched quelques petites mosquées dont le soubassement est ainsi richement habillé, mais avec le fanatisme musulman il est à peu près impossible aux étrangers d'y pénétrer pour venir les étudier.

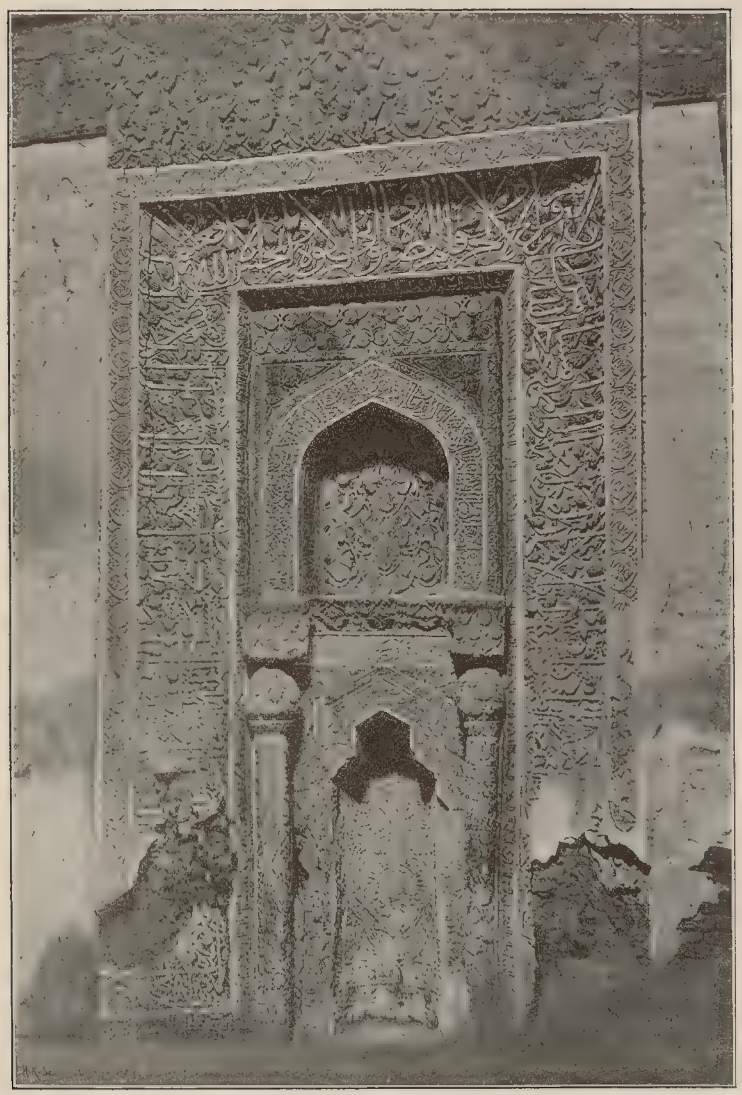
La mosquée de Véramine possédait autrefois de fort jolies croix et étoiles, dont la plupart se trouvent maintenant dispersées ; on en voit quelques beaux spécimens au musée des Arts décoratifs de Vienne et au musée de l'Empereur



CARREAUX EN FAÏENCE ORNÉS D'UN DÉCOR BLANC ET BLEU, PROVENANT DE LA MOSQUÉE DE HADJI-RABI, PRÈS MESCHED. COMMENCEMENT DU XVIIe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

Frédéric à Berlin ; nous avons pu, d'autre part, en acquérir plusieurs jolis types lors de la vente de la collection Schefer. Ces précieux revêtements sont couverts de cet émail métallique que, dans leur langage imagé, les Persans appellent de l'eau d'or. Les dessins sont réservés en blanc sur un fond plus sombre.

Histoire du mihrab de Véramine. Dans le même édifice, on pouvait voir jadis un merveilleux mihrab ayant six à sept mètres de hauteur, composé d'énormes plaques de faïences à reflets métalliques. Par suite d'un arrangement quelque peu louche, pris dans les dernières années du dix-neuvième siècle, un des ministres de Mouzaffer-ed-Dine trouva le moyen de se rendre acquéreur de ces belles faïences qu'il apporta à Paris dans des caisses dissimulées parmi les bagages de son maître. Pendant plusieurs mois, ces incomparables revêtements furent exposés dans une boutique de la rue du 4-Septembre, où tous les amateurs d'art oriental de Paris vinrent en pèlerinage. Toutefois,



REVÊTEMENTS EN FAÏENCE, DÉCOR A RELIEF ET REFLETS MÉTALLIQUES, FORMANT LE MIHRAB DE LA MOSQUÉE D'ARDEBIL, XVe SIÈCLE.

les exigences du propriétaire de cette monumentale relique étaient telles que personne ne put s'en rendre acquéreur; ces admirables panneaux furent alors replacés dans leurs caisses et entreposés dans une écurie du quartier Marbeuf, où ils étaient encore il y a quelques mois. Il serait à souhaiter que ces curieux spécimens de l'art persan entrassent dans un de nos musées, car, même dans les plus belles mosquées de l'Iran, il ne subsiste plus d'ensemble aussi considérable dans un état de conservation pareil.

SIXIÈME PARTIE

La verrerie.

Origine phénicienne de la verrerie.

Il est certain que les anciens connaissaient la verrerie et qu'ils en portèrent la fabrication à un degré de perfection surprenant. En effet, dans les fouilles qui permettent de ramener à la lumière du soleil les produits de la plus antique industrie phénicienne, on trouve encore quelques rares spécimens qui dénotent une technique très avancée. Dans toute l'antiquité les verriers phéniciens étaient justement renommés, autant par l'élégance de leur production que par la finesse qu'ils parvenaient à donner aux moindres détails. Ils savaient agrémenter leurs œuvres d'ornements filés en rubans ou rapportés qui venaient faire corps avec le centre de la pièce. Dans certains musées, on voit quelques-uns de ces extraordinaires spécimens qui représentent des oiseaux ou des animaux d'un dessin fort intéressant. Avec le temps, ces fragiles productions de l'industrie humaine ont pris de merveilleuses teintes qui, par leur éclat, rappellent les plus belles pierres précieuses. Parfois, ces antiques artisans ont incorporé dans la pâte du verre de minces feuilles d'or et ce fond métallique, qui joue sous l'irisation, produit le plus surprenant effet.

Les principaux centres de la fabrication phénicienne étaient Sidon et Sarephta qui, suivant Pline, « furent prospères pendant une longue suite de siècles ».

La verrerie en Orient à l'époque Sassanide.

Le monument le plus ancien que nous possédions, comme spécimen de la fabrication du verre en Orient, est cette magnifique coupe qui est conservée à la Bibliothèque nationale. Le fond est formé d'une feuille d'or découpée en compartiments circulaires à jour, dans lesquels l'artiste a serti des médaillons taillés dans le plus pur cristal de roche et d'autres en pâte de verre. Cette précieuse relique est entrée au Cabinet des Médailles en 1797; elle provient de l'abbaye de Saint-Denis, où elle était désignée sous le nom de coupe de Salomon : la légende rapporte qu'elle fut envoyée en présent à Charlemagne par le célèbre calife

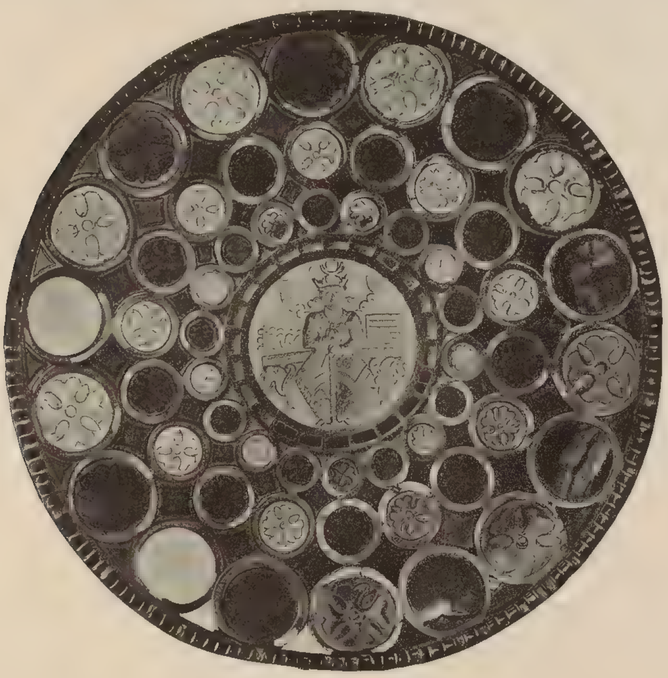




Samarkand : Le Gour-Emir ou tombeau de Tamerlan (1405)

(Cliché obligeamment communiqué par M. Paul Nadar)

Haroun-al-Raschid. On a beaucoup discuté au sujet du personnage représenté dans le médaillon principal, que les moines de Saint-Denis avaient identifié



COUPE DE CHOSROÈS Ier, ÉPOQUE SASSANIDE
(CABINET DES MÉDAILLES DE LA BIBLIOTHÈQUE NATIONALE).

avec le roi des Israélites, mais, il y a quelques années, on a établi avec certitude que le monarque n'était autre que Chosroès Ier, de la race Sassanide (571-579).

La verrerie et le Coran. Lorsque Mahomet composa le Coran, il fit, dans l'un des chapitres, allusion à la transparence du verre en disant : « Dieu est la lumière des cieux et de la terre; sa lumière ressemble à un mischkah contenant une lampe. » C'est évidemment à la même partie de la mosquée qui, de nos jours, est désignée sous le nom de mihrab qu'il est fait allusion : ces niches aveugles sont toujours revêtues de faïences aux reflets éclatants et l'émail, sous la lumière scintillante des lampes, devait jeter les plus beaux reflets. Ces lampes étaient de deux espèces : quand elles

devaient être renfermées dans une enveloppe de cuivre repercé à jour, elles consistaient simplement en un vase blanc légèrement verdâtre non décoré; lorsque, au contraire, ces vases sacrés étaient dépourvus de toute armature métallique, ils étaient ornés de riches bandes d'émail représentant de somptueuses arabesques.

La verrerie en Orient aux XIIIe et XIVe siècles.

Si, jusqu'à la fin du treizième siècle, les spécimens de la verrerie arabe nous font défaut, on peut, malgré tout, se rendre compte de leur importance par les citations des auteurs contemporains de la période postérieure. C'est ainsi que le Persan Aben-Messuy (979-1037) et le rabbin Benjamin de Tolède, mort en 1173, rapportent que de leur temps les verreries étaient très prospères à Alexandrie, au Caire, à Sour, à Alep, à Antioche, à Damas et en Perse, où on fabriquait de jolis verres blancs, rouges, verts, jaunes et bleus.



LAMPE DE MOSQUÉE EN VERRE ÉMAILLÉ, ÉGYPTE, XIVe SIÈCLE. (*Ancienne collection Schefer*)

Il semble que ce soit la ville d'Alep, en Asie Mineure, qui ait le plus longtemps conservé sa renommée pour ce genre de fabrication, et un écrivain du quatorzième siècle, Hafiz Abrou, nous a laissé la déclaration suivante : « Une industrie particulière à Alep est celle de la verrerie. Nulle part ailleurs, dans le monde entier, on ne voit de plus beaux objets de verre. Quand on entre dans le bazar où on les vend, on ne peut se déterminer à en sortir, tant on est séduit par la beauté des verres qui sont décorés avec une élégance et un goût merveilleux. Les verreries d'Alep sont transportées dans tout le pays pour être offertes en présent. »

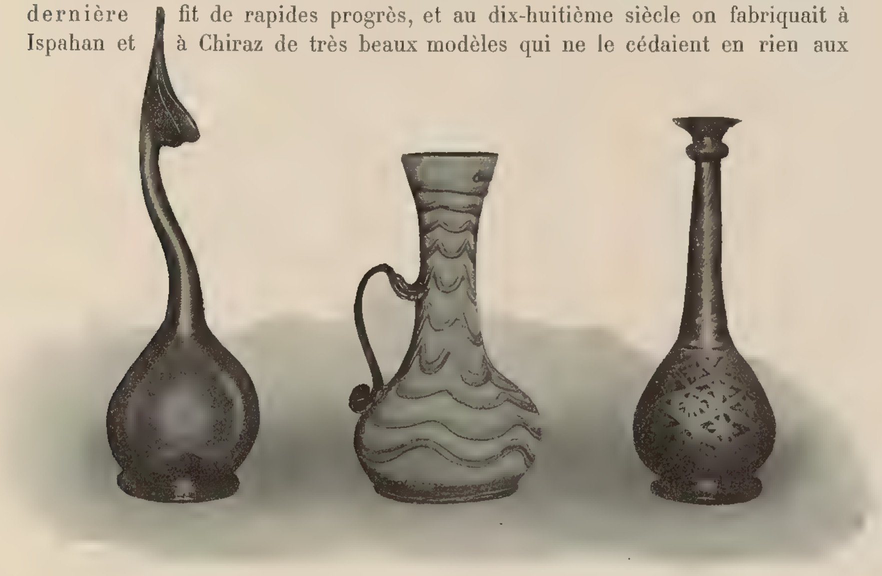
Alep n'était pas la seule ville d'Orient qui fît le commerce d'exportation des verreries, et dans les inventaires du temps il est souvent fait mention des verres de Damas. Le nom de la capitale de la Syrie prévalut longtemps sur celui de toutes les autres fabriques : c'est ainsi que les verreries enrichies d'or et d'émaux, qu'elles proviennent des ateliers de la Syrie, de l'Egypte ou de la Grèce, reçurent le nom de verreries de Damas.

La verrerie en Perse du XVe au XIXe siècle.

Après une brillante carrière, la verrerie orientale succomba devant la terrible concurrence des verriers vénitiens, dont les productions étaient plus soignées et pouvaient être acquises à

des prix plus abordables. A la fin du seizième siècle, la décadence de l'art en Perse s'affirme aussi sur la verrerie, et Chardin parle avec quelque mépris des verreries de Chiraz et d'Ispahan, qu'il trouve de qualité inférieure, « pailleuses, pleines de vessies et de bulles », et il semble même affirmer que l'art du verrier était complètement inconnu en Perse avant le seizième siècle : « L'art de faire le verre, dit-il, a été porté en Perse, il n'y a pas quatre-vingts ans, par un Italien nécessiteux et avare, qui l'enseigna à Chiraz pour 50 écus. Si je n'avais été bien informé de la chose, j'aurais cru qu'ils devaient aux Portugais la connaissance d'un art si noble et si utile. »

Quelle que soit l'origine de la renaissance de la verrerie en Perse, cette dernière fit de rapides progrès, et au dix-huitième siècle on fabriquait à Ispahan et à Chiraz de très beaux modèles qui ne le cédaient en rien aux



VERRERIES PERSANES DES XVIIIe ET XIXe SIÈCLES. *(Collection Piet-Latandrie)*

plus fameuses productions des Vénitiens. Certes, la pâte du verre n'était pas d'une blancheur parfaite et il y avait bien encore quelques bulles et soufflures, mais les formes étaient d'une élégance et d'une hardiesse consommées, ainsi qu'on peut le constater en examinant les grandes aiguières au col évasé, munies d'un bec d'expansion planté hardiment sur la panse du vase, qui sont aussi belles que les meilleures productions italiennes du seizième siècle.

Les Persans n'ignorent rien de l'art de teindre le verre en bleu intense, en vert sombre, en jaune transparent ou en brun foncé, et ils savent ornementer

la panse de leurs vases à l'aide de filets ou de décorations rapportées au moment de la fabrication. Les principales pièces que l'on trouve encore aujourd'hui dans l'ancienne capitale de l'Iran sont les *gulaptans*, sortes de carafes de forme surbaissée munies d'un goulot orné d'une large collerette, et dont la panse est toute côtelée.

Les Persans ont aussi beaucoup affectionné ces vases munis d'un très long col et terminés par un orifice qui ressemble à un minuscule sabot;



CARAFES ET VERRERIES PERSANES DU XIXe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

ces récipients servaient à contenir de l'eau de rose, et le long col du vase permettait de vaporiser en quelque sorte l'odorante liqueur contenue dans ses flancs.

On trouve encore à Koum des fabriques de verre qui produisent ces amusantes bouteilles à la panse aplatie, dont le col est orné d'un long serpent enroulé. C'est du reste dans cette ville que la fabrication du verre est la plus importante, et on trouve là de jolis petits vases destinés à l'eau de rose que tout pèlerin achète en souvenir de sa visite au tombeau de Fatima.

A Chiraz, on fabrique des bouteilles soufflées qui ont cette particularité d'être plates et de ne tenir debout qu'en étant adossées.







Vue intérieure du palais de Sar Puchideh dans les Jardins de Chehar Bagh

d'après « Les monuments modernes de la Perse » de Pascal Coste (1867)

La décoration murale en mosaïque de verre étamé.

Les verreries persanes semblent bien avoir été contemporaines du temps où s'introduisit, dans cette contrée, l'usage de revêtir d'émail et de verre l'intérieur des appartements, les parois des murs et les plafonds. Cette mode, qui était très en honneur chez les Assyriens, s'est conservée jusqu'à nos jours chez les Persans. Les palais et les maisons particulières des riches Iraniens possèdent, en effet, une architecture décorative intérieure composée de miroirs destinés à habiller les corniches, les frises, les colonnes ou les pendentifs. Ce travail de mosaïque de verre est dénommé *aineh-kari*, et pour l'établir on se sert exclusivement de glaces



PANNEAU DE « AINEH-KARI » OU MOSAÏQUE DE GLACE ÉTAMÉE. SALON DU PALAIS DU SERDARE ASSAD BACKHTIARI A DJOUNOUGOUN.

étamées venant d'Allemagne, qui sont excessivement minces, de façon à pouvoir être plus facilement coupées suivant les exigences des surfaces à couvrir.

Nous reproduisons ci-dessus un travail de ce genre, tout à fait moderne, qui orne le palais du Serdare Assad-Backhtiari à Djounougoun. On remarquera qu'outre la décoration produite par l'emploi des petits carrés ou des triangles de verre étamé, l'artiste mosaïste, une fois son travail terminé, a tracé sur la surface polie, à l'aide d'une peinture blanche, des ornements qui rendent un peu l'effet de la dentelle ; cette manière de procéder, pour n'être pas très durable, n'en est pas moins fort légère et agréable à l'œil.

L'un des plus beaux et des plus anciens exemples de ce genre de revête-

ments qu'on puisse citer pouvait être vu, vers le milieu du dix-neuvième siècle, dans un des pavillons voisins du Chehel-Situn, à Ispahan. Cette construction, qui était dénommée Sar-Puchideh, a été détruite il y a peu de temps et il ne subsiste plus, à notre connaissance, d'autre document sur son architecture que la gravure qu'en a laissée M. Pascal Coste. Le dessin de cet éminent artiste ne donne pas aussi exactement qu'on pourrait le désirer l'idée de ce fantastique assemblage de carrés de glaces juxtaposés, mais, avec un peu de bonne volonté, le lecteur y suppléera par l'imagination, en examinant la reproduction que nous en donnons ci-contre.

Le palais des Miroirs à Ispahan était traité de la même façon, et c'est du reste à ce travail de miroiterie qu'il devait son nom (voir tome IV, p. 226-227).

Les Persans se montrent particulièrement amoureux des grandes glaces étamées : ce sont des objets que leurs propriétaires sont heureux de posséder, tant à cause de leur rareté qu'en raison des grandes difficultés qu'ils ont éprouvées pour les transporter intactes jusque dans les villages les plus reculés.

SEPTIÈME PARTIE

L'art textile.

Les plus anciens tissus orientaux connus.

C'est certainement en Perse que l'art du tissage des étoffes a atteint son apogée, et les matières les plus précieuses, la soie, l'or et l'argent, ont été employées avec autant de goût que de bonheur pour la production de ces merveilleuses étoffes, dont il subsiste encore aujourd'hui quelques échantillons.

Les trésors de nos cathédrales gothiques ont conservé fidèlement les anciens spécimens de l'art textile de l'Orient. Au moyen âge, on savait seulement chez nous que ces précieux tissus provenaient de contrées lointaines, situées par delà les mers, d'où ils étaient rapportés avec beaucoup de peine par de hardis voyageurs. Ils étaient alors regardés comme de véritables joyaux, et les âmes pieuses qui avaient pu se les procurer, voulant ainsi marquer l'intensité de leur foi, s'empressaient de les offrir aux sanctuaires vénérés, pour servir d'enveloppes aux saintes reliques conservées dans les châsses d'orfèvrerie. Le terrible ouragan de la Révolution a malheureusement balayé la plupart de ces antiques souvenirs de civilisations aujourd'hui disparues. Il n'y a plus guère que dans quelques cathédrales ou églises, notamment celles du Mans, de Sens, de Chinon et de Bayonne, qu'on rencontre des spécimens de cet art merveilleux. L'Allemagne conserve précieusement à Aix-la-Chapelle le suaire de Charlemagne, et, à Cologne, les trésors des églises de Sainte-Ursule et de Saint-Cunibert possèdent encore des brocarts remontant au sixième et au huitième siècle.





Etoffe de soie à fond bleu

décorée de représentations symétriques d'un héros Sassanide chevauchant un dragon ailé et combattant le «Simurgh». Au centre le «homa» ou arbre de la vie, duquel se détache un génie qui semble prêter secours au cavalier. Sur le champ lions et bouquetins affrontés.
Perse, VIe-VIIe siècle. (Trésor de Ste-Ursule, à Cologne)

Dès le deuxième siècle avant notre ère, la soie était connue dans l'Asie centrale, où elle était envoyée par les Chinois sous forme de fil. Les Parthes qui, à cette époque reculée, étaient d'habiles tisserands de lin et de laine, s'accoutumèrent vite à ce nouvel élément et ce ne fut pour eux qu'un jeu de fabriquer les tissus de soie. Jaloux de garder le secret de cette merveilleuse matière textile, ils en importaient toute la production, mais ne l'exportaient que lorsqu'elle était transformée en étoffe.



ÉTOFFE DE SOIE A PERSONNAGES. XVIe SIÈCLE.
(*Collection Vever*)

Au quatrième siècle de notre ère, les Persans étaient maîtres de tout le commerce avec l'Extrême-Orient; ils recueillaient non seulement les étoffes qui arrivaient à la côte de Malabar, par terre, mais aussi les produits chinois que les navires apportaient dans l'Inde méridionale et à Ceylan. Ils étaient arrivés ainsi à monopoliser complètement le commerce de la soie et des étoffes précieuses, qu'ils allaient ensuite vendre dans l'Asie Mineure.

Au cinquième siècle, la nécessité pour les Romains de recevoir la soie par l'intermédiaire des marchands persans devenait de plus en plus onéreuse. Dans le but de se soustraire à cette tyrannie, Justinien chercha à s'entendre avec les Ethiopiens, qui étaient maîtres d'une partie de l'Arabie, pour essayer de réveiller l'ancien commerce qui se faisait par la mer Rouge avec l'Inde. Cette tentative ne fut pas couronnée de succès, car le roi d'Ethiopie se déclara incapable de lutter contre le commerce persan sur les marchés de l'Inde.

Les spécimens de ces magnifiques étoffes que renferment quelques trésors publics furent apportés de l'Orient par les premiers chrétiens qui y allèrent en pèlerinage. Dans les plus anciennes, on remarque que le principe religieux n'est pas étranger à la décoration. En effet, toutes donnent la représentation soit du « homa » ou arbre sacré de Zoroastre, soit du « pyrée » ou autel des adorateurs du feu. Ces deux symboles sont toujours placés entre deux animaux ou oiseaux affrontés, et si, au cours des siècles qui ont suivi, on les a oubliés

ou mal compris, l'affrontement des sujets est toujours resté la principale caractéristique des tissus d'origine persane. Le plus ordinairement, ces étoffes sont brochées, et les représentations qu'elles offrent sont composées de griffons mêlés à des roues grandes et petites, de basilics, de licornes, de paons, tantôt seuls, tantôt montés par des hommes, d'aigles, de canards, de tigres, de léopards et d'autres animaux de la Perse et de l'Inde. On y voit encore des fleurs, des arbustes, des palmes, des pommes, des oranges, des personnages mêlés à des ornements, des hommes et des chevaux, etc.....



TISSU DE SOIE BROCHÉ, A DÉCOR DIT DE PAONS ET DE PERROQUETS. XVIIe SIÈCLE. (*Collection Vever*)

Les tissages orientaux au moyen âge.

Au moyen âge, les tissus orientaux excitaient l'admiration unanime. Etant donné l'esprit superstitieux des gens d'alors, on ne manqua pas de faire intervenir la magie dans la création de ces étoffes que les artisans considéraient comme de véritables travaux surnaturels, car ils n'en comprenaient pas encore la technique ; dans les chansons de geste, en effet, on les représente volontiers comme étant l'œuvre des fées ou de fantastiques ouvrières vêtues de longues robes blanches.

Au neuvième siècle, les plus riches provinces de l'empire musulman étaient le Khorassan, le Djordjan, le Tabaristan, l'Azerbaïdjan, le Dilem, le Ran, le Kouristan, le Fars ainsi que le Djebal, et l'industrie de la soie formait la principale ressource de ces contrées. Les villes les plus renommées pour la fabrication des étoffes étaient, suivant le géographe arabe El-Moukaddassi, Toster, Al Sous, Yezd, Bessa et Fesa. « C'est Fesa, dit-il, qu'il faut citer comme la ville la plus importante par ses diverses industries. On y fabrique des étoffes façonnées ou des brocarts *waschj* enjolivés d'or qui surpassent tout ce qui se fait ailleurs dans le même genre ; des tapis précieux destinés soit au Calife, soit au commerce, des couvertures de *cazz* avec un dessin à pois réservées pour le Calife, du *sausantschered*, plus fin et meilleur que celui de Corcoub, parce qu'il est en laine, tandis que celui de Corcoub est en soie et que la laine est préférable à





Etoffe de soie décorée de grands cercles à caractère byzantin

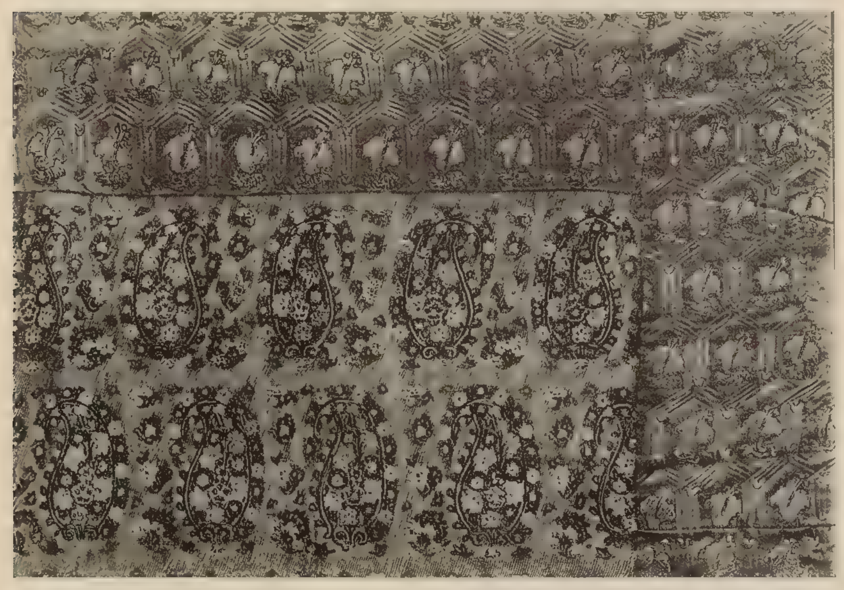
contenant la représentation symétrique d'un héros Sassanide chevauchant un cheval ailé.
Le cavalier supporte d'une main un «homa» ou arbre de la vie et de l'autre un petit lion.
Sur le champ s'ébattent divers animaux sauvages de la faune asiatique. Perse, VIe-VIIe siècle.
(Kunstgewerbe Museum à Berlin)

la soie dans la fabrication des tissus. On exporte encore de Fesa des tissus mélangés de laine et de *cazz* qui sont partout recherchés, et des vêtements de toutes sortes d'étoffes de soie. »

Introduction de l'or dans le tissage des étoffes.

A cette époque reculée, l'une des grandes difficultés à laquelle se heurtaient les tisserands était l'emploi de l'or qui ne pouvait se faire que sous forme d'un fil métallique plus ou moins rigide; aussi, quand les écrivains des premiers siècles de notre ère nous parlent de draperies de soie ou de laine tissées d'or, il faut se représenter des tapis, c'est-à-dire des étoffes dans lesquelles le fil d'or pouvait se loger.

On ne peut préciser d'une manière bien exacte à quel moment on découvrit



BROCART A FOND OR, DÉCOR A PALMETTES, BORDURE FORMÉE DE DESSINS GAUFRÉS. XVIIIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

le moyen de créer le fil souple en enroulant une mince feuille d'or autour d'un fil de lin ou de soie, mais on ne doit pas placer cette date antérieurement au dixième siècle. Du jour où ce procédé de fabrication a été mis en pratique, on a produit ces merveilleux draps d'or qui sont généralement tissés à deux chaînes; l'une étant employée à lier l'or qui forme le dessin tandis que l'autre sert à fixer la soie constituant le fond du tissu.

Au douzième siècle, ce procédé était déjà couramment répandu, car le

fameux moine Théophile, qui vivait à cette époque, donne des renseignements très précis sur ce sujet dans son *Manuel des arts du miniaturiste et de l'orfèvre.* Il explique comment, par un battage habilement opéré, le métal précieux, soit or, soit argent, était réduit en feuilles très minces pour pouvoir envelopper le textile qui était employé surtout dans la broderie des orfrois. Il paraît que dans ce temps-là on connaissait déjà le moyen de jeter de la poudre aux yeux, car le même auteur nous apprend qu'il existait un procédé bien moins coûteux consistant, pour l'enrobement du fil, à remplacer le métal précieux par de la baudruche dorée ou simplement par du papier métallisé : on obtenait à peu près un effet identique, mais la durée devait en être, naturellement, bien éphémère.



BROCART ORNÉ DE PALMES INDIENNES EN SOIE JAUNE SE DÉTACHANT SUR UN FOND BLEU. XVIIIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*,

Le tissage des étoffes précieuses en Perse, du XIIIe au XVIe siècle.

Au treizième siècle, l'industrie du tissage jouissait en Perse d'une réputation universelle, et les produits de la ville de Yezd étaient plus particulièrement recherchés. Les tisserands de ce pays exportaient, en effet, aussi bien leurs étoffes en Occident que dans les provinces les plus reculées de l'Extrême-Orient. Il ne faut pas manquer de signaler pour la même époque les tissus sortis des ateliers de Nichapoor, de Merv, d'Ispahan, de Shuster et de Chiraz. Ces villes étaient du reste aussi renommées pour leurs soieries, que pour leurs cotonnades imprimées.

Marco Polo, qui voyageait en Asie à cette époque, nous confirme la supé-



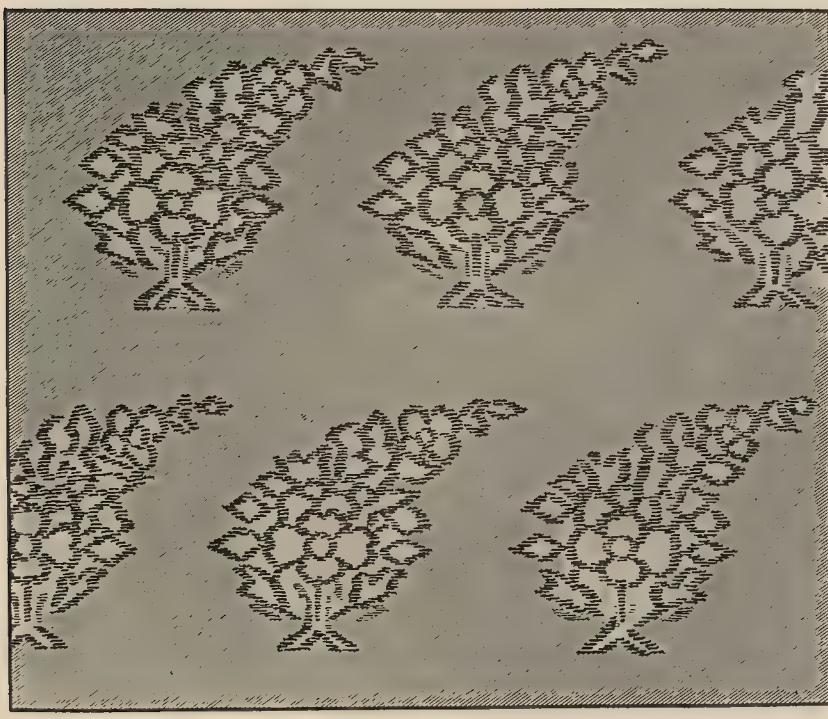




Etoffe de soie décorée de grands cercles à caractère byzantin
contenant la représentation symétrique du prince Sassanide Bahram Gur chassant.
Perse, VIIe-VIIIe siècle. (Trésor de St-Cunibert à Cologne)

riorité des ateliers persans, et il nous apprend qu'il a rencontré dans les cités persanes nombre de commerçants et d'artisans qui vivaient de leur labeur et de leur adresse à tisser des draps d'or et des étoffes de soie de diverses couleurs.

La nécessité pour les dessinateurs arabes d'employer uniquement des dessins géométriques, ou d'aller chercher leurs modèles dans les fleurs asia-



BROCART AVEC FOND LIE DE VIN MARQUANT LA TRANSFORMATION DE LA PALME INDIENNE EN ORNEMENT PERSAN. XVIIIe SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

tiques, avait affiné à un tel point leurs goûts que leurs productions étaient considérées comme sans rivales au quinzième et au seizième siècle. Au moyen de ces dessins réguliers, les tisserands, imitant en cela les architectes, ne manquaient pas d'intercaler des inscriptions décoratives comprenant soit des formules religieuses, soit le nom de la personne à laquelle leur étoffe était destinée; plus souvent encore, ce sont des vœux de prospérité et de bonheur pour celui qui portera le vêtement. Cette mode d'entremêler des inscriptions à la décoration fleurie des tissus a donné naissance à ce genre d'ornementation

dit « à lettres sarrazinoises » qui est fréquemment mentionné dans les comptes et inventaires des quatorzième et quinzième siècles.

Les brocarts d'or et d'argent.

A l'époque des rois Sophis, les brocarts d'or et d'argent étaient surtout employés pour les vêtements des femmes et pour la décoration intérieure des *andérouns*, où ils étaient disposés sur les murs et servaient également de portières pour diviser les diverses pièces de l'appartement.



DÉTAIL DE L'EXTRÉMITÉ D'UNE CEINTURE DE BROCART, DESSINS BLEUS ET ROUGES SE DÉTACHANT SUR UN FOND LAMÉ D'OR. XVIIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Le règne de Shah Abbas peut être considéré comme le temps de l'apogée de tous les arts industriels en Perse, et l'impulsion que ce monarque leur donna se fit sentir pendant tout le dix-septième siècle. On ne saurait mieux faire, sur ce sujet, que de rappeler ici ce qu'écrit le chevalier Chardin dans la relation de son voyage.

« Comme la soie est une matière abondante et commune en Perse, les Persans se sont particulièrement exercés à la bien travailler et c'est à quoi ils réussissent le mieux. Leurs ouvriers ont l'invention des moulins, des fuseaux et des tours pour dévider la soie à peu près comme chez nous..... Ils appellent le brocart *zerbafe*, c'est-à-dire tissure d'or. Il y a le simple qui est de cent sortes, le double qu'on appelle d'*ouroye*, c'est-à-dire à deux faces, parce qu'il n'a point d'envers, et le *machmely zerbafe*, ou velours d'or.

» On fait des brocarts d'or qui valent jusqu'à 50 tomans la *gueze* ou aune,







Etoffe byzantine à inspiration Sassanide formant le suaire de St-Siviard

Fond blanc damassé; la tête, les pattes, la queue du griffon ainsi que la rosace ornant la cuisse sont brochées en soie violette et or.

VIIIe-IXe siècle. (Trésor de la Cathédrale de Sens.)

laquelle étant de 2 pieds demi-quart de notre mesure, c'est environ 30 écus le pouce et 1100 écus l'aune que cela revient. Il ne se fait point d'étoffe si chère par tout le monde.

» Cinq ou six hommes à la fois sont occupés au métier où on fait cette riche étoffe, et il y a jusqu'à 24 ou 30 navettes différentes à faire passer au lieu que d'ordinaire il n'y en a que deux. Malgré le prix incroyable de ce précieux brocart, les ouvriers qui y travaillent ne gagnent que 15 à 16 sols par jour et n'en peuvent faire que l'épaisseur d'une pièce de 30 sols. Ces brocarts si chers se mettent en rideaux et portières dont l'usage est universel et qui sont un des plus ordinaires meubles d'un logis persan.

» Le velours d'or qu'on fait en Perse est très beau, surtout le frisé.

» Ce qu'il y a d'admirable en ces belles étoffes, c'est qu'on n'en voit



BROCART D'OR A FOND MARRON ORNÉ D'UN DÉCOR D'ANIMAUX ET DE PALMETTES, XVIIe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

jamais la fin et que l'or ou l'argent ne passent point tant que l'étoffe dure, conservant toujours son éclat et sa couleur.

» Les plus beaux métiers de ces étoffes sont à Yezd, à Kachan et aussi à Ispahan. »

Beaucoup de pièces de soie qu'on trouve encore aujourd'hui dans tout l'éclat de leur fraîcheur sont coupées au droit des plis; elles doivent ces blessures autant aux nombreux voyages accomplis à la suite de leurs propriétaires, qu'aux séjours prolongés dans de grands coffres, qui constituent l'unique mobilier des maisons persanes. En effet, toute femme bien née possède, en se

mariant, un certain nombre de pièces d'étoffes précieuses qu'elle garde jalousement enfermées : ces somptueux draps ne voient le jour que dans de bien rares circonstances, au moment des mariages ou des réceptions solennelles; à cette occasion, les brocarts aux reflets chatoyants sont tirés de la huche et disposés sur le bord des alvéoles creusées à même l'épaisseur des murs de l'habitation, et ils concourent ainsi, pendant quelques jours, à célébrer l'heureux événement.

Les dessins que l'on rencontre le plus fréquemment sur ces différents ouvrages de soie sont assez peu variés. Au dix-huitième siècle, on trouve souvent un semis de bouquets de fleurs inscrits dans un losange plus ou moins fleuronné. La caractéristique des productions de cette époque, c'est que le fond lamé est beaucoup plus brillant et plus riche en métal précieux que dans les étoffes exécutées aux époques postérieures. Parfois l'encadrement losangé, au lieu d'être tissé en même temps que le reste du dessin, est frappé à chaud et se trouve formé par des raies qui constituent un relief très appréciable. Les motifs qui, pendant le dix-huitième siècle et tout le commencement du dix-neuvième, ont été le plus en faveur sont le perroquet, le faucon ou le rossignol posés sur une branche ou sur une fleur dépendant d'un bouquet. Les Persans ont su traiter ce sujet de mille manières; tantôt, en effet, le motif se détache sur une surface complètement unie; tantôt, au contraire, le dessin se complique et devient tellement riche que l'on a de la peine à apercevoir le fond même de l'étoffe.



BROCART A FOND ROSE ORNÉ DE DESSINS BLEUS, JAUNES ET VERTS, XVIIIe SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

Les brocarts d'or qui ont été fabriqués jusqu'à ces dernières années (on n'en fait plus depuis la mort de Naser-ed-Dine Shah) sont tous d'un dessin semblable : c'est la palme indienne qui revient uniformément; elle est plus ou moins







Suaire de Ste-Colombe. Trésor de la Cathédrale de Sens.

(Tissu de lin très épais de couleur chamois, broché de soie jaune et bleue foncée. Ornementation à inspiration Sassanide. Dans le médaillon lions affrontés; sur le pourtour feuilles d'acanthe traitées géométriquement. Dans les losanges curvilignes situés entre une série de quatre médaillons chiens et renards passant, séparés par un « homa ». IXe siècle.)

richement fleuronnée, suivant le soin apporté au tissage de l'étoffe, mais le dessin reste toujours le même. Le fond or, sur lequel se détachent les palmettes, est légèrement côtelé, ce qui ajoute encore au brillant et à l'éclat de la pièce (1).

Pendant les deux derniers siècles, les Persans ont tissé de merveilleuses ceintures en brocart qui mesurent 3 mètres 50 et 4 mètres de longueur



PARTIE DE L'EXTRÉMITÉ D'UNE CEINTURE DE BROCART, DESSINS ROUGES, MARRONS ET BLANCS SE DÉTACHANT SUR UN FOND LAMÉ D'OR, XVIIe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

sur une largeur de 64 à 70 centimètres. Ces ceintures comportent un dessin courant garnissant toute la pièce, à l'exception des deux bouts, où se trouve une grande palme droite ou bien encore un vase de fleurs richement garni. Les extrémités des ceintures sont encadrées d'un galon tissé en même temps que la pièce et qui se compose d'un rinceau emprunté au règne végétal. Le même galon se profile tout le long de l'écharpe et forme lisière.

Quelques-uns de ces brocarts sont d'un seul tenant, mais le plus souvent ils sont formés de deux morceaux juxtaposés, car la nécessité de faire passer la navette au milieu des chaînes, sur une aussi grande étendue, rendait le travail beaucoup plus difficile.

---

(1) Voir la reproduction d'un de ces tissus, page 141.

Dans le milieu du dix-neuvième siècle, on a importé de Russie en Perse des étoffes de soie exécutées mécaniquement. Toutefois, l'inspection seule de l'envers suffit à démontrer l'intervention du métier à la Jacquard. D'autre part on n'ignore pas qu'après le seizième siècle, il y eut en Pologne de fort habiles tisserands qui confectionnèrent ces merveilleuses étoffes de soie et d'or, dont le musée de Cracovie possède de si beaux exemplaires. C'est évidemment aux mêmes ouvriers qu'on est redevable de ces riches ceintures qui imitent, à s'y méprendre, les productions similaires faites en Perse. Toutefois, ces écharpes sont assez facilement reconnaissables, car elles portent généralement, dans un coin du galon qui encadre l'extrémité, le monogramme, en lettres russes, du maître tisserand dans l'atelier duquel elles ont vu le jour.



BROCART A FOND ROUGE AVEC DESSINS VERTS AYANT SERVI A CONFECTIONNER UNE VESTE DE FEMME A LONGUES MANCHES, XVIII[e] SIÈCLE. (*Coll. de l'Auteur*)

Au dix-huitième siècle, la plupart des brocarts étaient employés pour confectionner les petites vestes à manches largement échancrées qui constituaient, avec le large pantalon flottant, tout le vêtement féminin. Souvent, ces habits étaient garnis d'une infinité de petits boutons en métal précieux et, en outre, ils étaient soutachés de riches galons d'or et d'argent. De nos jours, tous ces précieux vestiges d'un art actuellement disparu sont soigneusement recueillis et transformés en petits tapis carrés entourés d'une large bordure d'une étoffe complètement différente et tranchant violemment avec le tissu principal. Aux quatre angles se trouvent aussi incrustés de petits carrés empruntés à d'autres justaucorps. Pour l'ameublement on emploie aussi de longues bandes de tissu encadrées de galon et représentant des oiseaux ou des arabesques : elles servent à garnir le bord des niches dans les habitations des bourgeois opulents.







Tissu de velours à fond or. Décor à disposition de lignes horizontales.

Perse, XVIe–XVIIe siècle. (Collection du Dr Albert Figdor à Vienne.)

Les deux villes de la Perse où se trouve, pour ainsi dire, concentrée actuellement l'industrie des étoffes sont Yezd et Kachan. La soie employée vient en écheveau, soit de Recht, soit d'Europe. Kachan produit une qualité d'étoffe très appréciée des connaisseurs, qui est connue sous le nom de Hussein-Kuli-Khani, probablement du nom de son inventeur.

Les velours. Les velours persans ont joui d'une renommée au moins égale à celle des fameux tissus de Scutari qui, de bonne heure, ont fait concurrence aux plus belles œuvres sorties des manufactures de Gênes. On rencontre dans nos musées, et notamment aux Arts Décoratifs, de très anciens spécimens de velours persans d'une tonalité d'ivoire patiné, sur le fond desquels se détachent des ornements en camaïeu. Ces tissus sont d'une qualité exceptionnelle, et ils ont encore un éclat et un brillant que malgré tous les perfectionnements modernes nous ne pouvons pas arriver à atteindre.



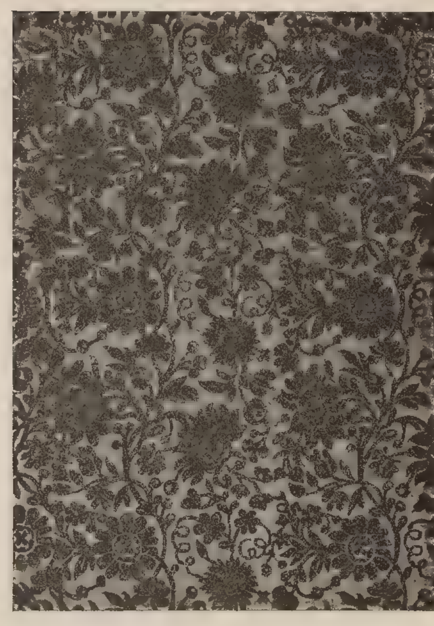
VELOURS DE SOIE A FOND CRÈME, DÉCOR A PERSONNAGES. XVIIe SIÈCLE. (*Coll. de l'Auteur*)

A une époque sensiblement postérieure, au dix-septième siècle, on a fait des velours extrêmement couverts : ils représentent des séries de personnages placés dans une attitude quelque peu hiératique. Le spécimen que nous reproduisons ici est à fond crème, le trait des personnages est formé d'une ligne bleue et le vêtement se détache en rouge vif; on a placé un peu de jaune

dans les ornements et dans la coiffure des personnages. Enfin, un if de couleur vert-mousse sépare les différentes scènes qui se répètent indéfiniment.

Si on considère l'envers de cette étoffe, on voit que les fils rouges et bleus auxquels viennent se mêler un peu de vert et de jaune, couvrent toute la partie du fond qui, à l'endroit, est d'un ton crème. Les personnages, au contraire, à l'envers se trouvent réservés en blanc.

On a exécuté, au cours de ces dernières années, d'assez mauvaises imitations de ce velours à personnages qu'on rencontre fréquemment dans les bazars et chez les antiquaires de Téhéran.



VELOURS CISELÉ A DESSINS ROUGES SUR FOND LAMÉ D'OR.
XVIIIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Pour l'usage particulier des hauts personnages, on a tissé des velours ciselés qui se détachent sur un fond métallique. Les ornements sont généralement formés de fleurettes contenues dans un encadrement géométrique, ou bien encore de grandes branches de fleurs qui se contournent de façon à former un dessin ininterrompu.

De nos jours, on imite beaucoup ces anciens tissus, mais ces productions modernes sont faciles à reconnaître, car, pour économiser la soie, qui est toujours fort chère, les dessins sont beaucoup moins couverts et on aperçoit facilement la trame.

La ville de Kachan s'est rendue célèbre dans le monde entier par ses petits tapis de velours. C'est là où se fabriquent les étoffes destinées aux divans, et à l'origine ce mobilier allait par séries de 7 pièces, comprenant un grand tapis de 2 mètres 50 de long sur 1 mètre de large, qui constituait la couverture du sofa à proprement parler. Il y avait, en outre, six tapis beaucoup plus petits destinés à former les coussins dont le canapé devait être couvert.

Les dessins de ces carpettes de Kachan ne sont pas très variés; en général, ils sont composés d'un grand médaillon central se détachant sur un fond rouge uni; dans les angles, on retrouve le même motif coupé en quatre et garni à







Velours ciselé. Trois tons de bistre avec parties lamées or et argent. Art Persan.

XII[e]-XIII[e] siècle. (Coll. du D[r] Albert Figdor à Vienne, la même étoffe se trouve au Musée des tissus à Lyon)

l'intérieur de fleurettes ou d'arabesques. Une bordure composée d'ornements géométriques forme l'encadrement.

Signalons enfin ces velours provenant de la même origine, qui sont ornés à leurs extrémités d'un dessin en point de Hongrie, constitué par des lignes dont les couleurs se marient harmonieusement les unes aux autres.



VELOURS CISELÉ TISSÉ D'OR, DÉCOR A ŒILLETS. XVIIIe SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)

Les tissus de cachemire. Les châles sont fort recherchés en Perse et les plus grands seigneurs se montrent très amateurs de ces ouvrages de laine, à la fois souples et serrés de contexture, avec lesquels ils font confectionner des tapis de selles ou des couvertures qu'ils emportent volontiers dans leurs déplacements. C'est à Kerman que se fabriquent la plupart des châles; ils sont tissés à la main avec une chaîne et une trame de laine de chèvre généralement teintes en violet foncé. Les animaux auxquels on emprunte la matière nécessaire au tissage des châles de Kerman sont des chèvres blanches dont le poil est particulièrement doux et soyeux; il existe dans le district de nombreux troupeaux de ces animaux, qui fournissent plus de laine que la fabrication de Kerman ne le requiert; aussi, une grande partie est-elle exportée à Amritsur, dans le nord de l'Inde, où elle sert à confectionner d'habiles contrefaçons.

Les cachemires persans sont faciles à reconnaître, car ils sont souvent à fond complètement blanc : dans ce cas, les dessins figurent de grandes palmes se détachant d'une façon vigoureuse et constituent la bordure du châle. D'autres fois, c'est le bleu et le rouge qui dominent; mais, de toute façon, ils ne présentent pas cette harmonie très douce des véritables cachemires de l'Inde, dont les teintes, harmonieusement fondues ensemble, forment la caractéristique de ce genre de travail.

Les Persans transforment les longs châles en tuniques ou en *khalats* pour les hommes, tandis que les femmes en font des pantalons flottants ou des justaucorps taillés suivant les modes du pays.

On fabrique aussi à Kerman un autre genre de châles appelés *silsilehs :* ils sont formés de couleurs simples et ensuite recouverts de riches broderies à l'aiguille.

Au treizième siècle, la ville de Kerman, au dire de Marco Polo, était déjà très renommée pour ses tissus précieux : « Les femmes de cette ville et leurs filles, dit-il, produisent un excellent ouvrage de broderie sur des étoffes de soie en différentes couleurs, avec figures de bêtes et d'oiseaux, arbres et fleurs, et une variété d'autres patrons. Elles font aussi des tapisseries pour l'usage des hauts personnages, si adroitement, que ce sont de pures merveilles à voir, telles que coussins, oreillers et couvertures, etc..... »



MOTIF CENTRAL BRODÉ EN SOIE POLYCHROMÉE SE DÉTACHANT SUR UN FOND DE CACHEMIRE BLANC, XIX[e] SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

Yezd est aussi un centre de fabrication de châles, mais d'une qualité assez grossière; les dessins diffèrent peu cependant de ceux de Kerman, mais la chaîne et la trame du tissu sont en coton.

A Yezd et à Kachan on fabrique des châles de soie dont les dessins sont identiques à ceux de Kerman. La chaîne est en soie généralement noire, bleu foncé







Etendard en tissu de soie brodé d'or et de soie de couleurs,
conquis sur les Almohades à la bataille de Las Navas, en 1212, par Alphonse IX, roi de Castille.
(Monastère de Las Huelgas à Burgos)

ou violet foncé. Pour la trame, on se sert quelquefois de 7 à 8 navettes de différentes couleurs.

Les kalemkars. Les pièces d'étoffe de coton imprimé que l'on désigne en Perse sous le nom de *kalemkars* servent aux usages les plus variés. Tour à tour portières, nappes, dessus de lits ou tentures d'appartement, elles sont également employées pour pavoiser les maisons au jour du mariage, et servent aussi de linceul au défunt qu'on porte à sa dernière demeure.

Les *kalemkars* représentent des dessins analogues à ceux que l'on emploie



BROCART A FOND ROUGE, DÉCOR DE BOUQUETS ET D'OISEAUX, XIXe SIÈCLE. *Collection de l'Auteur*

dans les tapis. Leur caractéristique est de figurer de grandes compositions de portiques ou bien encore des scènes de chasse se déroulant au milieu d'arabesques entremêlées de fleurs et d'arbustes.

Ces cotonnades sont imprimées à la main à l'aide de planches mesurant environ 20 centimètres sur 15. Leur nom signifie « travail du kalam », c'est-à-dire de la plume. Les trois principales villes de Perse s'occupant de la fabrication des *kalemkars* sont Ispahan, Yezd et Hamadan. Ispahan est de

beaucoup le centre le plus important, et un bazar spécial est réservé aux ateliers producteurs de ces étoffes.

Les *kalemkars* d'Ispahan ont généralement 4 mètres de long sur $1^{m},20$ de large.

Ceux de Yezd, appelés aussi *karbaz*, sont très grossiers et n'ont qu'une largeur de 70 centimètres; aussi, pour les mettre en concurrence avec ceux d'Ispahan, deux largeurs sont-elles généralement cousues ensemble.



PIÈCE DE SOIE TISSÉE SPÉCIALEMENT POUR UN KHALAT. FOND CRÈME, ORNÉ DE BANDES POLYCHROMÉES, XVII[e] SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Autrefois, les impressions se faisaient sur des étoffes de coton indigène faciles à reconnaître à la grossièreté du tissu; aujourd'hui, on se sert uniquement de cotonnades sorties des manufactures de Manchester. Pour mettre en vente leurs productions, les fabricants de *kalemkars* ont soin de les gommer, afin de donner au tissu un apprêt qui lui procure un brillant et une certaine raideur, particulièrement utile quand ces pièces sont destinées à l'ornementation des maisons (1).

Au dix-huitième siècle, on a fait quelquefois des impressions de cette espèce sur des tissus de soie; mais les spécimens de ce genre de travail sont très rares, et le seul que nous ayons jamais rencontré se trouvait dans la collection du baron Jérôme Pichon : il est aujourd'hui la propriété de M. Georges Vicaire.

La broderie. On se sert beaucoup de broderies dans la décoration intérieure, aussi toutes les matières ont-elles été mises à contribution pour arriver à produire un effet décoratif en rapport avec la situation de celui qui commandait le travail. Les pièces les plus riches sont travaillées sur fond de

(1) Voir également sur ce sujet l'article qui a été consacré à ces tissus, tome IV, page 88.







Kalemkar en coton imprimé, décor rouge et bleu. XVIIIe siècle

(Collection de l'auteur)

soie; d'autres préfèrent employer de beaux cachemires tissés à la main, sur lesquels se déroulent de magnifiques arabesques aux somptueuses couleurs.

La toile la plus fine sert de support à ces broderies rouges représentant d'une manière conventionnelle des roses largement épanouies. Enfin, les plus pauvres artisans se contentent de broderies faites sur coton d'importation étrangère. Mais si modeste que soit le tissu employé, si misérable que soit l'allocation donnée au brodeur pour décorer son panneau, il y a constamment une recherche dans le dessin, un effort dans le coloris qui en font des modèles toujours intéressants à étudier. Dans les tapis de soie brodés avec la même matière, on emploie souvent des paillettes d'or ou d'argent qui soulignent les grands rinceaux et, à l'éclat scintillant des candélabres et des lustres à bougies, jettent mille feux divers. Dans les pièces anciennes, les soies employées pour les broderies ont revêtu des teintes fondues et d'une tonalité charmante. Les travaux exécutés actuellement en vue de l'exportation sont d'une gamme moins heureuse, et certains verts, notamment, détonnent de la plus fâcheuse manière.



BRODERIE EN FIL D'OR SUR VELOURS ROUGE PROVENANT D'UN COFFRET. FIN DU XVIII[e] SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

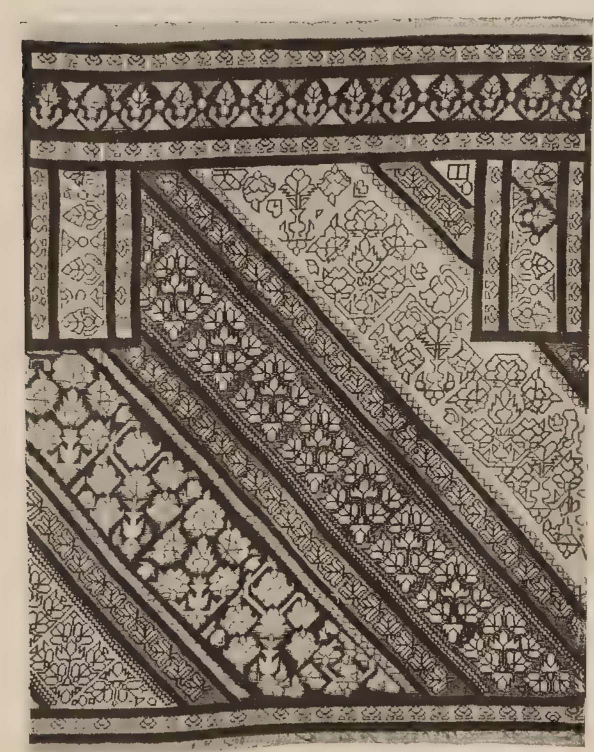
Les Persans montrent un tel goût pour l'ornementation qu'ils ne craignent pas de prendre des étoffes déjà brochées et de les surcharger d'autres dessins, ce qui ne produit pas toujours un bien heureux effet; d'autre part, nous avons déjà vu, en parlant des cachemires, que ces tissus reçoivent souvent tout un décor de broderie qui vient enrichir le fond uni, dont la belle simplicité présente le grave inconvénient de laisser un peu trop apercevoir les taches et les imperfections qui, malheureusement, déparent assez fréquemment un grand nombre de ces tissus.

Les broderies faites sur toile sont quelquefois l'œuvre des jeunes filles qui, longtemps avant leur mariage, travaillent à la confection du voile qui servira à couvrir le lit nuptial.

Enfin, les broderies sur toiles de lin sont employées à la confection des petits tapis de prière portatifs, que tout bon pèlerin range au fond de son bissac quand il part pour un long voyage de sanctification qui souvent dure plu-

sieurs mois. Dans ces minuscules oratoires portatifs, il y a toujours un dessin géométrique indiquant le sens dans lequel doit se placer à terre la pièce d'étoffe, et à la partie supérieure se trouve un espace réservé pour poser le petit pain de terre de Kerbala, que tout bon croyant doit venir plusieurs fois toucher de son front quand il supplie Allah de l'avoir en sa grande miséricorde.

Les broderies servent aux usages les plus variés. Aux grands jours de fêtes, on les suspend le long des murs de la maison en signe d'allégresse. Envoie-t-on un riche présent à quelque haut personnage dont on désire s'attirer les faveurs, on ne manque pas de couvrir le plateau contenant le cadeau d'un grand voile circulaire richement brodé et pailleté. Au bain, les femmes de qualité font porter par leurs servantes de petits tapis d'étoffe précieuse habilement ouvragés, qui servent à recouvrir les banquettes de pierre ou de bois sur lesquelles elles viendront s'asseoir pour faire teindre au henné les ongles de leurs pieds et de leurs mains. Enfin, quand un riche mahométan quitte cette vallée de misère, on va chercher dans sa huche les plus précieuses broderies pour recouvrir le cercueil de bois qui servira à le porter à sa dernière demeure.



PETIT TAPIS DE PRIÈRE PORTATIF. TOILE DE LIN BRODÉE EN SOIE AU POINT DE CROIX, XIXe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

Les broderies de Recht. Il est un genre de travail tout à fait particulier à la ville de Recht, qui rentre beaucoup plus dans le domaine de la broderie que dans celui des tapis, bien que ce soit sous ce nom qu'on l'indique ordinairement.

BRODERIE SUR TOILE CONNUE SOUS LE NOM DE « GILET PERSAN », PROVENANT DE LA PARTIE INFÉRIEURE D'UN VÊTEMENT FÉMININ (XVII[e] siècle)

COLLECTION DE L'AUTEUR.



Ces tapis ou ces broderies, comme on voudra les désigner, sont formés de drap assez fin pour le fond : on vient ensuite plaquer sur ce tissu des ornements fort compliqués consistant en morceaux de drap des nuances les plus variées et qui, comme un merveilleux jeu de patience, sont découpés et incrustés dans le fond même, de façon à ce qu'il n'y ait aucune saillie si l'on vient à passer la main sur cet ouvrage. Pour masquer toutes les coutures, les ornements sont brodés avec un point de chaînette ayant des nuances assorties au drap qu'il doit soutacher. Par le même procédé, on dessine de longues inscriptions promettant longue vie et bonheur à celui qui emploie ces tapis.

Aux dix-septième et dix-huitième siècles, il y eut des brodeurs qui éle-



BROCART D'OR A FOND ROUGE, DÉCOR A SEMIS DE FLEURETTES. XVIIIe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

vèrent à la dignité d'un art merveilleux ce curieux talent d'incrustation, et ils étaient arrivés à faire, avec des morceaux de drap multicolores, des personnages en pied, dont les vêtements, les bijoux et même les pièces d'armure étaient reproduits avec une fidélité et une recherche de vérité qui n'avaient d'égale que la simplicité de la matière employée.

Ces travaux de Recht ont été exportés en Europe en très grande quantité,

mais ils sont peu appréciés maintenant des amateurs, car leur grande abondance leur a nui plus que de raison. D'autre part, on a fabriqué au siècle dernier, en Turquie, de véritables contrefaçons de ces travaux : ce sont les broderies connues sous le nom de *magnaloukas*. La manière de procéder est analogue à celle employée dans les broderies de Recht, à cette différence près que les morceaux de drap, au lieu d'être incrustés les uns dans les autres, sont simplement superposés, ce qui fait qu'à certains endroits on trouve quelquefois six ou sept épaisseurs de tissus cousues les unes sur les autres. De loin, l'effet est à peu près le même, mais la technique est complètement différente et ces deux espèces de travaux ne sauraient être mis en comparaison.



BRODERIE DE RECHT, FORMÉE D'INCRUSTATIONS DE DRAP DE DIVERSES COULEURS SOUTACHÉES DE BLANC, XIXe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Les « gilets » persans.

Il est un tissu sur lequel les amateurs ont éprouvé beaucoup de peine à se mettre d'accord; c'est cette sorte de broderie que l'on désigne maintenant sous le nom de « gilet persan ». Cette appellation est parfaitement impropre, car jamais ces pièces d'étoffe n'ont servi à vêtir le haut du corps des sujets du Shah : ce sont, au contraire, très certainement des jambes de pantalon de femme, ainsi que le montre la gravure en couleur que nous reproduisons ci-contre, et qui provient d'une boîte de miroir achetée lors de notre passage à Ispahan. Ces bas de pantalon formaient comme deux tuyaux raides dont l'effet devait être plutôt disgracieux.



COUVERCLE DE MIROIR EN CARTON LAQUÉ REPRÉSENTANT UNE GRANDE DAME DANS SON « ANDÉROUN » (XVIIIe siècle)

Le personnage a le bas des jambes enveloppé dans des pièces de toile brodée de soie connues sous le nom de « gilets persans ».

(COLLECTION DE L'AUTEUR.)



La coutume de se vêtir ainsi remonte à une époque assez ancienne et s'est perpétuée jusqu'au dix-huitième siècle seulement, car on ne rencontre plus ce genre d'étoffe dans la période postérieure.

Les « gilets persans », puisqu'il faut les appeler par leur nom, sont toujours composés de bandes disposées en diagonales et contenant un semis de fleurs rouges se détachant sur un fond bleu; quelquefois, les motifs sont bordés de vert, le fond est alors blanc. Le décor est serré au point que ce qui devrait constituer le fond est réduit à un liséré ayant à peine deux à trois millimètres d'épaisseur.



BROCART A FOND VERT COUVERT DE DESSINS JAUNE-OR, REHAUSSÉS DE ROUGE. XVIIIe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

Ces jambes de pantalon sont brodées avec une finesse telle, qu'il est absolument impossible de voir la toile qui a servi de canevas, et on est arrivé à considérer ce travail comme un tissu, si bien que nos excellents douaniers ne les font pas payer comme broderies, mais comme objets tissés et manufacturés, ce qui est sensiblement moins cher et plus avantageux à tous égards.

Etant donnée la perfection de l'ouvrage, ces broderies sont, pour ainsi dire, indestructibles. De nos jours, on s'en sert couramment en Perse comme

couvertures de coffrets ou pour faire des gaines aux menus objets de toilette. On ne peut pas dire qu'au point de vue artistique ce soient de véritables merveilles, car le dessin est si chargé et si confus qu'il donne plutôt l'impression d'un semis obtenu mécaniquement, que d'un ouvrage exécuté à la main.

Ce genre de travail, quand il est destiné aux plus hauts personnages, a été



BROCART A FOND PONCEAU, ORNÉ DE DESSINS BLEUS, JAUNES ET VERTS, XVIII[e] SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)

soutaché de fils d'or, mais nous n'en avons jamais rencontré que deux exemples et, même en Perse, ce mode de décoration est considéré comme tout à fait inusité.

Gaines, écrins et étuis brodés. Semblable en cela au Nippon, qui aime à transformer en véritables bijoux les plus petits objets usuels, le Persan veut également que tous les petits accessoires de toilette dont il fait un si fréquent usage, soient traités avec un soin méticuleux et constituent de véritables œuvres d'art. Nous avons déjà vu à quel point les plumiers ou *kalamdans* sont des objets de grand luxe et atteignent parfois une valeur considérable; il en va de même pour les peignes, les miroirs, les petites boîtes



BROCART D'OR ORNÉ DE SCÈNES DE PERSONNAGES
Commencement du XVI[e] siècle.

(COLLECTION DE L'AUTEUR.)







GAINES ET ÉTUIS EN VELOURS BRODÉ ET EN PERLES. XVIIIe ET XIXe SIÈCLES. *(Collection de l'Auteur)*

et les bonbonnières qui garnissent habituellement les poches dont sont toujours munis les amples vêtements flottants de nos bons Iraniens. Toute cette petite bimbeloterie est en carton laqué, admirablement enluminé et couvert d'un vernis qu'on peut comparer à celui auquel, au dix-huitième siècle, le célèbre peintre Martin a donné son nom; elle n'a qu'un seul défaut, c'est d'être excessivement fragile, en raison même de la matière dont elle est composée et du vernis qui la recouvre. Aussi, pour protéger contre les chocs tous ces objets délicats, on a pris le soin de leur faire de charmants étuis en soie doublée d'une étoffe très douce, susceptibles d'éviter à la peinture tout contact dangereux.



ÉVENTAIL CHASSE-MOUCHE EN VELOURS ROUGE BRODÉ D'OR, XVIIIe SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

Nous avons reproduit quelques-uns de ces curieux spécimens, et il est intéressant de voir avec quelle fantaisie les artistes brodeurs ont su varier à l'infini tous les ornements de ces minuscules écrins. Que le fond soit en fils d'or, sur lesquels vient se profiler un décor en soie aux brillantes couleurs, ou que l'artisan ait, avec le concours de paillettes brillantes, tracé d'harmonieuses arabesques sur le fond uni de la soie, on peut toujours être assuré que ce merveilleux ouvrier a su, avec un art consommé, dans un si petit espace, constituer un travail personnel véritablement exquis. Tous les menus objets ont servi de prétexte de ces délicates broderies. Les pelotes à épingles rondes ou en forme d'arc brisé, les étuis à peignes, aux contours arrondis, fraternisent avec ce curieux accessoire de la toilette qui est placé vers le milieu de la planche. Ces deux étoffes à la silhouette irrégulière sont bien, en effet, des écrins, mais d'un genre un peu spécial, qu'en France nous désignerions plutôt sous le nom de modesties : les femmes persanes, dont le haut du corps n'est souvent enveloppé que d'une gaze, placent sur leur poitrine ces deux broderies, souvenir éloigné des pièces d'armure que les amazones portaient autrefois au même endroit.



ÉTUI DE BÉSICLES EN IVOIRE SCULPTÉ, XVIII[e] SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

Pour en revenir aux écrins et aux étuis, faisons observer que quelques-uns sont d'une richesse étonnante. Ainsi, dans le milieu de notre planche, on









Petit tapis de velours de soie. XVIe siècle, Art Persan

(Exposition des Arts Musulmans)

remarque une de ces petites pièces de forme rectangulaire dans laquelle le fond est entièrement constitué par de minuscules perles fines blanches, auxquelles viennent se mêler des perles en verre de couleur qui constituent le dessin.

Les fragments des anciennes étoffes précieuses des quinzième et seizième siècles sont souvent employés à la fabrication de ces petits sacs, qui montrent combien ce peuple cherche à rendre aimables et attrayants même les objets les plus infimes.

HUITIÈME PARTIE
Les livres à miniatures.

En raison de la compétence spéciale qu'exige une notice sur les enluminures des beaux manuscrits iraniens, nous nous sommes adressé à un de nos meilleurs amis, M. Georges Marteau, ingénieur des Arts et Manufactures, qui a su, depuis quelques années, réunir une magnifique collection de ces précieuses images dues au pinceau des peintres les plus célèbres de la Perse. Avec une bonne grâce dont nous ne saurons jamais assez le remercier, M. Marteau s'est mis à l'ouvrage, et il a écrit le charmant article suivant dont on appréciera autant la forme délicieuse, que l'érudition pleine d'enseignements et riche en aperçus sur cet art si délicat.

Pour compléter l'illustration tirée des cartons de M. Marteau, nous avons eu recours à l'inépuisable obligeance de MM. Vever, Vignier et Demotte qui, avec une exquise libéralité, nous ont confié, pour les faire reproduire, les merveilleuses illustrations qu'on trouvera à chacune des pages suivantes.

Considérations générales. C'est un travail délicat qu'une étude sur les livres à miniatures de la Perse. Les sources sont rares. Il y a quelques années, on n'en trouvait guère qu'à la Bibliothèque Nationale et au British Museum. Mais, grâce aux travaux des savants, les manuscrits y sont classés chronologiquement, leurs sujets déterminés, et souvent les noms des artistes qui y ont collaboré sont fixés. Il n'en est pas de même des documents qui ont suivi.

Jusqu'à présent, Persans et Hindous avaient gardé leurs chefs-d'œuvre, soit par goût, soit plutôt parce que les offres sérieuses avaient manqué. Depuis la dernière révolution de Perse et les pillages qui en ont été la conséquence, les chefs-d'œuvre ont pris le chemin de l'Europe. Les amateurs, séduits, ont fait les sacrifices nécessaires et ont pu rassembler des morceaux qui peuvent rivaliser avec les miniatures de la fin du moyen âge et les dessins italiens des quinzième et seizième siècles. Mais, si les documents sont en plus grand nombre, les textes sont aussi rares qu'auparavant. On s'en tient à la beauté de la pièce sans se préoccuper du sujet, de la date et de l'attribution.

Nous ne pouvons donc prétendre à faire un travail didactique de la miniature persane, et d'ailleurs notre cadre est trop réduit. Le sujet a déjà été traité aussi bien qu'il pouvait

l'être par MM. Blochet, Clément Huart, Gaston Migeon, H. Saladin et A. Gayet, et il n'a pas, depuis, fait un grand pas, malgré l'afflux de pièces nouvelles. Notre but est de donner seulement une idée générale du livre d'art persan.



PERSONNAGE D'UNE MARGE, ART INDO-MUSULMAN. XVIe-XVIIe SIÈCLE. (*Collection Marteau*)

C'est en Perse et dans l'Inde qu'ont été faits les plus beaux livres musulmans illustrés. La religion des Persans et des Mongols, qui sont des dissidents, permettait la représentation de la figure humaine, et leurs artistes en ont usé en toute liberté. Les Arabes, dont les primitifs seuls ont traité les mêmes sujets, y ont renoncé dans la suite pour se consacrer à l'ornement et à l'arabesque, où ils sont passés maîtres. Plus soucieux de la loi du Prophète que leurs voisins, les Turcs ont religieusement suivi les préceptes du Coran, se sont abstenus de représenter la figure humaine et, d'ailleurs, moins artistes, s'en sont tenus à peu près à la calligraphie.

Historique. L'art de la miniature en Perse remonterait à la dynastie des Sassanides (226-653). L'historien Maçoudi dit avoir vu, en l'an 303 de l'Hégire (916-917), un manuscrit ou recueil contenant les portraits de tous les rois sassanides exécutés après le décès de chacun d'eux. Cette tradition s'est d'ailleurs conservée chez les grands Mongols.

Malgré les guerres continues avec l'Empire byzantin, l'influence de ce dernier est manifeste pendant cette période. Elle s'étend même au delà, sous les dominations arabe et turque : témoin les miniatures dites de Rhagès, aux figures nimbées, têtes ascétiques, qui vont jusqu'au douzième siècle, et dont on a vu, à Paris, des spécimens ces dernières années. Cela sent les manuscrits des moines grecs, le vitrail et la mosaïque. M. Gayet les rapproche de l'art copte (1). Il nous reste, de l'époque, des objets d'art, notamment des bronzes très caractéristiques. Si l'art byzantin s'y rencontre, certains décors nous rappellent les Achéménides et les rois de Babylone; les combats d'animaux, les scènes de chasse nous ramènent au palais de Suse et aux frises du British. En puisant aux sources grecques, les Persans n'avaient pas oublié leur origine.



PERSONNAGE D'UNE MARGE, ART INDO-MUSULMAN. XVIe-XVIIe SIÈCLE. (*Collection Marteau*)

Au huitième siècle, les Chinois, appelés au Turkestan, créent l'école des miniaturistes, qui exerce une influence décisive sur les destinées de l'art persan. Cette école a, dans la suite, essaimé sur toute la Perse et dans l'Inde en passant par Hérat, après y avoir évolué selon le tempérament des artistes et les milieux dans lesquels ils ont vécu. Il ne reste, à notre connaissance, pas de trace de ces œuvres du huitième au treizième siècle.

Avec Gengis-Khan (1160-1227) et son petit-fils, Houlagou, le conquérant de la Perse (1251-1265), arrive un regain d'influence chinoise. La Cour des Mongols est entourée de

(1) L'Auteur de ce livre, dans ses savantes recherches sur les étoffes, attribue avec raison à la Chine, puis à la Perse, le développement de l'art textile et de son décor dans l'Empire Byzantin. En nous plaçant sur le terrain des manuscrits illustrés, nous n'avons pas de documents contemporains; mais, si nous nous reportons aux miniatures de Rhagès, la source byzantine ne peut être écartée et on peut dire sans témérité que leur évolution a dû différer de celle des tissus. (Note de M. Georges Marteau.)



PREMIÈRE PAGE D'UN CORAN TURCO-ARABE (XVIIe siècle)

(COLLECTION H. VEVER.)



fonctionnaires et d'artistes chinois. Mais les livres d'art y sont rares. On ne cite qu'un manuscrit, *Histoire des Mongols* (1290), d'Ali-ed-Dine Djouveïni, qui ne contient qu'une seule miniature dans laquelle l'auteur est représenté offrant sa chronique à son souverain Argoun. L'œuvre est au trait noir et à teintes plates d'encre de Chine.

Dès le quatorzième siècle, on passait vite à la couleur. On voit le développement de l'évolution dans un manuscrit de l'Histoire des princes Gengis-Khanides, écrite sous le règne du sultan Mahmoud-Ghazan et sous celui du sultan Oldjaïtou, par Fadl-Allah-ibn-Aboul-Kheir-ibn-Mouvaffik-ed-Din, dit Raschid-ed-Din (premières années du quatorzième siècle). Mais les personnages y sont encore très stylisés, figés dans l'attitude hiératique. La vie ne les anime pas.

Les témoins de cet art sont, dans la suite, faciles à compter. On cite la Chronique d'Ala-ed-Dine, de 1437, et trois Livres des Rois, datés de 1441 et 1445. Les Mongols faisaient la guerre et chassaient. Ils appréciaient les artistes, mais sans passion, et ces artistes travaillaient alors à Boukhara, à Samarkand et à Khiva.

A l'avènement des Timourides, 1360-1499, cet art se développe et nous lui trouvons, dans le milieu de leur règne, deux foyers d'une rare intensité : l'un dans le Khorassan et la Transoxiane, témoin le manuscrit de l'Apocalypse de Mahomet ou Leïlet-el-Mirâdj ; l'autre chez les Usbecks, à l'est de la mer Caspienne. Il s'y est produit des chefs-d'œuvre. Vers la fin, le style se dégage des influences primitives, la nature se suit de plus près, on voit de la souplesse dans l'attitude des personnages et nous sommes à l'apogée quand arrive la période des Séfévides ou Shahs Sophis.

On a, de cette période de transition, de nombreux manuscrits, parmi lesquels nous pouvons citer :

Le premier volume des œuvres du Vizir et poète Mir-Ali-Shir-Nevaï, fait à Hérat. Ce livre porte la date de 1527 et est à six miniatures, dont deux de style mongolo-timouride, et quatre d'art sophi.

L'« Histoire du Turkestan de Nizami », copiée en 1537 par Mir-Ali pour le sultan Usbeck de Khodjend, et illustré par Mahmoud. (Bibliothèque Nationale.)

Le « Medjalis-el-Oushshak » de Sultan Hosein ibn-Mansour-ibn-Baïkara, transcrit en 1580. (Bibliothèque Nationale.)

Le « Bostan de Saadi », copié par Mir Hosein-el-Hoseïni, à Boukhara. (Bibliothèque Nationale.)

Les manuscrits de l'époque seizième et dix-septième siècles sont nombreux, et ils alimentent en très grande partie les cabinets d'amateurs, surtout ceux des règnes de Shah Ismaïl, Shah Thamasp et Shah Abbas, ce dernier fin seizième siècle.

Les Shahs Sophis ont lutté autant qu'ils ont pu pour affranchir leurs écoles de l'influence chinoise et donner à l'art persan une originalité complète. Ils n'y ont pas entièrement réussi. Cette influence a persisté dans la physionomie des personnages, dans la perspective à peu près inexistante, dans le paysage et dans la forme des nuages. Mais ces défauts se rachètent par un sentiment profond de la couleur et une harmonie de composition charmante. Si le souci des détails nuit à l'ensemble, nous n'avons pas le courage de le reprocher ; car nous lui devons ces décors d'intérieurs, ces reproductions de tapis, de faïences, de mosaïques, de vêtements et d'étoffes qui sont de véritables merveilles.

Il est juste d'ajouter qu'aux seizième et dix-septième siècles l'influence européenne s'est fait sentir dans certaines écoles : nous avons entre les mains des pièces qui semblent le démontrer.

Nous pouvons donc résumer en cinq périodes l'évolution de l'art en Perse :

1° Période des Sassanides. Influence romano-byzantine, 226-653;

2° Période du huitième au douzième siècle. Arabo-turque. Ecoles du Turkestan. Influence chinoise et byzantine encore sur certains points, 653-1160;

3° Période des Mongols. Regain d'influence chinoise, 1160-1360;

4° Période des Timourides. Apogée de l'art, 1360-1499;

5° Période des Séfévides ou des Shahs Sophis, 1499-1736. Belles manifestations aux seizième et dix-septième siècles, puis décadence jusqu'à nos jours.

Nous laissons de côté l'art indo-persan qui, sorti des écoles de la Perse, s'est développé dans les mains d'artistes d'un tempérament différent et s'est rapproché de l'esthétique européenne. Nous y reviendrons plus loin.

Etude du livre. L'étude du livre permet de suivre, pas à pas, l'art des peintres. Des fresques qui, selon M. A. Gayet, auraient été peintes du huitième au onzième siècle, il reste peu de traces. Beaucoup ont été recouvertes. On en signale quelques-unes dans des palais encore existants : M. A. Musil en a récemment découvert au château de Kosseïr Hamra, qui remonteraient à l'an 860; d'autre part, rien ne nous autorise à penser qu'il y a des morceaux détachés constituant le tableau ou le dessin à la manière d'Europe. Tout semble avoir tenu dans le livre, ou le recueil de portraits, qui était aussi un livre; et les pièces isolées qu'on trouve chez les antiquaires parisiens, miniatures ou grisailles, proviennent de livres détruits. On n'y voit le plus souvent que trois marges; la quatrième, celle de la reliure, beaucoup plus étroite que les autres, est peu ornée. Si on trouve des pièces à quatre marges égales, cela provient de montages postérieurs encadrant le motif central. C'est le cas de la plupart de ces pages enluminées détachées de livres et agrémentées d'encadrements étrangers, dont plusieurs sont d'un beau caractère.



PERSONNAGE D'UNE MARGE. ART INDO-MUSULMAN, XVIe-XVIIe SIÈCLE. (*Coll. Marteau*)

Les encadrements des pièces qui arrivent maintenant offrent beaucoup moins d'intérêt. La valeur des livres a singulièrement augmenté, et on ne se soucie plus d'en détruire de beaux spécimens pour mettre des miniatures en valeur.

Nous trouvons dans les livres à miniatures :

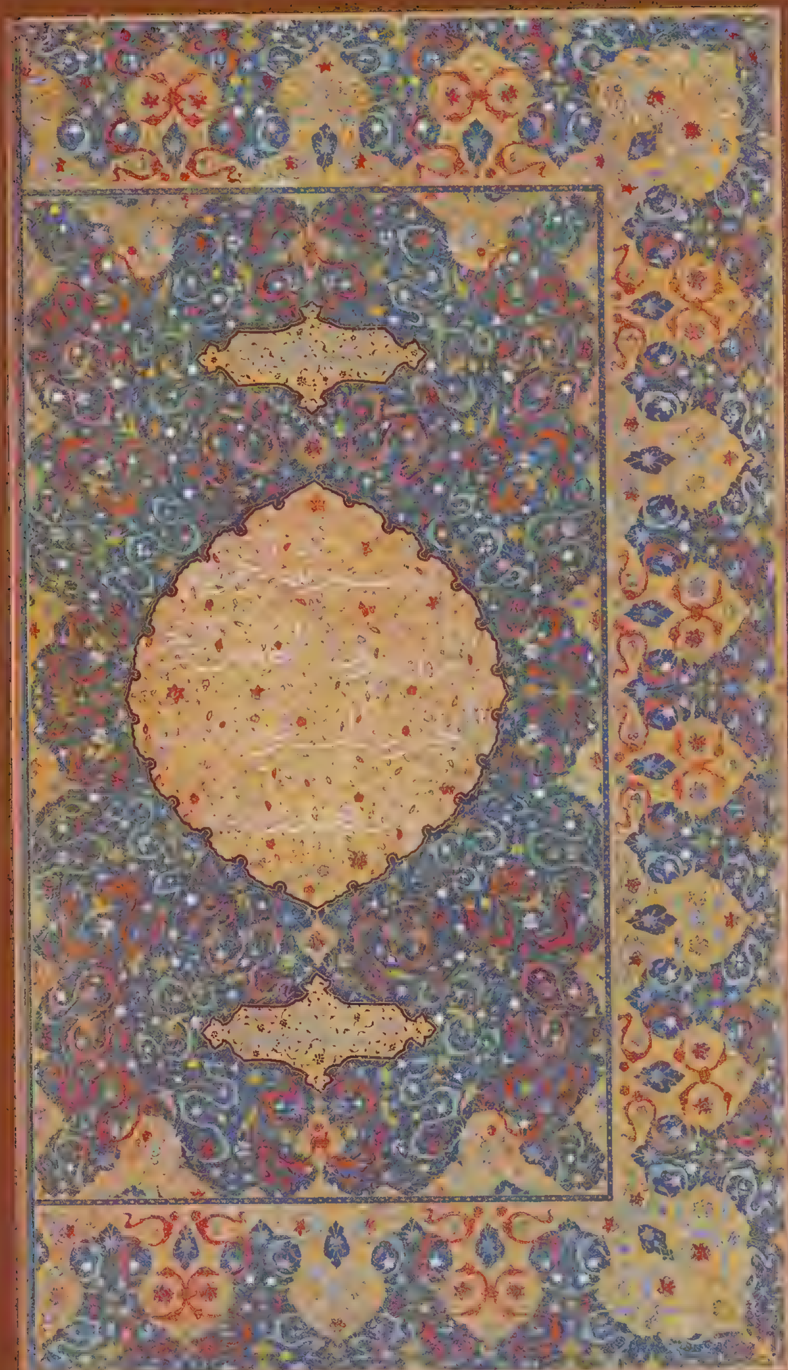
Le papier;
La calligraphie;
La décoration;
Les miniatures et grisailles;
La reliure.

Le papier. Il serait injuste, en parlant des livres, de ne pas rendre hommage aux artisans arabes et persans, producteurs de ces beaux papiers qui font l'admiration des connaisseurs. Ils ont doté les artistes d'un instrument de travail plus pratique que le papyrus, plus amoureux de l'encre et de la couleur et plus facile à produire. Ils ont contribué, dans une large mesure, au développement du livre en Orient. La tradition leur est venue de la Chine, et dès le huitième siècle on fabriquait le papier en Perse. Les Arabes, maîtres du pays, eurent à compter avec la Chine, et une bataille sanglante livrée près de Kangli, sur les bords de la rivière Taraz (Turkestan actuel), en juillet 751, se termina par la déroute des Chinois, qui laissèrent de nombreux prisonniers entre les mains des vainqueurs. Parmi



PAGE DE TÊTE D'UN CORAN TURCO-ARABE (XVII[e] siècle).

(COLLECTION H. VEVER.)



ceux-ci se trouvaient des papetiers de profession qui furent invités à exercer leur métier à Samarkand. Le papier passa de là à Bagdad où, avec Haroun-al-Raschid, fleurissait la civilisation arabe. Un grand vizir donna même son nom à une qualité de papier, « El Djchaffarijj ». Puis Damas fabriqua et envoya en Europe la « Carta Damascena ». D'Egypte, de Tunis, du Maroc les artisans passèrent en Espagne. Enfin, l'Italie en fabriqua au treizième siècle et en exporta plus tard dans les pays musulmans : nous avons vu des pages de manuscrits persans revêtues du filigrane de papetiers italiens.

Les Arabes et les Persans ont donc créé les premiers, et en qualités très variées, ces papiers de fibre de lin et de chanvre, qui ont résisté jusqu'à nos jours et dont quelques-uns ont conservé une fraîcheur telle, qu'on les croirait fabriqués d'hier.

Leurs procédés se sont d'ailleurs perpétués jusqu'à nos jours. La préparation des matières (chiffons de lin et de chanvre), le battage au maillet, manuel, sans doute, au lieu d'être mécanique, la disposition de la forme, la prise de la pâte, le séchage de la feuille, l'encollage, alors à la colle d'amidon (plus tard, chez les Européens, à la gélatine), tout est resté. La seule addition est la disposition des fils de la forme, en vue de la marque ou filigrane du papier, spéciale aux papetiers européens. Nous n'avons pas vu de papier persan filigrané.

Les papiers étaient vergés (il y aurait eu des papiers vélins, mais nous n'en avons pas vu dans les manuscrits). Ceux de couleur devaient être teintés en pâte dans la cuve.

Au cours de l'hiver 1877-1878, on a découvert, près de Médinet-el-Fayoun (Egypte), d'énormes lots de papyrus et de papier (plus de cent mille pièces) se répartissant sur 1270 années. Ils sont à Vienne dans les collections de l'archiduc Régnier. Leur examen a permis de fixer l'époque à laquelle le papier a remplacé le papyrus :



FLABELLUM EN PARCHEMIN PEINT ET DORÉ, XVIII[e] SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)

De 719 à 815, on ne trouve que du papyrus ;

De 816 à 912, on trouve 80 pour 100 de pièces de papyrus contre 20 pour 100 de pièces en papier ;

De 913 à 1009, on trouve 10 pour 100 de pièces de papyrus contre 90 pour 100 de pièces en papier ;

De 1010 à 1106, le papyrus a disparu (1).

Les copistes ont employé les papiers soit avec leur ton naturel, soit teintés de couleurs

(1) Travaux du Docteur Karabaçek (Vienne). — *Le papier et sa fabrication à travers les âges*, par A. Blanchet.

rose, verte ou bleue, soit apprêtés en papiers marbrés que nous appelons de nos jours papiers peigne ou d'Annonay. Ce type n'a jamais été plus en vogue qu'aujourd'hui. Les gardes des livres reliés en témoignent; mais, dans l'exécution, les Persans n'ont pas été dépassés.

Avant d'être calligraphiés, ces papiers devaient être lissés à l'agate (calandrage de nos jours), pour en réduire l'épaisseur, augmenter la résistance et faciliter le travail du *kalam*. Puis on les enduisait, pour recevoir les miniatures, d'une couche de céruse pure ou mélangée de craie, le tout encollé de gomme ou de colle de peau, équivalente au blanc de baryte employé de nos jours. L'inconvénient en est bien connu, les peintures s'écaillent facilement et les livres en ont beaucoup souffert. Les dessins s'exécutaient sur papier apprêté ou sans apprêt.

La calligraphie. Nous avons peu de choses à en dire. Le travail de M. Clément Huart fait autorité, et on peut y puiser sans risquer d'en tarir la source. L'écriture persane compterait trois types classiques différents :

Caractères Taliq (écriture officielle employée pour les firmans);

Caractères Nastaliq (écriture courante la plus répandue. Inventée sous Tamerlan par Mir-Ali, de Tauris);

Caractères Chikesté.

L'écriture arabe en compterait quatre :

Caractères Naskh (écriture la plus ancienne);

Caractères Thuluth (datant du neuvième siècle);

Caractères Riqa (datant du onzième siècle);

Caractères Rihan.

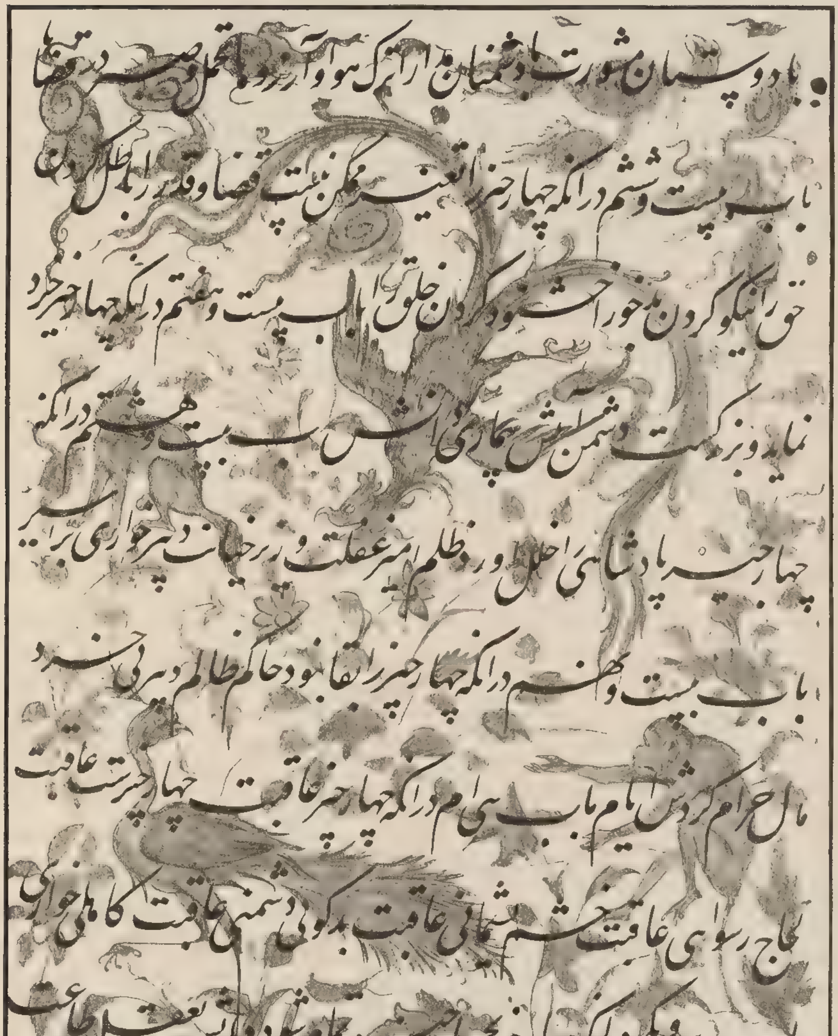
Nous citons ces derniers parce que des calligraphes persans y ont eu recours.

Quant aux écritures de fantaisie, elles abondent. On en cite quatorze types sans compter le coufique, qui relève plutôt de l'archéologie, bien qu'il soit encore appliqué de nos jours dans les inscriptions des monuments.

Sans doute, une belle page manuscrite européenne a son prix; mais nous trouvons aux pages manuscrites persanes plus de charmes et l'ensemble nous en paraît plus harmonieux. Les pleins et les déliés sont d'une sûreté de main extraordinaire. Ce sont des œuvres d'art véritables. Il est vrai que leurs auteurs étaient des artistes au même titre que les enlumineurs et les miniaturistes. Souvent même, ils pratiquaient tous les genres.

Les livres se lisent à l'inverse des nôtres; la dernière page des livres européens étant la première des livres persans et arabes. La division, en paragraphes et en chapitres, se pratique comme chez nous : les paragraphes sont séparés par des rectangles au trait simple, par des cartouches ornés, avec sous-titres à l'intérieur, ou par des décorations florales. Dans les beaux manuscrits, les mots sont sertis entre les deux lignes par des séries de rinceaux reliés entre eux, qui épousent leurs formes, et l'intervalle entre ces courbes est rempli par des hachures et des ornements divers. La prose y est écrite à pleines pages. Pour la poésie, les pages sont divisées en colonnes verticales dont le nombre varie suivant le format. Nous en avons vu de deux à quatre et cinq. Il y a aussi souvent des mises en page de fantaisie, sur lesquelles il serait trop long de s'étendre. Puis, dans les plus beaux livres, les feuilles calligraphiées ont été quelquefois rognées et réenmargées sur papier de couleur. Ce travail date-t-il de la création du volume? Est-il postérieur? Mystère! Nous pensons qu'il y en a dans les deux cas.

Le nom d'un grand seigneur timouride, intimement lié au développement de la calligraphie, est celui de Baï-Sonqor-Mirza, petit-fils de Tamerlan, mort en 1433. Il créa, selon les



PAGE D'ÉCRITURE « NASTALIQ » SUR FOND D'ORNEMENTS OR. XVIe ET XVIIe SIÈCLE. (*Collection Vignier*)

uns, perfectionna, selon les autres, l'écriture Thuluth et fonda une école où on cultivait à la fois la calligraphie, l'enluminure, le dessin et le cartonnage. A la tête de cette école était Maulana-Djafer-Tabrizi et quelques autres cités parmi les calligraphes connus.

Nous publions, ici, une page d'écriture Nastaliq sur fond d'ornement d'or de la collection Vignier.

Nom des calligraphes :

Ibrahim-Segzi, du Séistan, inventa l'écriture Thuluth au début du neuvième siècle;

Abdoul-Hasan-Ala-ed-Dine-Ali-ibn-Hilal, dit Ibn-Bawwâb, inventa l'écriture Rihan, et mourut à Bagdad vers 1022 ou 1032;

Khodjeh-Abdul-Hayy, suivant certains auteurs, composa l'écriture Taliq. Suivant d'autres, elle fut inventée par Tadj-ed-Dine d'Ispahan, et complétée par Khodjeh-Abdul-Hayy, qui mourut en 1501;

Abdul-Fadl-Mohammed-ben-Khazin, élève de Abdul-Hasan, inventa l'écriture Riqa;

Mir-Ali, de Tauris, contemporain de Tamerlan, est l'inventeur de l'écriture Nastaliq;

Abd-er-Rahim, dit Anisi, perfectionna le Nastaliq sous la dynastie des Turcomans « Mouton blanc »;

Khodjeh-Atiq, originaire d'Ourdoubad, composa le Toughra des firmans établis par la Chancellerie de Shah Ismaïl.

Suivant les Persans, les quatre maîtres de la calligraphie sont :

Baï-Sonqor-Mirza, pour le Thuluth;

Mir Emad, pour le Taliq;

Mirza Ahmed-Neirizi, pour le Naskh;

Derviche Abd-oul-Medjid-Taleqani, pour le Chikesté.

La décoration. Nous arrivons aux artistes que nous appellerons décorateurs et dont l'art était assez varié. Ils composaient les têtes de livres ou rosaces, les pages de tête qui suivaient les rosaces, les têtes de chapitres, sans doute les bandes décoratives (car certains encadrements semblent contemporains du motif central) et, dans les très beaux manuscrits, l'encadrement de chaque page.

Nous les diviserons en trois groupes :

Les enlumineurs;
Les doreurs;
Les découpeurs de caractères et d'arabesques.

1° Enlumineurs. Leurs travaux se rapprochent ou, plutôt, dérivent de ceux exécutés dans les beaux Corans arabes d'Egypte, dont nous avons tous vu soit des originaux, soit des reproductions. Ce sont eux qu'on rencontre le plus souvent; mais si fréquemment qu'on les trouve, si proches de composition qu'ils soient les uns des autres, on ne peut leur reprocher la banalité : on ne s'en fatigue jamais.

Si l'œuvre de l'enlumineur est si remarquable, c'est qu'il y était aidé par un instrument de travail qu'on ne retrouve pas aujourd'hui : la couleur. La gamme en était restreinte : blanc, noir, bleu, rouge, jaune, vert, or; mais elle avait des richesses de ton qui n'ont pas été égalées. Quelle en était la matière? là, nous en sommes aux conjectures.

Blanc : Blanc d'alumine, sans doute; écailles d'huîtres ou marbre blanc porphyrisés, c'est-à-dire réduits en poudre; blanc de céruse.

Noir : Noirs de fumée faits de bois d'essences variées; noix de galle; sépia; encre de Chine.





Miniature tirée d'un manuscrit Shah-Nameh : scène d'école

XVIe siècle. (Collection Marteau)

Bleu : Devait être minéral, vraisemblablement du lapis porphyrisé ; bleu de cobalt. On trouve encore dans les ruines de la vallée du Nil du bleu égyptien en boule, dont Vitruve donne la composition : mélange de sable, natron, chaux et limaille de cuivre, le tout fritté au fourneau. Est-ce l'origine ? ? ?

Rouge : Le cinabre joue le rôle principal, puis le rouge de Saturne (minium). On trouve à côté d'autres rouges tirés sans doute de la garance ou de bois tinctoriaux.

Jaune : Devait être tiré de graines tinctoriales, des graines dites de Perse ; peut-être aussi de terre d'ocre.

Vert : Etait-il simple ? dans ce cas, nous croyons à l'arséniate de cuivre. Etait-il composé ? Il y avait aussi des verts végétaux.

Or : Nous y reviendrons un peu plus loin.



DERVICHE LISANT. GRISAILLE. FIN DU XVI[e] SIÈCLE.
(Collection Demotte)

Les rosaces ou médaillons de tête contiennent généralement le titre du livre, le nom de l'auteur, quelquefois la date, qui vient plus souvent en dernière page. Elles sont soit circulaires, soit à redents ou lambrequins inscriptibles dans un cercle, soit quelquefois, mais rarement, polygonales régulières. Nous en avons vu d'ovales. Le centre, entièrement doré, reçoit le texte blanc ou noir ; plus rarement il est bleu, et les caractères en surcharge, blancs, rouges ou or. Sur des anneaux à fonds bleus, noirs et or alternés, d'autres fois (période de décadence), fonds bleus et or seulement, se jouent des rinceaux à fleurettes et des arabesques de couleurs variées (d'habitude rouges, vertes, noires et bleues), d'un détail et d'une finesse incroyables. Puis viennent les lambrequins traités dans le même sentiment. Ces couleurs, extrêmement vives pourtant, ne tranchent point entre elles, le tout est d'une harmonie charmante.

Nous retrouvons, dans les encadrements rectangulaires dits pages de tête, les mêmes décors et compositions appliqués à la ligne droite au lieu du cercle. Mais alors que la rosace tient un tiers de la page, là la page est remplie tout entière et ce travail encadre les premières lignes du texte. Toutes ces pages sont intéressantes. Il en est de vraiment admirables. De même pour les têtes de chapitres, ou dans les frontons traités de même style, sont

ménagés des cartouches rectangulaires à fond or ou bleu, destinés à recevoir des titres à la demande du texte.

Il y a lieu de croire que dans ces travaux l'enlumineur devait tout faire, or et couleur, sans collaboration, mais il n'y a aucune certitude. Où finissait l'enlumineur, où commençait le doreur? la délimitation est difficile, la frontière est vague.

Nous relevons dans les noms des enlumineurs ceux de :

Aga Mirek, qui était l'élève de Behzad ;

Mirza Ali-Tebrizi, considéré comme le maître des dessinateurs d'arabesques, était l'élève d'Aga-Mirek ;

Kazim, de l'Irak, élève d'Aga-Mirek ;

Mir Naqqach, d'Ispahan, dit Hadji-Mohammed-Naqqach, directeur du Musée de peinture de Shah Tahmasp ;

D'autres figurent certainement sur la liste des peintres publiée plus loin.

2° Doreurs. L'or se préparait à la feuille ou en poudre. Il était jaune ou vert; dans les Corans égyptiens, d'un jaune bronzé spécial. Ces tons devaient s'obtenir soit par l'alliage, soit à l'opération de la dorure, en appliquant avant la colle une couche de couleur convenable, ce qu'on appelle aujourd'hui l'assiette. La colle était sans doute de l'albumine d'œuf, peut-être de gélatines d'origines diverses.



PERSONNAGE D'UNE MARGE. ART INDO-MUSULMAN. XVIe-XVIIe SIÈCLE. (*Coll. Marteau*)

Pour fixer l'or en feuille, on étalait donc sur la surface à dorer de la couleur (s'il y avait lieu), puis une couche de colle ; on superposait la feuille et on brunissait.

Dans le cas de la poudre, on l'agglutinait avec une gomme ou une colle indéterminée pour former ce que nous appelons l'or à la coquille, et les artistes l'employaient au pinceau ; souvent, aussi, ils devaient faire une encre d'or qu'ils utilisaient au moyen d'un instrument très fin plus voisin de la plume que du *kalam*.

Nous passons sur le poudrage et le pailletage des pages, dont nous ne voyons pas bien la technique.

Nous trouverons le doreur à la feuille dans la reliure. Quand il s'agit de l'enluminure de ces grandes surfaces où nous voyons ces tons d'or si riches et si uniformes, patinés par le temps, nous serions tentés de croire à son intervention. Le plus souvent, cependant, ces tons doivent être obtenus par des couches d'or au pinceau, étalées successivement et brossées avec soin, le travail ornemental de la plume sur fond d'or à la feuille étant ingrat.

Le doreur au pinceau intervient dans les marges à rinceaux, fleurs et feuillages or ou or et couleur. Les sujets sont soit à teintes plates, soit modelés par touches superposées et traits de *kalam*. Dans les livres volumineux, les mêmes motifs reviennent périodiquement et il semble qu'on ait eu recours à un procédé de repérage qui rappellerait le poncif et le pochoir, le trait étant repris après coup et les sujets modelés s'il y a lieu.

Dans certains livres, toutes les pages sont décorées en plein texte, au trait or, de motifs d'arabesques, fleurs, animaux, chimères et oiseaux fantastiques, singes et paysages. La réunion du texte noir et du dessin forme souvent un ensemble exquis, et certaines de ces pages sont payées le prix d'une miniature de qualité. La finesse de ces dessins est telle, qu'on pourrait croire à l'emploi de la plume. Composition, exécution, technique se rapprochent de celles des peintres de grisailles et il est souvent égalé. Nous avons retrouvé dans des livres de prières chinois des procédés analogues : texte noir sur dessin or.



MINIATURE PERSANE DU XVI SIÈCLE

Dans les cartouches on lit : Gharoun, qui avait quarante maisons et des trésors, est bien anéanti: Anouschirvan, qui a laissé après lui une bonne réputation, est toujours vivant.
(Gharoun était l'homme le plus riche d'Israël au temps de Moïse, mais très avare: Anouschirvan, c'est-à-dire le juste, était un des surnoms de Chosroès le Grand.)





Ci-dessous quelques noms de doreurs célèbres :

Abou Abdallah-el-Khozaïmi, vivait au dixième siècle.

El Yaqtini,
Ibrahim le Petit,
Abou Mousa-ibn-Amman,
Ibn-es-Saqati,
Mohammed,
} artistes très anciens et doreurs de Corans.

Mir Azod, de Boukhara, vers 1475.

Hasan de Bagdad, chef d'atelier sous Shah Tahmasp, forma les maîtres :

Mouhibb-Ali, de Tauris, et

Mohammed-Ali, de Tauris.

Qoudret, de Tauris, et

Mirza-i-Mouzehhib, furent élèves de Mouhibb-Ali.

Hosein-beg de Tauris, fut l'élève de Mohammed-Ali.

Mollah Abdallah, de l'atelier de Shah Tahmasp.

Ali-Djan, de Tauris, élève du peintre Chah-Qouly.

Chérif-ed-Dine-Yezdi était relieur en même temps (1495).

3° Découpeurs de caractères et d'ornements. Nous pouvons aussi nommer, comme ayant contribué à la décoration du livre, ces artistes, calligraphes remarquables, qui écrivaient les caractères et dessinaient les ornements, puis les découpaient pour les placer dans des encadrements de miniatures, de têtes de livres ou de chapitres. Ils auraient aussi bien pu figurer au chapitre de la calligraphie.

Abdallah, le fils de Mir-Ali, l'inventeur de l'écriture nastaliq, est le créateur de l'art du découpage ; il vivait encore en l'an 841 de l'Hégire (1437).

Après lui, les plus célèbres découpeurs sont :

Doust-Mohammed, son fils ;



PAGE DE DÉCORATION OR. XVIe-XVIIe SIÈCLE. *(Collection Vever)*

Seng-Ali, de Badakhchan, élève de Doust-Mohammed ;

Abdallah, de Hérat.

Nous reproduisons, ci-dessus, une page de décoration or à motif central de rinceaux à fleurs

et feuillages. En marge, combat d'animaux chimériques, au milieu d'arbres et de rochers. (Collection Vever.)

Dans tous ces travaux d'enluminure et de dorure, comme dans ceux que nous allons étudier, les calligraphes laissaient des réserves blanches aux endroits convenus. Sur certains livres non terminés, on voit ces réserves qui attendent, soit la main de l'artiste, soit le contre-collage de son travail, car souvent celui-ci était fait à part et on l'appliquait sur le livre.

Miniatures et grisailles. Nous rencontrons les miniatures sous deux formes très différentes :

Les miniatures proprement dites (si nous les rapprochons de celles des livres à miniatures européens) : scènes et paysages en couleurs gouachées ;

Les grisailles : dessins au simple trait noir, ou dessins au trait noir rehaussés d'or et de couleurs en teinte plate aquarellée, le tout agrémenté d'ornements or, fleurs ou feuillages.

Il serait imprudent d'avancer que pas un artiste n'a abordé les deux genres. Mais il semble bien, cependant, que les procédés sont assez tranchés, et il ne nous est pas souvent arrivé de voir nettement dans la grisaille une main de miniaturiste et inversement.

Ces deux genres semblent s'être parallèlement développés depuis l'origine jusqu'au dix-huitième siècle.

1° Miniatures. Le plus largement représenté est le premier. On le retrouve dans tous les grands livres d'histoire, de légendes et de poésies. Il a produit des chefs-d'œuvre. Mais on peut dire, sans parti pris, quand on en a vu beaucoup, que la composition, à première vue très séduisante, très harmonieuse, tombe un peu dans la banalité. Ce sont les mêmes scènes des champs, de combats, de chasses, de jeux, de festins ou de harems. Ces sujets, trop souvent reproduits, ont une tendance à devenir monotones, malgré l'habileté déployée par l'artiste. Cela peut, d'ailleurs, s'expliquer assez simplement. La littérature persane n'est pas très touffue, et les copistes ne pouvaient exercer leur industrie que sur un nombre de livres assez réduit. Les artistes avaient devant les yeux les ouvrages déjà illustrés ; leurs compositions et leurs exécutions devaient s'en ressentir. Il y a eu cependant, fin du quinzième et début du seizième siècle, d'admirables pages. Quelques-unes, avec personnage ou portrait au centre de la page, encadrement d'arabesques et marges à sujet de guerre ou des champs, sont merveilleuses.

Parmi les miniatures de ce genre nous reproduisons les suivantes :

Miniature du commencement de l'ère Timouride. Influence chinéso-mongole, quatorzième siècle. Boukhara ou Samarkand. (Collection Vignier.)

Miniature scène de fête. Un ange à figure de femme, les ailes déployées, danse devant une sultane assise sur un trône. A gauche, des femmes jouent du tambourin et de la harpe. A droite, d'autres sont assises, et derrière les deux groupes des anges-femmes sont debout. Au fond, derrière un rocher, des génies malfaisants contemplent la scène, alors que deux anges semblent descendre du ciel pour protéger les personnages. Magnifique miniature, fin du quinzième ou commencement du seizième siècle. (Collection Vever.)

Miniature, à double encadrement fond or. Au centre, un jeune homme assis, un flacon à la main gauche, tend de la droite une coupe à une jeune femme debout. Le groupe se trouve dans un magnifique encadrement enluminé. En marge, scènes des champs. Sultan en partie de plaisir au milieu de fleurs et d'arbres. En bas, guerriers luttant. Commencement du seizième siècle. (Collection Vever.)

Miniature à double sujet. Au centre, un personnage est agenouillé au milieu d'un paysage fleuri. Au-dessus, des nuages bleus de style chinois. Ce sujet porte un magnifique





Miniature tirée d'un manuscrit Shah-Nameh : Scène de l'Apocalypse d'Ali

XVIe siècle. (Collection Marteau)

encadrement. La marge est divisée en scènes champêtres. En haut, jeunes femmes assises ou se promenant. Sur le côté, un bûcheron, un fagot sur l'épaule, cause à une jeune femme debout à côté d'un arbre en fleurs. Plus bas, un laboureur appuyé sur sa pelle regarde un pâtre qui file la laine, entouré de ses troupeaux. Commencement du seizième siècle. (Collection Marteau.)

2° Grisailles. Il en est autrement des pièces simplement dessinées au trait, ou au trait avec rehaut de couleurs aquarellées, dites grisailles. Elles étaient assez rares en Europe. Depuis trois années, il en est arrivé un grand nombre et elles sont recherchées et prisées, par certains amateurs, au-dessus des miniatures. Soit que le tempérament de l'artiste s'y prêtât, soit que le sujet traité, plus familier, lui laissât plus de liberté et d'indépendance, ces dessins ont un charme, une grâce en même temps qu'un réalisme que nous ne trouvons pas dans les miniatures, toujours un peu stylisées. Le portrait, et même assez poussé, s'y rencontre fréquemment. Les scènes de genre à quelques personnages y sont exquises, et, à voir leur diversité, il n'est pas douteux que toutes les écoles y aient touché. Les dessinateurs-doreurs (troisième catégorie) se sont inspirés de cette technique.



MINIATURE TIMOURIDE. INFLUENCE CHINESO-MONGOLE. XIVe SIÈCLE.
(*Collection Vignier*)

Nous reproduisons, comme spécimens de ces grisailles, les pièces suivantes :

Grisaille représentant une jeune sultane accroupie, un genou relevé, la main droite tendue. Le personnage est coiffé d'un casque à aigrette. Ce dessin est d'un beau mouvement; les plis de la robe sont remarquablement traités; les traits du visage indiquent l'influence chinoise. Ecole de Boukhara. Fin du quinzième siècle. (Collection Marteau.)

Grisaille au trait discrètement rehaussé de couleurs. Elle représente un derviche assis et lisant au bord d'un ruisseau, au premier plan d'un paysage aux rochers escarpés qui ferait penser aux primitifs italiens ou aux maîtres allemands, si le costume du personnage et la mosquée indiqués au fond ne nous ramenaient en Orient. Fin du seizième siècle. (Collection Demotte.)

Grisaille au trait noir représentant un shah à cheval, d'un dessin tout à fait remarquable. Le

personnage, droit sur ses étriers, le sabre maintenu à sa gauche, les rênes dans la main gauche, un emblème dans la droite, monte un cheval aux jambes grêles sur un corps massif. Seizième siècle. (Collection Marteau.)

Grisaille au trait rehaussé représentant une scène des champs. Au premier plan, un pâtre et son troupeau ; deux tentes où des femmes se livrent aux travaux de ménage ; un homme puise de l'eau à une source au second plan, à côté d'un ermite assis au pied d'un arbre ; un laboureur conduit sa charrue attelée de deux zébus ; au fond, un bûcheron. On dirait d'un décor d'églogue. Hérat, fin du seizième siècle. (Collection Marteau.)



PORTRAIT DE SULTANE. GRISAILLE. FIN DU XVe SIÈCLE.
(*Collection Marteau*)

Il est bon d'observer qu'à la grande époque (fin du quinzième siècle et commencement du seizième), il y avait dans toutes les manifestations artistiques une homogénéité remarquable. Nous retrouvons dans la peinture, dans le bronze, dans le fer, dans l'architecture, dans les tapis, les mêmes sujets, les mêmes motifs, les mêmes ornements : artistes et artisans puisaient aux mêmes sources.

Nous relevons ci-dessous les noms des peintres trouvés pour la plupart dans l'ouvrage de M. Clément Huart :

Yahya-ibn-Mahmoud, de Wasit, en Babylonie, auteur du manuscrit des Séances de Hariri appartenant à l'ancienne collection Schefer, œuvre qui précède l'Ecole mongole. Treizième siècle ;

Oustad Goung (le muet), artiste célèbre, mais pas de traces de ses œuvres (1). On l'appelait aussi Naqawet-el-Moharririn (la pureté des écrivains) ;

Djehangir, de Boukhara, connu aussi sous le nom de Omdet-el-Mouçawirin, fut l'élève de Oustad-Goung ;

Pir-Seyid-Ahmed, de Tauris, élève du précédent ;

Behzad, dit Kemal-ed-Din, très célèbre, travaillait à Hérat vers 1515. Elève de Pir Seyid-Ahmed, il commençait à travailler quand Sultan Houssein-Baïkara s'empara de Hérat en 1469 ;

Chah-Mozhaffer,
Maulana Mozhaffer Ali,
Cadiqui-beg-Efchar,
Ali-Riza-Abbassi, très célèbre ; } contemporains de Behzad ;

(1) D'une manière générale, le mot *Oustad* signifiait maître.







Grisaille au trait rehaussé : scènes des champs. Hérat, fin du XVI[e] siècle.

(Collection Marteau)

Mir Ali-Chir-Newaï ..... 1527, Hérat.

Cheikh-Zadeh, du Khorassan, fut élève de Behzad, de même que

Oustad Sultan Mohammed-Mouçawir, de Sultanieh, et

Agha Mirek, peintre, calligraphe et doreur, qui mourut au temps de Mohammed-khan-Cheibâni.

Mohammed-Kazim, contemporain de Aga Mirek ;

Mir Zein-el-Abidin, d'Ispahan, fut élève de Oustad Sultan Mohammed-Mouçawir ;

Abdallah Mouçavir, du Khorassan, fut l'élève de Cheikh-Zadeh ;

Ibrahim,
Mirza-Ali, de Tauris,
Mohammed-Sultan, de Tauris,
Mohammed Moumin, du Khorassan, } élèves de Aga Mirek ;



PORTRAIT D'UN SHAH A CHEVAL. GRISAILLE. XVI[e] SIÈCLE. (*Collection Marteau*)

Mahmoud ..... 1580 ;

Mir Houssein-el-Housseïni ..... 1585 ;

Kemal, de Tauris, élève de Mirza-Ali ;

Siyawouch, le Géorgien, doreur et peintre, élève du doreur Oustad Hasan, de Bagdad ;

Weli-Djan, élève du précédent ..... 1587 ;

Mihrab, frère et élève du maître Hasan, de Bagdad ;

Mohammed, de Hérat, élève du précédent ;

Hosein, de Kazvine, élève de Mohammed-Sultan, fut chef des peintres à la Cour de Shah Ismaïl ;

Mohammed-beg, élève de Mohammed-Sultan ;

Chah Qouly-Naqqach ;

Mechmet Mourad-el-Samarkandi ;

Khodjeh Abd-el-Aziz, d'Ispahan, artiste préféré de Shah Tahmasp ;

Abd-el-Kateb ;

Mowlana-Ali-Açghar ;

Azer ..... ;

Mani, de Chiraz (1590), très grand peintre. (D'autres lui donnent une origine chinoise.) Aurait fait (sous réserves) une nuée d'élèves des pays les plus divers : Timour, Qabous, Riza-Faryabi, Asad Oullah-Chirazi, Mahmoud Hindi, Mirza Koutchek d'Ispahan, Shoudja-ed-Dowleh, Pahloul du Cachemire, Chapour, Weli de Kaboul, Ibrahim Sani. ...

Oustad-Behram, d'Ispahan ;

Djani, fils du précédent. Exécuta en 1685, à Ispahan, un album de portraits pour le R. P. Kaempfer.

Parmi les souverains qui n'avaient pas dédaigné de s'adonner à la peinture, on cite :

Baï-Sonqor-Mirza, prince timouride ;

Sultan Ibrahim-Mirza, élève de Siyawouch ;
Shah Tahmasp, élève d'Abd-el-Aziz ;
Sultan Awéis, de Bagdad (1366-1374), forma un élève, Abd-el-Hayy.

Les miniatures figurent soit dans le texte, soit hors texte. Souvent, elles viennent en fin de chapitre et alors au verso de la pièce on rencontre une de ces belles têtes de chapitre à arabesques dont il a été question plus haut. Elles sont toujours disposées à la française (c'est-à-dire le sujet dans le sens du texte). On en trouve dans des feuilles détachées, disposées à l'italienne (c'est-à-dire dans le sens du travers de la page). Mais nous croyons que c'est une fantaisie de l'artiste qui a encadré la page après l'avoir sortie du livre.

Miniatures indo-musulmanes. Bien que notre cadre se limite à la Perse, il nous est difficile de passer sous silence l'art indo-persan. Car les Persans ont été les éducateurs des Hindous musulmans. Ces derniers ont, d'ailleurs, dans la suite, si brillamment dégagé leur originalité que leur art serait plus justement appelé indo-musulman.

Les documents que nous avons eus sous les yeux ne datent guère que du milieu du seizième siècle. Les souverains grands-mongols étaient très éclectiques, et les artistes d'origines les plus diverses étaient bien accueillis à la Cour. Nous savons que toutes les écoles de Perse y étaient représentées, et certaines pièces faites à Delhi ont une origine nettement persane. Ce sont les rosaces et têtes de livres qu'on rencontre dans les manuscrits persans.



PERSONNAGE D'UNE MARGE. ART INDO-MUSULMAN. XVIe-XVIIe SIÈCLE. (*Collection Marteau*)

C'est fin du seizième siècle que l'école indo-musulmane s'affirme en pleine possession de tous ses moyens. Les beaux travaux exécutés sous le règne d'Akbar le Grand (1556-1605) en témoignent. L'art y a atteint son apogée. On cite comme familiers de la Cour un grand nombre d'artistes de tous pays, et de ce concours artistique s'est dégagée une école très particulière où l'art européen a eu sa part d'influence.

Les miniatures sont, dans tous leurs détails, d'une rare délicatesse et d'une exécution étourdissante. Leur gamme, de couleur moins vive, mais plus riche que celle des Persans, se rapproche beaucoup de celle des peintres d'Europe. Le dessin, le modelé des figures, l'expression des physionomies, le rendu des étoffes, les accessoires du costume, les décorations florales qui entourent les sujets, tout est d'une conscience peu commune. On voit dans les paysages animés un certain souci de la perspective inconnu aux voisins. Cette perspective est cependant quelquefois, mais dans des proportions beaucoup moindres que chez les Persans, sacrifiée au sujet, et il n'est pas rare de voir le personnage principal à plus grande échelle que ceux qui l'entourent. On flattait aux Indes comme ailleurs.

Un superbe recueil de miniatures indo-musulmanes, émigré de l'Inde dans la bibliothèque d'un grand seigneur persan, a pris l'an dernier le chemin de Paris. Ce recueil, dispersé feuille à feuille au gré des amateurs, composé en parties égales de portraits et de feuilles d'ornement, datait de la fin du seizième siècle et du début du dix-septième.

C'est le plus beau spécimen qu'on ait vu de l'école et il nous fixe sur la manière dont ses artistes pouvaient traiter le portrait. Le caractère personnel de la physionomie est tout à fait remarquable, et point n'est besoin de voir le personnage pour affirmer la ressemblance. Nous avons vu souvent des portraits du même personnage de mains différentes, et nous le reconnaissions de mémoire sans terme de comparaison. Ce recueil, qui constitue une







Miniature Indo-Musulmane. Deux personnages dans une prairie

Fin du XVIe siècle. (Collection Marteau)

galerie véritable, nous donne des portraits d'Akbar le Grand, de rajahs, de grands seigneurs debout ou assis au milieu d'un décor floral merveilleux. Les détails des draperies, des armes, des bijoux, des coiffures sont d'une minutie inimaginable, et pourtant rien ne nuit à l'ensemble. Les marges sont encadrées de personnages et d'animaux d'une délicatesse inouïe, qui forment avec le sujet principal une œuvre merveilleusement complète.



PERSONNAGE D'UNE MARGE.
ART INDO-MUSULMAN. XVIe-XVIIe SIÈCLE.
(*Collection Marteau*)

Les feuilles d'ornement sont d'un intérêt moins intense, mais elles ont bien du charme, avec leur texte à beaux caractères sertis d'un fond or sur lequel courent des rinceaux à fleurettes, leur bel encadrement et les marges décorées de fleurs sur leurs tiges et d'oiseaux et insectes voltigeant entre les fleurs.

Nous reproduisons trois planches de ce travail.

Miniature indo-musulmane. Deux personnages debout, le premier à barbe châtain, profil sémite accentué, les mains appuyées sur un bâton, porte une longue robe blanche recouverte en partie par un manteau brun. Le second personnage, debout, dans une attitude différente, les deux mains croisées, suit attentivement les gestes du premier. (Collection Marteau.)

Miniature indo-musulmane à décor d'ornements. Au milieu, texte noir sur vert avec superbe fond or rehaussé d'ornements et rinceaux. Triple encadrement et marge décorés de rinceaux à fleurs et feuillages et de cinq cartouches encadrant des gazelles. (Collection Marteau.)



PERSONNAGE D'UNE MARGE.
ART INDO-MUSULMAN.
XVIe-XVIIe SIÈCLE.
(*Collection Marteau*)

Huit petites miniatures de marge indo-musulmanes. Portrait d'hommes. (Collection Marteau.)

Ce recueil portait une note écrite de la main d'un de ses derniers propriétaires, où se trouvent jointes aux formules admiratives de règle en pareil cas, quelques réflexions philosophiques tout à fait savoureuses sur le sort des manuscrits : *Habent sua fata libelli.* Nous reproduisons ci-dessous, à titre de curiosité, la traduction de ce document :

« Au nom de Dieu, clément et miséricordieux,

» Ce recueil (*moragheï*), illustré en couleurs, aussi merveilleux de dessin que de peinture, est tel que l'école de peinture et de dessin de la Chine envie sa beauté et sa magnificence. Ses pages de calligraphie (*gathëat*) qui vont à l'âme et donnent la vie, ses miniatures dont la vue stupéfie, laissent loin derrière elles celles de Mani et d'Azer. Le lecteur, en regardant chaque page, sera émerveillé. Les caractères sont de l'écriture des plus grands maîtres, de ceux qui ont atteint la perfection dans l'habileté et le talent : tels le grand artiste Mir Emad et d'autres des plus réputés.

» En feuilletant le livre, vous verrez que chaque page est plus belle que la précédente, celle-ci plus étonnante que celle-là ; quelle que soit celle que vous regardiez, c'est une joie des yeux et du cœur ; votre âme sera attirée et transportée, et combien justifiée sera cette émotion ! Votre esprit se complaira dans cette contemplation, et la lumière des yeux et du cœur en sera ravivée.

» Cette perle inestimable est un joyau sans pareil. Nous l'avons acheté en 1242

(Hégire) pour la somme de 1 000 tomans, et nous l'avons fait entrer dans notre bibliothèque.

» Le nombre des pages est détaillé ci-dessous :

Pages de figures.	101
Pages d'ornements par Mir Emad.	34
Pages écrites par les autres calligraphes.	75

Louanges à Dieu.

» Que de livres nous avons vus et parcourus qui ont été écrits et achevés par ordre de grands personnages du temps passé ! Les siècles se sont écoulés, ils sont tombés de mains en mains, et il ne reste maintenant plus de traces, plus de souvenirs, plus de nouvelles de leurs propriétaires.



PERSONNAGE D'UNE MARGE.
ART INDO-MUSULMAN.
XVIe-XVIIe SIÈCLE.
(*Collection Marteau*)

» Il en sera certainement ainsi de cet admirable chef-d'œuvre. Il ira et viendra de mains en mains, tantôt acheté, tantôt vendu, tantôt offert en présent, tantôt volé et pillé, tantôt partagé entre des héritiers, alors qu'il ne restera de nous pas une trace, pas un nom.

» Dans cet espace de temps si court, combien avons-nous vu et constaté de changements, modifications et bouleversements dans la situation du monde ! Combien avons-nous vu de grands et puissants seigneurs déchus et abaissés ! Combien de sujets bas et vils au faîte de la fortune et du bonheur !

» Nous avons écrit ces lignes en souvenir de notre écriture propre.

» Behmen-Mirza, fils de Naïb-es-Sultaneh,
» Abbas Mirza, fils de Fath-Ali-Shah-Kadjar. »
(Cachet) : L'unique perle de la mer de Royauté :
Behmen.

Nous relevons ci-dessous les noms d'artistes persans et indo-musulmans qui travaillaient à la Cour d'Akbar le Grand.

Kasou,	Djagan,	Noms figurant dans le manuscrit d'Akbar-Nameh au South-Kensington-Museum.
Lal,	Moheck,	
Moukound,	Khemkazan,	
Mouchkin,	Taro,	
Farrouck,	Sauwalla,	
Mahdou,	Râm,	

Harribar, 1633,
Mohammed-Nadir, de Samarkand, 1649,
Hachim, 1651,
Anouptchitar, 1656,
Hounhar, 1669,
Tchitarman, 1669,
Dhagvati, .

La reliure : ses formes. Il est difficile d'en fixer l'origine, qui remonte aussi loin qu'on peut aller dans le passé. Cet art a été pratiqué chez les Arabes dès le début de la religion musulmane. On cite des spécimens depuis le neuvième siècle et de nombreux relieurs célèbres des dixième et onzième siècles sont connus. Cet art est allé se développant chez les Timourides et chez les Sophis, et nous voyons de nos jours apparaître de merveilleuses reliures du seizième siècle. Beaucoup de relieurs s'étaient rendus célèbres dans des genres différents ; le





Reliure en cuir repoussé et incisé, fond doré. XVIe siècle.

(Collection de l'auteur)

cartonnage appelle la décoration, et calligraphes, enlumineurs, doreurs et peintres ont contribué à l'éclat de cette manifestation artistique.

La reliure affecte deux formes :

1° Celle de la reliure européenne : deux plats et le dos ;

2° La forme portefeuille : deux plats et le dos ; le dernier plat additionné d'un rabat, qui, le livre fermé, prend place entre le premier plat et la première feuille du livre. Il servait aussi de signet pour marquer la page où le lecteur s'était arrêté. Cette disposition assure à cette troisième pièce des garanties de conservation que n'ont pas les deux autres. Aussi est-elle toujours beaucoup plus fraîche. Il est bon d'ajouter que le rabat est de la même matière que le plat et décoré dans son style.

Dans les beaux livres, la reliure n'a rien à envier à la miniature. Il en est d'une splendeur incomparable. Les relieurs ont suivi les peintres et les enlumineurs et ils les ont égalés.

Le décor est indépendant de la forme et nous pouvons diviser les reliures décorées en deux catégories :

1° Les reliures gaufrées avec motifs en relief et en creux ;

2° Les reliures plates laquées.

Dans les deux cas, l'âme des plats est composée de carton.



MATRICE EN ACIER GRAVÉ SERVANT A L'ESTAMPAGE DES RELIURES EN CUIR. XVII° SIÈCLE. *(Collection de l'Auteur)*

1° Reliures gaufrées. La surface extérieure du plat est recouverte d'un cuir incisé dans son épaisseur et doré selon le motif choisi. Souvent il y a deux cuirs superposés, le premier formant fond, et le second découpé et dentelé ; le travail représente en relief or, sur fond or, le profil, soit d'une belle rosace, soit d'une belle page de tête avec encadrement extérieur de filets et rinceaux or à plat sur cuir.

Sur d'autres (et ce sont les plus belles), on voit reproduites des scènes de combat et de chasse, des pages décoratives à rinceaux et animaux fantastiques d'un effet merveilleux, des arbres, des oiseaux, des animaux dans toutes les attitudes, en relief noir ou or se détachant sur fond or. Nous en avons eu sous les yeux quelques spécimens vraiment extraordinaires. Les encadrements décorés de caractères en relief dorés ou de leur ton ordinaire sont d'un effet superbe.

Pour simplifier le travail, les relieurs gravaient ou faisaient graver des motifs de reliure en bois, cuivre ou acier. Le travail leur était ainsi singulièrement facilité et ils pouvaient le reproduire indéfiniment. On voit de ces plaques gravées au South-Kensington Museum, et M. D'Allemagne en possède aussi dans ses collections.

D'autres reliures plus simples sont gaufrées, soit au petit fer, soit avec des plaques gravées, sans rehauts de couleurs. Ce ne sont pas les moins intéressantes.

Mais où la fantaisie des relieurs s'est donné carrière de la manière la plus délicate, la plus élégante, c'est dans la garde ou surface intérieure du plat. Soit qu'il s'agisse de papier or, noir ou couleur, finement découpé d'arabesques, rinceaux et ornements, collé à plat, par motifs, sur des fonds de couleurs différentes, avec encadrements extérieurs de cuir fileté d'or ; soit qu'il s'agisse de bandes et de médaillons de papier en cuir dentelé, collés en creux sur fond bleu, vert ou rouge, séparés par des encadrements et motifs de cuir gaufré à reliefs variés, ils se jouent des difficultés, comme leurs maîtres les décorateurs, et arrivent à des effets surprenants. Les travaux des Persans, dans le découpage et la dentelure du papier et du cuir, sont supérieurs d'exécution aux plus beaux travaux des Japonais dans le pochoir. C'est dans cette reliure, aussi bien pour le plat que pour la garde, qu'intervient le doreur à la feuille, et il y fait merveille.

2° Reliures laquées. La surface extérieure du plat, bordée de cuir pour protéger la tranche, reçoit une légère couche de plâtre gommé, puis est recouverte de laque de couleurs variées, mais toujours foncées. Sur cette préparation, les artistes ont reproduit en couleurs et or les scènes des miniatures de livres. Il leur arrive d'aviver leurs couleurs en mettant quelques points de burgau ; c'est un charme de plus. Cette reliure, à l'encontre de la première, exigeait donc l'intervention du relieur et du peintre. Celle du relieur même est assez limitée ; il a fourni des panneaux pour le travail du peintre. Mais il a repris avantage dans les gardes qu'il a traitées comme celles de la première catégorie. Le plat, une fois terminé, était recouvert d'une couche de vernis. Il est passé ces dernières années, en Europe, d'admirables spécimens de cette reliure dont il semble que seule la tradition se soit conservée. On en voit dans les livres des dix-huitième et dix-neuvième siècles ; mais les artistes se sont bornés à exécuter des fleurs, des oiseaux, des insectes et quelques scènes à personnages banales et sans grand intérêt artistique. Le travail de la garde, assez rare en cette catégorie, a vite disparu, et dans la période en question il n'en existe pas.

Nous reproduisons deux spécimens de ces reliures. Malheureusement, comme pour les miniatures, les épreuves en noir ne donnent, de l'original, qu'une idée bien imparfaite.

Nous relevons la liste suivante des relieurs célèbres :

Ibn-Abil-Harich, neuvième siècle, bibliothèque du Calife El-Mamoun ;
Chifat-el-Migrad,
El-Odjaïfi,
Abou-Isa-ben-Chîran,
Dimyana-el-Asar-ben-el-Hadjdjam, } avant le onzième siècle ;
Ibrahim,
Mohammed, fils du précédent,
El-Hosen-ben-es-Saffar,
Chérif-ed-Dine, Yezdi, 1495 ;
Mohammed-Tahir, 1554 ;
Mir Hosein, de Kazvine, également peintre ;
Cahhaf Kazim-beg, de Tauris, élève du précédent ;
Mirza-beg, élève du précédent ;
Mohammed-Zeman ;
Mallah Kazim-Ali, 1587.



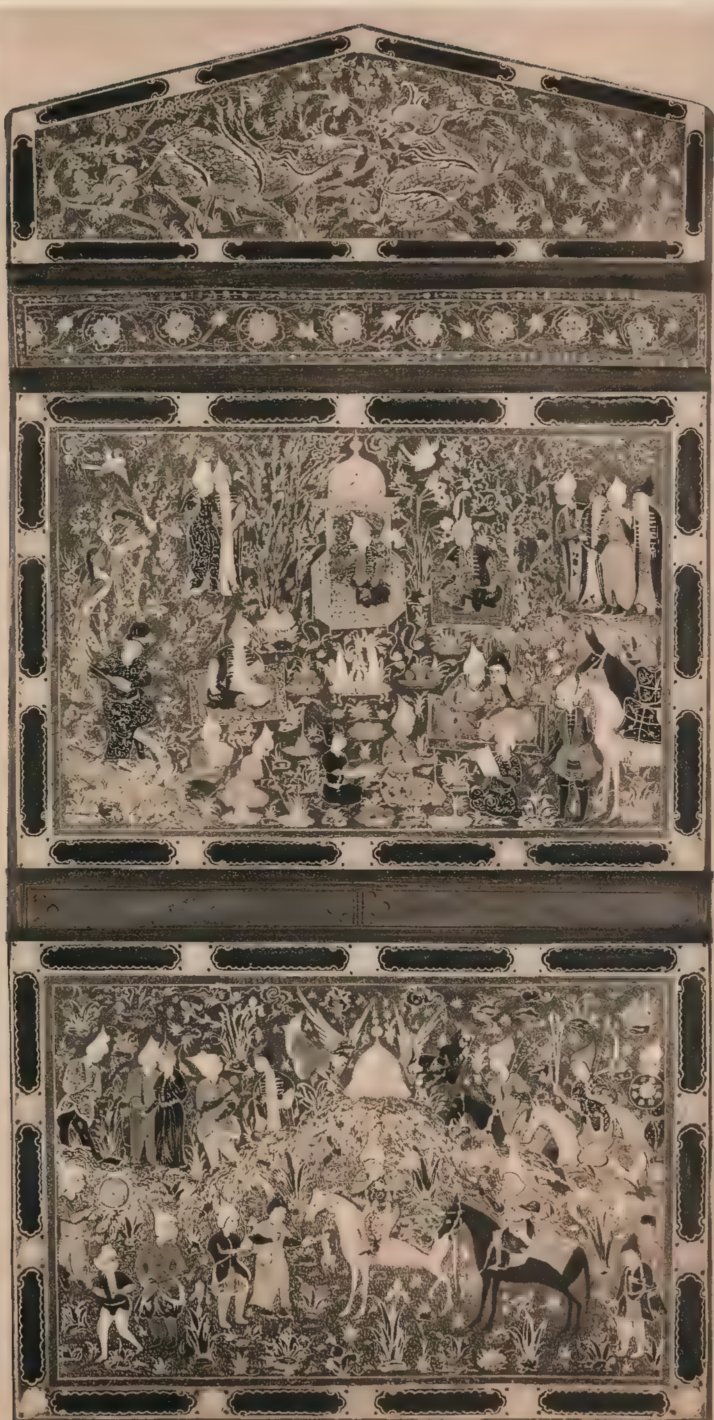
[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]



Reliure en carton laqué, dessins polychromés sur fond or. XVIe siècle

(Collection de l'auteur)



LA CHASSE AU LION, D'APRÈS UN PONCIF AYANT SERVI A DÉCORER UNE RELIURE LAQUÉE, XVIIIe SIÈCLE. (*Collection de l'Auteur*)

Parmi les peintres qui acquirent une grande réputation dans l'art d'orner les reliures, on trouve :

Mohammed-beg, élève de Mohammed-Sultan, de Tauris ;
Mehdi-beg ;
Bourdj-Ali, d'Ardebil ;
Emir Chahi, de Sebzévar,
Abd-el-Camad, de Kachan ;
Kazim, de l'Irak ;
Mireki, de Chiraz ;
Geyath-ed-Din-Khalil.

Malgré les prix très élevés atteints ces dernières années par les beaux livres, il s'est formé à Paris des collections qui peuvent rivaliser avec les plus belles des deux mondes. Nous avons pu voir les principales, et c'est là que nous avons appris à apprécier l'art de l'Iran dans toutes ses manifestations. Il est malheureusement plus facile de se passionner que d'analyser son admiration.

Encouragé par des amis, nous avons entrepris cette étude en attendant qu'une plume plus autorisée reprenne le sujet et lui donne toute l'ampleur dont il est digne. Si modeste que soit le résultat, il serait inexistant si je n'avais eu recours aux auteurs déjà cités, dont nous retrouverons les noms au chapitre bibliographique. Il est juste, et c'est là notre dernier mot, que nous leur rendions ici l'hommage dû à leurs beaux travaux.

Nous croyons nous faire l'interprète de tous nos lecteurs en remerciant ici M. Marteau de cette magistrale étude; il a su en quelques pages résumer tout l'ensemble de ce que l'on connait jusqu'à ce jour des miniaturistes et des enlumineurs persans. Nous espérons bien que M. Marteau ne s'en tiendra pas à cette intéressante notice et qu'il nous donnera un jour une œuvre encore plus complète, qui est attendue avec impatience par tous les fervents admirateurs de l'art Iranien.

BIBLIOGRAPHIE DE LA PERSE

A

Abbate (Washington). — *Al Achoura.* Le Caire, 1888. In-f°.

Abbott (W.-G.). — *Report on the Nestorian Christian of Urmia*, 1880. (*N° 55 in Parliamentary papers Turkey*, 1881.)

Abd-Oul-Béha. — *Les leçons de Saint-Jean d'Acre*, recueillies par L.-C. Barney. Paris, 1908. In-16.

Abdullah (S.) et F. Macler. — *Etudes sur la miniature arménienne.* Paris, 1909. Gr. in-8°.

Abdul-Kérim. — *Voyage de l'Inde à La Mecque*, 1741. Traduit en français par M. Langlès.

A'Court (M.). — *Narrative of a Journey into Persia*, 1826.

Adams (Isaac). — *Persia by a Persian, being personnal experiences of manners customs, habits, religion and social life in Persia.* Grand Rapids-Michigan, 1900, in-8°, et Londres, 1906. In-8°.

Adler (El.-N.). — *The persians jews, their book and ritual.* Oxford, 1898. In-8°.

Advielle (V.). — *La Musique chez les Persans en* 1885. Paris, 1885. In-8°.

Ahmed Khan-Bahador. — *A Series of essays on the life of Mohammed and subjects subsidiary thereto.* London, 1870. In-8°.

Ainsworth (W.-F.). — *Personnal Narrative of the Euphrates expedition.* London, 1888. In-8°.

Ainsworth (W.-F.). — *Travels and Researches in Asia Minor, Mesopotamia, Chaldea and Armenia.* London, 1840. In-8°.

Alcock (T.). — *Travels in Russia, Persia*, etc. London, 1831. In-8°.

Alexander (J.-E.). — *Travels from India to England, comprehending a visit to the Burman empire, and a Journey through Persia... in* 1825-1826... 1827. In-4°.

Alexandre de Rhodes (R. P.). — *Relations de la Mission des P. de la Cie de Jésus, establie dans le royaume de Perse.* Paris, 1659. In-8°.

Anderson (T.-S.). — *My wanderings in Persia.* London, 1880. In-16.

Anet (P.-Claude). — *La Perse en automobile.* Paris, 1907. In-4°.

Anonyme. — *Anecdotes orientales.* Paris, 1773. 2 vol. in-8°.

Anonyme. — *Aus Persien* (note sur la Perse par un Autrichien). Vienne, 1882, in-8°.

Anonyme. — *Beschryving van verschillende Perzische stenden en verhaal van eenige voorvellen aan het of* (1628) *zeden en gwoonten enz...* Utrecht, 1854, in-8°.

Anonyme. — *La femme persane jugée et critiquée par un Persan.* Traduction de G. Audibert. Paris, 1889, in-16.

Anonyme. — *Journey through Russia into Persia* (par deux gentilshommes anglais). London, 1739, in-4°.

Anonyme. — *Le livre des Dames de la Perse.* Traduction de J. Thonnelier. Paris, in-18.

ANONYME. — *The lands of Eastern Caliphate.* Mesopotamia, Persia and Central Asia, from the Moslem conquest to the time of Timur. Cambridge, 1905, in-8°.

ANONYME. — *Relation historique du détrônement du roi de Perse et des Révolutions arrivées de 1722 à 1725.* Paris, 1727, in-4°.

ANONYME. — *Sketches of Persia,* from the journals of a traveller in the East... London, 1828, in-8°.

ANONYME. — *Le Théâtre en Perse...* Genève, 1888, in-12.

ANONYME. — *Voyage en Perse* fait dans les années 1807, 1808, 1809. Paris, 1819, 2 vol. in-8°.

ANTONY (Ch.). — *Relation of his travel into Persia.* London, 1613, in-16.

ARBUTHNOT (F.-F.). — *Persian Portraits.* Sketch of Persian History. London 1887, in-8°.

ARCHEVÊQUE D'ANCYRE. — *Relation d'une Mission* faite nouvellement par Mgr l'Archevêque d'Ancyre à Ispahan en Perse pour la réunion des Arméniens à l'Eglise catholique. Paris, 1702, in-8°.

ARDATOR (M.). — *Le dernier mouvement politique en Perse* (en langage russe). Saint-Pétersbourg, 1906-1907, in 8°.

ARNOLD (A.). — *Through Persia by caravan.* London, 1877, 2 vol. in-8°.

ATKINSON (James). — *Customs and Manners of the Women of Persia and their domestic superstitions.* Translated from the original persian, by M. Atkinson. London, 1832, in-8°.

AUBIN (E.). — *La Perse d'aujourd'hui :* Iran-Mésopotamie. Paris, 1908, in-12.

AVRIL (A. D'). — *Les Femmes dans l'épopée iranienne.* Paris, 1888, in-12.

AVRIL (P.). — *Europa en Asia, als Turkijen, Persien, Armenien,* etc..., *beide de Pruissen en moldavien.* Utrecht, 1694, in-4°.

B

BABELON. — *Les Mandites,* leur histoire et leur doctrine. Paris, 1882, in-8°.

BACHER (W.). — *Les Juifs de Perse au* XVII*e et au* XVIII*e siècle.* Strasbourg, 1907, in-8°.

BADGER (Rev. G.-P.). — *Nestorians and their Ritual,* 1842.

BAECKER (Louis de). — *La Perse et la question d'Orient.* Saint-Omer, 1866, in-8°.

BAKER (Col. V.). — *Clouds in the East.* London, 1876, in-8°.

BALLANTINE (H.). — *Midnight marches through Persia.* 1875, in-8°.

BARBARO (Josafa). — *Travels to Tana and Persia by Josafa Barbaro and Ambrogio Contarini,* translated from the Italian by Villiam Thomas. Londres, Hakluyt Society, 1873, in-8°.

BARBIER DE MEYNARD. — *Description historique de la ville de Kasvin.* Paris, 1857, in-8°.

BARBIER DE MEYNARD. — *Dictionnaire géographique et littéraire de la Perse et des contrées adjacentes.* Extrait du *Modjem-el-Bouldan* de Yaqout. Paris, 1861, grand in-8°.

BARBIER DE MEYNARD. — *Journal asiatique* ou recueil de mémoires, d'extraits, de notices relatifs à l'histoire, à la philosophie, aux langues et à la littérature des peuples orientaux. Publication de la Société asiatique. Paris, 1838-1886.

BARBIER DE MEYNARD. — *Le livre des routes et des provinces,* texte arabe de Ibn-Khordadbeh, publié, traduit et annoté par Barbier de Meynard. Paris, 1865, in-8°.

BARNEY (L.-C.). — Voir Abd-Oul-Béha.

BARTHOLOMAE (Ch.). — *Altiranisches Worterbuch...* Strasbourg, 1905, in-8°.

BASSETT (J.). — *Persia the Land of the Imams.* New-York, 1886, in-8°.

BAUMANN (Otto). — *Ressources et Population de la Perse* (en allemand). Marburg, 1900, in-8°.

BEHA-ULLAH. — *Le livre de la Certitude,* traduit du persan par H. Dreyfus et Habib-Ullah-Chirazi. 1904, in-8°.

BEHA-ULLAH. — *Les Préceptes du Béhaïsme,* traduit du persan par H. Dreyfus et Habib-Ullah-Chirazi, 1906, in-12.

BEHRNAUER (W.). — *Mémoire sur les institutions de la police chez les Arabes, les Persans et les Turcs...* Paris, 1891, in-8°.

BELFOUR (F.-C.). — *Life of Sheikh Mohammed Ali Hazim,* written by himself, and from two Persians manuscrits and noted with their various readings. London, 1831, in-8°.

Bell d'Antermony (John). — *Travels from Saint Pétersburg*. London, 1717.

Bell d'Antermony (John). — *Voyages depuis Saint-Pétersbourg en diverses contrées de l'Asie*, traduit de l'anglais par M....., 1766, 3 vol. in-12.

Bell d'Antermony (John). — *Travels in Asia* (dans la collection générale de voyages Pinkerton. Londres, 1811).

Bell (Col. Mark Sever). — *A visit to the Karun river and Kum* (Backwood's Edimburgh Magazine. Avril 1889).

Bellew (H. W.). — *From Indus to the Tigris*. London, 1872.

Benjamin (J.-J.). — *Cinq années de voyage en Orient*, 1846-51. 1856, in-8°.

Benjamin (S. G. W.). — *Persia and the Persians*. Boston, 1886, et Londres, 1888, in-8°.

Bent (J. Th.). — *How H. M. the Shah travels when at home*. London, 1889, in-8°.

Bérard (Victor). — *Questions extérieures*. France et Perse. Les fouilles de Suse. Paris, 1905, in-8°.

Bérard (Victor). — *Révolutions de la Perse*. Les provinces, les peuples et le gouvernement du Roi des Rois. Paris, 1910, in-8°.

Berbrugger (A.). — *La Polygamie musulmane*, ses causes fatales et le moyen de la détruire. Alger, 1858.

Bergt (J. A.). — *Reise in Persien*. Leipzig, 1805, in-8°.

Bernard (Mme Laure). — *Histoire de la Perse*. Mœurs, usages et coutumes de ce pays. Rouen, 1852, in-8°.

Bernard (Mme Laure). — *Excursions lointaines*. Mœurs et coutumes de la Perse. Rouen, 1863, in-8°.

Bert (F.). — *Through Persia from the Gulf to the Caspian*, 1909, in-8°.

Beugnon (H. de). — *Les prédécesseurs du Shah de Perse*. Limoges, 1882, in-8°.

Beyens (Baron E.). — *Commerce et industrie de la Perse*. Paris, 1898, in-8°.

Biddulph (C. E.). — *Four months in Persia*. London, 1892, in-8°.

Bigham (C.). — *A Ride through Western Asia*. London, 1897, in-8°.

Binder (H.). — *Au Kurdistan, en Mésopotamie et en Perse*. Paris, 1887, grand in-8°.

Binning (Robert B. M.). — *A journal of Two Years'Travel in Persia, Ceylan...* London, 1857, in-8°.

Bird (M. R. S.). — *Persian Women and their Creed*. London, 1899, in-8°.

Bishop (Isabella L. Bird, Mrs). — *Journeys in Persia and Kurdistan*, including a summer in the upper Karun region and a visit to the Nestorians Rayahs. London, 1891, in-8°.

Bland (N.). — *On the persian game of chess*. London, 1851, in-8°.

Blau (Dr O.). — *Commercielle Zustande Persiens*. Berlin, 1858, grand in-8°.

Blaramberg. — *Aperçu statistique de la Perse en 1841*. Saint-Pétersbourg, 1853, in-8°.

Bleibtreu (J.). — *Persien*. Das Land der Sonne und des Lowen. Freiburg, 1894, in-8°.

Blochet (E.). — *Les Ecoles de peinture en Perse*. 1908, in-8°.

Blochet (E.). — *Les peintures de manuscrits arabes, persans et turcs de la Bibliothèque Nationale*. Paris, 1911, in-8°.

Blochet (E.). — *Liste géographique des villes de l'Iran*. 1895, grand in-8°.

Bode (Baron C. de). — *Travels in Luristan and Arabistan*. London, 1845, 2 vol. in-8°.

Bode (W.). — *Ancien tapis d'Orient*, trad. française de G. Gromaire. Paris, 1911, in-8°.

Boital (Fabius). — *Nasser-ed-Din-Shah et la Perse*. La légende et l'histoire. Paris, 1878, in-8°.

Bonvalot. — *Révolutions de la Perse ancienne et moderne*. Paris, 1833, in-8°.

Boré (Eug.). — *Correspondance et mémoires d'un voyageur en Orient* (Constantinople, Grèce, Arménie, Chaldée, Perse), 1839-1840. 2 vol. in-8°.

Boulé (Georges). — *La Perse physique*. Versailles, 1893, in-8°.

Bourdoukoff (N.). — *Céramique de l'Asie centrale*. 1905, in-8°.

Bourgoing (J.). — *Les arts arabes. Architecture, menuiserie, bronze, revêtements, etc.* 1873, in-f°.

Brasier et J.-L. Brunet (L.). — *Les Ordres persans*. Paris, 1902, in-8°.

Bricteux (A.). — *Voyage en Perse*, Au pays du Lion et du Soleil. 1908, in-8°.

British Museum. — *The coins of the Shahs of Persia* : Safavis, Afghans... Kajars. London, 1887, in-8°.

Brown (J.-P.). — *The Derviches, or oriental spiritualism*. 1868, pet. in-8°.

Browne (Edward-Granville). — *A literary History of Persia* from the earliest times until Firdawsi. New-York, 1902, in-8°.

Browne (Edward-Granville). — *Literary history of Persia* from Firdausi to Saadi. London, 1906, in-8°.

Browne (Edward-Granville). — *A Year amongst the Persians*. London, 1893, in-8°.

Browne (Edward-Granville). — *The Babis of Persia* : I. Sketch of their History and personal experiences amongst them ; II. Their litterature and Doctrines. London, 1889, in-8°.

Browne (Edward Granville). — *The Persian revolution of* 1905-1909. London, 1910, in-8°.

Bruce (Capitaine P.-H.). — *Memoirs*... London, 1723.

Brugsch (Heinrich). — *Im Lande der Sonne*. Wanderungen in Persien. Berlin, 1886, in-8°.

Brugsch (Dr H.). — *Reise der K. Preussischen Gesandschaft nach Persien*... Leipzig, 1862-1863, 2 vol. in-8°.

Bruins (C. de). — *Reizen over Molkovie door Perzie en Indie*. Amsterdam, 1714, in-f°.

Brydges (Sir Harford Jones). — *The Dynasty of the Kajars*, translated from a Persian manuscript. London, 1833, in-8°.

Brydges (Sir H. J.). — *An account of the transactions of his Majesty's mission to the Court of Persia in the years* 1806-1811. London, 1834, in-8°.

Buckingham (J.). — *Travels in Assyria, Media and Persia*, including a journey to Hamadan. London, 1829, in-8°.

Burnes (A.). — *Travels into Bokhara*. 1832, in-8°.

C

Castonnet des Fosses. — *Les Relations de la France avec la Perse*. Angers, 1889, in-8°.

Castonnet des Fosses. — *A travers la Perse*. Lille, 1891, in-8°.

Caterino (Zeno). — *Del commentarii die Viaggio in Persia* e della guerre fatte nell'imperio Persano, dal temps di Ussuncassano... 1558.

Cavaniol (H.). — *La Perse ancienne*. Paris, 1868, in-8°.

Chardin (J.). — *Coronation of King Solyman III*. London, 1680, in-12.

Chardin (J.). — *Le Couronnement de Soleiman*, troisième Roy de Perse, et ce qui s'est passé de plus mémorable dans les deux premières années de son règne... Paris, 1671, in-12.

Chardin (J.). — *Dagverhaal der reis na Persien en Oost Indien door de Swartezee en Colchis*. Amsterdam, 1687, in-4°.

Chardin (J.). — *Voyage de M. le Chevalier Chardin en Perse et autres lieux de l'Orient*. Amsterdam, 1711, 3 vol. in-4°.

Chardin (J.). — *Voyage en Perse du Chevalier Chardin*. Paris, 1723, in-12.

Chardin (J.). — *Voyage en Perse du Chevalier Chardin*. Paris, 1811, 10 vol. in-12 et atlas in-f°.

Charles (J.). — *Les luttes d'influence dans le golfe Persique*. 1907, in-8°.

Chesney (Général F.-R.). — *Expédition for the Survey of the Euphrates*. London, 1837.

Chodzkiewicz (L.). — *Une tente persane du* XVI*e siècle*. Paris, 1883, in-8°.

Chodzko (A.). — *Choix de Teaziès* (dans la *Revue Indépendante*, année 1878).

Chodzko (A.). — *De l'élevage des vers à soie en Perse*. Paris, 1843.

Chodzko (A.). — *Le Ghilan ou les marais caspiens*. Paris. 1850, in-8°.

Chodzko (A.). — *Le Théâtre persan* (dans la *Revue Indépendante* de 1878).

Chodzko (A.). — *Le Khorassan et son héros populaire*. Paris, 1852, in-8°.

Chodzko (A.). — *Le Théâtre en Perse*. Paris, 1844, in-8°.

Collinot et A. de Beaumont (E.). — *Encyclopédie des arts décoratifs de l'Orient*. Recueil de dessins pour l'art et l'industrie. Paris, 1880-1883, grand in-f°.

Collins (E.-T.). — *In the Kingdom of the Shah*. London, 1896, in-8°.

Colombari (Colonel E.). — *Les Zemboureks*, artillerie de campagne à dromadaire employée dans l'armée persane. Paris, s. d., in-8°.

Conolly (Lieutenant A.). — *Overland journey to India*. 1830.

Cook (D[r] J.). — *Voyages et Travels*. 1748.

Cordier (A.). — *Les voyages en Asie du Bienheureux frère Odoric de Pordonone*. Paris, 1891, in-8°.

Coste (P.). — *Monuments modernes de la Perse*. 1867, in-f°.

Crawshay (Williams E.). — *Across Persia*. London, 1907, in-8°.

Creagh (J.). — *Armenians, Koords and Turcks*. 1880, in-8°.

Cresson (W.). — *Persia, the awakening East*. Philadelphia, 1908, in-8°.

Croizier (Comte de). — *Les intérêts européens en Asie*. La Perse et les Persans. Paris, 1873, in 8°.

Curson (R. P. R.). — *Armenia : Journeys in Erzeroum, Turkey and Persia*. London, 1854, in-8°.

Curzon (Lord G.-N.). — *Persia and the Persian question*. Londres, 1892, 2 vol. in 8°.

Curzon (R.). — *Armenia : A Year at Erzeroon and on the frontiers of Russia, Turkey and Persia*... 1854, in-8°.

Cutts (Rev. E. L.). — *Christians under the Crescent in Asia*. 1876, in-8°.

D

Darmesteter (James). — *Coup d'œil sur l'histoire de la Perse*. Leçon d'ouverture du cours de langues et littératures de la Perse faite au Collège de France. Paris, 1885, in-8°.

Darmesteter (James). — *Etudes iraniennes*. Paris, 1883, in-8°.

Darmesteter (James). — *La Flèche de Nemrod en Perse et en Chine*. Paris, 1884, in-8°.

Darmesteter (James). *Les origines de la poésie persane*. Paris, 1887, in-18.

Daussy. — *Mémoire descriptif* sur la route de Téhéran à Mesched et de Mesched à Yezd. Paris, 1841, in-8°.

Daulier-Deslandes (A.). — *Les Beautés de la Perse*. Paris, 1673, in-4°.

Davis (F.). — *The Persian mystics*. Londres, 1908, in-16.

Davoud Zadour de Melce-Shahnazar. — *Notice sur l'état actuel de la Perse*. Paris, 1818, in-18.

De Champ. — *Documents relatifs à la mission du général de Gardanne en Perse* (Annalen der Erdkunde, T. X, 1834).

Defrémery (Ch.). — *Histoire des Seldjoucides et des Ismaëliens ou Assassins de l'Iran*. Paris, 1849, in-8°.

Defrémery (Ch.). — *Mémoire historique sur la destruction de la dynastie des Mozaffériens*... 1844-1845, in-8°.

Defrémery (Ch.). — *Mémoire sur la famille des Sadjides*. Paris, 1848, in-8°.

Defrémery (Ch.). — *Mémoire historique sur trois princes de Nichopoor*, 848-595 de l'Hégire... 1846, in 8°.

Defrémery (Ch.). — *Recherches sur quatre princes d'Hamadan*. Paris, 1847, in-8°.

Defrémery (Ch.). — *Voyages d'Ibn-Batoutah dans la Perse et dans l'Asie centrale*... Traduction de M. Defrémery. Paris, 1848, in-8°.

Depping (Guill.). — *Souvenirs d'un médecin*. Le Shah de Perse Nasr-oud-Din, sa vie et sa Cour. Saint-Germain, 1867, in-8°.

Deschamps (G.). — *Sur les routes de l'Asie*. Paris, 1894, in-8°.

Dickinson (J. Hones et P.). — *Persia in Revolution, with notes of travel on the Caucasus*. 1910, in-8°.

Dieulafoy (Marcel). — *Fouilles de Suse*. Paris, 1885, in-8°.

Dieulafoy (Marcel). — *L'Art antique de la Perse*. Paris, 1885, in-f°.

Dieulafoy (Marcel). — *La construction des ponts en Perse*. (*Annales des Ponts et Chaussées*, 1883.)

Dieulafoy (Marcel). — *La Perse ouverte*. Versailles, 1883, in-8°. (Extrait de *la Philosophie positive*, mai-juin 1883.)

Dieulafoy (M[me] J.). — *La Perse, la Chaldée et la Susiane*. Paris, 1887, in-4°.

Doncout (A.-S. de). — *La Perse*. Géographie, histoire, mœurs et gouvernement. Lille, 1885, in-4°.

Dorn (Bernard). — *La Caspienne*. 1875, in-8°.

Dorn (Bernard). — *Muhammedanische Quellen*... Saint-Pétersbourg, 1850-1858, in-8°.

Dourry (Efendy). — *Relation de Dourry Efendy*, ambassadeur de la Porte ottomane auprès du Roi de Perse. Paris, 1810, in-8°.

Dreyfus (Hippolyte). — *Essai sur le Béhaïsme*, son histoire, sa portée sociale. Paris, 1909, in-12.

Drouville (Colonel G.). — *Voyage en Perse fait en* 1812-1813. Deux éditions, 1813 et 1825, in 8°.

Dubeus (L.). — *La Perse :* Histoire, géographie, religions, mœurs. Paris, 1841, in-8°.

Ducerceau (le R. P.). — *Histoire des révolutions de la Perse,* tirée des mémoires du Père Krusinski... La Haye, 1728, 2 vol. in-12.

Duhousset (Commandant E.). — *Etudes sur la population de la Perse.* Paris, 1863, in-8°.

Dundas (L.-J.-L.). — *Earl of Ronaldshay.* Sport and Politics under an Eastern sky...Edimburgh, 1902, in-4°.

Dundas (L.-J.-L.). — *On the Outskirts of Empire in Asia.* Edimburgh, 1904, in-8°.

Dunn (A.). — *British interests in the Persian Gulf.* London, 1907. (Publ. de la Central Asian Society.)

Dupré (A.). — *Voyage en Perse,* en 1807-1809, en traversant l'Anatolie et la Mésopotamie. Paris, 1814, 2 vol. in-8°.

Durand (Lady E. R.). — *An autumn tour in Persia;* the record of a journey from Téhéran to Kum, Kashan and Ispahan into Kurzistan... Westminster, 1902, in-8°.

Dutemple (E.). — *Les Kadjars.* Vie de Naser-ed-Din Shah. Paris, 1873, in-8°.

Duval (Rubens). — *Les Dialectes néo-araméens de Salamas.* Textes sur l'Etat actuel de la Perse et les contes populaires publiés avec une traduction française. Paris, 1883, in-8°.

E

Eastern Persia, an account of the journeys of the Persian Boundary Commission 1870-1872. London, 1876, 2 vol. in-8°.

Eastwick (E.-B.). — *Journal of a Diplomate.* Three Years' residence in Persia. London, 1864, in-8°.

Eloy (A.). — *Relations de voyage...* 1836, in-8°.

Ennemond (M.). — *Notes sur la Turquie, le Caucase, la Perse et le Turkestan.* Lyon, 1909, gr. in-8°.

Erp (Baron d'). — *La Perse au point de vue des intérêts belges.* Paris, 1891, in-8°.

Ethé. — *Essays und Studies.* 1872.

Ethé. — *Persische Passionspiel* (dans *Morgenland Stud*).

Eyriès. — *Abrégé des voyages modernes,* depuis 1780 jusqu'à nos jours. Paris, 1824, in-8°.

F

Fatheh-Ali, Shah de Perse actuellement régnant (s. l. n. d.), in-4°.

Fergusson (J.). — *The Palace of Nineveh and Persepolis restored...* London, in-8°.

Ferrier (J.). — *Caravan journeys and wanderings in Persia, Afghanistan, Turkistan and Beloochistan...* with historical notices of the countries lying between Russia and India, translated from the unpublished Mss of J. Ferrier, by W. Jesse, edited by H. D. Seymour. London, 1856, in-8°.

Ferrier (J.). — *Voyages en Perse, dans l'Afghanistan, le Bélouchistan et le Turkestan,* avec notes traduites de l'anglais par B.-H. Révoil. Paris, 1860, in-8°, 2 vol.

Ferrières-Sauvebœuf. — *Mémoires historiques, politiques et géographiques des voyages faits en Turquie, Perse et Arabie de* 1782 *à* 1789... Deux éditions : Paris 1790 et 1807, in-8°, 2 vol.

Feuvrier (Docteur). — *Trois ans à la Cour de Perse.* Paris, 1893, in-8°.

Filippi (M. F. de). — *Viaggio in Persia.* 1862, in-8°.

Flandin (Eugène) et X. Pascal-Coste. — *Voyage en Perse.* Paris, 1843-1854, 8 vol. in-8° et in-f°.

Floyer (E.). — *Unexplored Béluchistan.* 1877, in-8°.

Fogg (W. P.). — *Travels and Adventures in Arabistan.* London, 1881, in-8°.

Fonahm (A.). — *Zur quellenkunde der persischen Medizin.* 1910, gr. in-8°.

Forster (G.). — *Journey from Bengal to England.* 1784, in-8°.

Forster (G.). — *Voyage du Bengale à Pétersbourg* à travers les provinces septentrionales de l'Inde, le Kachemir, la Perse... Traduction de L. Langlès. Paris, 1802, in-8°.

Fowler. — *Three Years in Persia*. London, 1841-1842, in-8°.

Franck (A.). — *Etudes orientales*. Paris, 1861, in-8°.

Franklin (W.). — *Observations made on a tour from Bengal to Persia*. London, 1790, in-8°.

Fraser (James B.). — *A Winter's Journey from Constantinople to Téhéran*, with travels through various parts of Persia... 1838, 2 vol. in-8°.

Fraser (James B.). — *An historical and descriptive account of Persia from the earliest ages to the present time...* Edimburgh, 1834, in-16.

Fraser (James B.). — *Narrative of a Journey into Khorassan in the years* 1821 *and* 1822, including some account of the countries to the North East of Persia, with remarks upon the National character, government and resources of that Kingdom... 1825, in-4°.

Fraser (James B.). — *Travels and Adventures in the Persian Provinces on the Southern banks of the Caspienne Sea*... London, 1826, in-4°.

Fraser (James B.). — *Travels in Koordistan*... London, 1835, in-4°.

Fraser (D.). — *Persia and Turkey in revolt*. London, 1910, in-8°.

Frédé (Pierre). — *La pêche aux perles en Perse et à Ceylan*. 1887, in-8°.

Frédé (Pierre). — *Voyage en Arménie et en Perse*. 1885, in-8°.

Freshfield (D.). — *Journey in the Causasus and ascent af Kasbek and Elbruz*... 1869, in-8°.

Freyer (John). — *Account of East India and Persia. Travels in* 1672 1681. London, 1698, in-4°.

Freygang-Koudriavski (Mme Fr.). — *Lettres sur le Caucase et la Géorgie*, suivies d'une relation de voyage en Perse en 1812... Hambourg, 1816, in-8°.

Frilley (G.). — *La Perse littéraire*, avec un essai sur les études persanes en France par Ch. Simard. 1909, in-12.

Froidefond des Farges (R. de). — *Coup d'œil sur la Perse d'aujourd'hui*... Paris, 1861, in-8°.

Fryer (Docteur). — *Travels into Persia*... 1676-1677.

G

Gardane (A. de). — *Mission du général de Gardanne en Perse* sous le premier Empire... Paris, 1865, in-8°.

Garnier (H.). — *Voyage en Perse*, Arabie... 1875, in-18.

Gasteiger-Khan (général A.). — *Von Téhéran nach Beludschistan*. Insbruck, 1881, in-16.

Gayet (Albert). — *L'Art persan*... Paris, 1895, in-8°.

Geiger (Le docteur Wilhelm). — *Civilization of the Eastern Iranians in ancient times*, with an introduction on the Avesta religion... London, 1886. 2 vol. in-8°.

Gmélin (S.-G.). — *Histoire des découvertes*... 1772, in-4°.

Gobineau (Comte A. de). — *Histoire des Perses*, d'après les auteurs orientaux, grecs et latins, et particulièrement d'après les Mss orientaux inédits. Paris, 1869, 2 vol. gr. in-8°.

Gobineau (Comte A. de). — *Les religions et les philosophies de l'Asie centrale*... Paris, 1900, in-8°.

Gobineau (Comte A. de). — *Trois ans en Asie*, de 1855 à 1858. Paris, 1861, in-8°.

Goeje (M. de). — *Mémoires sur les Carmathes de Bahrein*... 1863, in-8°.

Goldsmid (Sir F. J.). — *Correspondance on the progress of Persia in Mekran and West Béluchistan*... 1872.

Goldsmid (Sir F. J.). — *Eastern Persia*, an account of the journeys of the Persian Boundary Con. London, 1876. 2 vol. in-8°.

Goldsmid (Sir F. J.). — *Telegraph and Travel*... 1865, in-8°.

Gordon (Sir Thomas Edw.). — *A varied life*. A record of military and civil service of sport and travel in India, central Asia and Persia. London, 1906, in-8°.

Gordon (Sir Thomas Edw.). — *Persia revisited*. New-York, 1896, in-8°.

Gordon (T.). — *The Reform movement in Persia.* London, 1907, gr. in-8°. (Public. de la Central Asian Society.)

Gouvea (Le F. Anthoine de). — *Relation des grandes guerres et victoires obtenues par le roy de Perse Shah Abbas.* Rouen, 1646, in-4°.

Government of India. — *Eastern Persia.* An account of the journey of the Persian Boundary Commission 1870-1871-1872. Published by authority of the Government of India... London, 1876, 2 vol. in-8°.

Gramaye (J. B.). — *Asia s. historia universalis Asiaticarum gentium et rerum domi forisque gestarum...* Anvers, 1604, in-4°.

Grant (Dr Asahel). — *Account of the Nestorian christians settled in Ooroomia...* 1840, in-8°.

Grant (Dr Asahel). — *The Nestorians*, evidence of the identity of the lost tribes. London, 1841, in-8°.

Greenfield (James). — *Die Verfassung des persischen Staates nebst einem Anhang uber Gesetze Bildungswesen sanitäre und wirtschaftliche Zustaende im heutigen Persien...* Berlin, 1904, in-8°.

Grey (Charles). — Voy. lord Stanley.

Griffith (E. H.). — *Behind the Veil in Persia and Turkish Arabia...* London, 1909, in-8°.

Griggs (W.). — *Asian carpet designs...* 1906, gr. in-4°.

Grodekoff (Le général). — *La guerre en Turcomanie...* 1880.

Grothe (H.). — *Wanderungen in Persia.* 1910, in-8°.

Gruleff (M.). — *Sopernitchestvo Rossii i Anglii v Srednej Azii.* Saint-Pétersbourg, 1909, in-8°.

Guazzo (M.) — *Historie di tutte le cose degne di memoria quai del anno 1524 sino a questo presente sono occorse netta Italia, nelle Provenza, nella Franza... nella Turchia, nelle Persia et altri luoghi...* Venetia, 1540, in-4°.

Guenot (Lucien). — *La Perse ancienne et nouvelle.* Mœurs, coutumes, religion, etc... Paris, 1862, in-12.

Guillard (Mme). — *Le berceau du communisme en Perse.* London, 1854, in-12.

Guilliny (M.). — *Essai sur le Ghilan.* (Dans le *Bulletin de la Société de Géographie*, année 1866).

Gulbelkian (G.). — *La fabrication des tapis en Orient.* S. d., in-8°.

H

Hablizt (Ch.). — *Bemerkungen in der Persischen Landschaft...* Saint-Pétersbourg, 1783, in-8°.

Haggard (Lieut.-Colonel). — *A Persian rose leaf.* London, 1906, in-8°.

Hakluyt Society. — *Early voyages in Russia and Persia.* Edited by E. D. Morgan and C. H. Coote. London, 1886.

Hanway (Jones). — *An Historical account of the British trade over the Caspian Sea*, with a journal of travels from London through Russia into Persia and back through Germany and Holland to which are added the Revolutions of Persia and the history of Nadir Kuli. London, 1753, 4 vol. in-4°.

Harris (W.). — *From Batum to Baghadad via Tiflis*, Tauris and Persian Kurdistan... Edimburgh, 1895, in-8°.

Henry (Victor). — *Le parsisme.* Paris, 1905, in-12.

Henry (Victor). — *Soma et Haoma*, le breuvage d'immortalité dans la mythologie de l'Inde et de la Perse. Paris, 1907, in-18.

Herbert (Sir Thomas). — *Relation du voyage en Perse et des Indes orientales*, traduite de l'anglais de Thomas Herbert, par M. de Wicquefort. Paris, 1663, in-4°.

Herbette (Maurice). — *Une ambassade persane sous Louis XIV.* Paris, 1907, in-16.

Hirsch (Gaston). — *Téhéran...* Paris, 1862, in-8°.

Histoire persane de la dynastie des Kadjars. (Dans le *Journal asiatique*, tome XIII, 1834.)

Hogarth (D.-S.). — *The Nearer East...* 1902, in-8°.

Hollingbery (William). — *A journal of observations made during the British Embassy to the Court of Persia in the years* 1799-1801... Calcutta, 1814, in-8°.

Holmes (W. R.). — *Sketches on the Caspian shores...* 1843, in-8°.

Holt (R.). — *Rugs, oriental and occidental, antique and modern.* Chicago, 1908, gr. in-8°.





PANNEAU DE FAÏENCE A DÉCOR DE MOTIFS GÉOMÉTRIQUES

Dessins bleus se détachant sur un fond blanc avec touches de couleurs turquoises, dix-septième siècle.
Mosquée de Khazar-Hasp, près de Khiva.

HOMMAIRE DE HELL (J.). — *Voyage en Turquie et en Perse*, exécuté par ordre du Gouvernement français de 1846 à 1848... Paris, 1854-1860, 4 vol. in-8° et un atlas.

HOMMAIRE DE HELL (X.). — *Voyage en Turquie et en Perse exécuté par ordre du Gouvernement français de 1846 à 1848*... Paris, 1854-1856, 3 vol. in-8°.

HONES (J.) et G. DICKINSON. — *Persia in Revolution*, with notes of travel on the Caucasus. 1910, in-8°.

HOTZ (A.). — *Perzie*... Leiden, 1897, in-8°.

HOUSSAY (Frédéric). — *Les Races humaines de la Perse*. Lyon, 1887, in-8°.

HOUTSMA (Th.). — *Les lois constitutionnelles persanes*. Paris, 1907, in-8°.

HOUTUM-SCHINDLER. — Voy. Schindler.

HUART (C.). — *La Religion du Bab*. Paris, 1889, in-18.

HUART (Clément). — *Les calligraphes et les miniaturistes de l'Orient musulman*. Paris, 1908, in-8°.

HUMPHRIES (S.). — *Oriental carpets*, runners and rugs and some Jacquard reproductions... 1909, in-I°.

HUNT (Captain G. H.). — *Outram and Havelock's Persian campaign*. London, 1851, in-8°.

I

IBN-MUHAMMED-EMIN-ABUL-HASAN. — *Das Mujmil et tarikh i ba d'nâdirije aus Gulistâne* : Geschichte Persiens in den Jahren 1747-1750... Leiden, in-8°.

IBRAHIM-BEG. — *Zustande im heutigen Persien wie sie das Reisebuch Ibrahim-Beg enthult*. Aus dem Persischen übersetzt von W. Schulz... Leipzig, 1903, in-8°.

INOSTRANCER (C.). — *Etudes sassanides* (en langue russe). Saint-Pétersbourg, 1909, gr. in-8°.

IQBAL. — *The developpement of metaphysics in Persia* : a contribution to the history of Muslim philosophy... London, 1908, in-8°.

J

JACKSON (James). — *Sketches of Persia*. Philadelphia, 1828, in-8°.

JACKSON (A. V. Williams). — *Persia past and present*. New-York, 1906, in-8°.

JACKSON (A. V. Williams). — *Zoroaster the prophet of ancient Iran*... New-York, 1899, in-8°.

JAUBERT (A.). — *Observations sur l'histoire des Mongols de la Perse*... 1839, in-8°.

JAUBERT (A.). — *Voyage en Arménie et en Perse* fait dans les années 1805 et 1806, suivi d'une notice sur le Ghilan et le Mazendéran par Trezel... 1821, in-8°.

JENKINSON (A.). — *Early voyages and travels to Russia and Persia*, anno 1564. London, Hackluyts S[ty], 1886, in-8°.

JOHNSON (Colonel J.). — *A journey from India*... London, 1817, in-4°.

JOHNSON (S.). — *Oriental Religions... Persia*... London, 1885, in-8°.

JONES (Sir H.). — *Histoire de Nader-Chah*, connu sous le nom de Thahmas-Kuli-Khan, empereur de la Perse. Traduction d'un manuscrit persan... Londres, 1770, in-4°.

JONES (Félix). — *Narrative of a journey to the Frontier of Turkey and Persia*... 1844, in-8°.

JONES (W.). — *Discourses on the Persians*... 1789, in-8°.

JOURDAIN (P. A.). — *La Perse ou tableau de l'histoire du gouvernement de la religion de cet empire*... Paris, 1814, 5 vol. in-18.

JOYCE (T.) and N. W. THOMAS. — *Women of all nations*... London, 1908-1909, 2 vol. in-4°.

JUDEICH (Walter). — *La Perse et l'Egypte au IVe siècle avant notre ère* (s. l. n. d.), in-8°.

JUILLARD (Louis). — *Les Parsis*... Bourg, 1881, in-8°.

JUSTI (Fernand). — *History of all nations central and Eastern Asia in antiquity*. Philadelphia and New-York... 1905, in-8°.

K

Kakasch de Zalonkemeny (Etienne). — Voy. Tectan ler von der Jabel.

Karaka (Dosabhai Framji). — *History of the Parsis*, including their manners, customs, religion and present position. London, 1884, in-8°.

Kauder (E.). — *Reisebilder aus Persien, Turkestan und der Turkei*... Breslau, 1906, gr. in-8°.

Kazem-Beg (Mirza). — *Bab et les Babis* ou le soulèvement politique et religieux en Perse de 1845 à 1853. Paris, 1867, in-8°.

Keampfer (R. P.). — *Journey in Persia and other Oriental countries*, London, 1736, in-8°.

Keane (A. H.). — *Asia*. London, 1896, in-8°.

Keppel (G.). — *Personal narrative of a journey from India to England by Bussorah, Baghdad, the ruins of Babylon, Kurdistan*, the Court of Persia, the Western shore of the Caspian sea, etc..., 1834, 2 vol. in-8°.

Kershasp (P.). — *Studies in ancient Persia History*. London, 1905, in-8°.

Khanikoff (N. de). — *Mémoire sur la partie méridionale de l'Asie centrale*, Khorassan, Afghanistan, Seistan, midi de la Perse..., 1862, in-4°.

Khanikoff (N. de). — *Mémoire sur l'ethnographie de la Perse*... Paris, 1866, in-4°.

Kiach (K. D.). — *Ancient persian sculptures*... 1878, in-8°.

Kinneir (Sir J.-Macdonald). — *Geographical Memoir of the Persian Empire*... London, 1813, in-4°.

Kitabji. — *Etudes persanes*... 1889, in-8°.

Klaproth (J. von). — *Tableau historique, géographique et ethnographique*... des provinces limitrophes entre la Russie et la Perse. Paris, 1827, in-8°.

Knanishu (Joseph). — *About Persia and its People*... Rock-Island (Illinois), 1899, in-8°.

Knobel (F. M.). — *Persische schetsen*... Amsterdam, 1903, in-8°.

Kotzebue (M. von). — *Reis naar Perzie met het Russisch Keizerlijk Gezantschap en* 1817... 1819, in-8°.

Kotzebue (M. von). — *Voyage en Perse à la suite de l'ambassade de Russie en* 1817. (Traduit de l'allemand par M. Breton)... Paris, 1819, in-8°.

Krahmer (G.). — *Die Beziehungen Russlands zu Persien*... 1903, in-8°.

Kremer (A. von). — *Herrschenden ideen des Islams*... 1866, in-8°.

Kremer (A. von). — *Molla Shah et le spiritualisme oriental*. Paris, 1869, in-8°.

Krusinski (R. P.). — *History of Revolution of Persia*... 1722-1725.

Krusinski (R. P.). — Voy. Ducerceau.

Krymskij (A.). — *Histoire de la Perse*, de sa littérature et de la théosophie des Derviches. Moscou, 1908, in-8°.

Kuka (Meherjibhai Nosherwanji). — *The Wit and Humour of the Persians*... Bombay, 1894, in-8°.

L

Lacoste (Commandant de Bouillane de). — *Autour de l'Afghanistan*. Paris, 1908, in-8°.

Laet (J. de). — *Persia seu regni persici status variaque itinera in atque per Persiam*. 1633, in-12.

La Mamye-Clairac. — *Estat présent du royaume de Perse*... Paris, 1694, in-12.

La Mamye-Clairac. — *Histoire de Perse depuis le commencement de ce siècle*... Paris, 1750, in-12.

La Mamye-Clairac. — *Histoire des révolutions en Perse depuis le commencement de ce siècle*. Paris, 1742, in-12.

La Motraye (A. de). — *Travels through Europe, Asia and into part of Africa*. London, 1732, in-f°.

Landor (Henry Savage). — *Accros coveted Lands*... London, 1902, in-8°.

Langlès (L.). — *Voyages de la Perse dans l'Inde pendant les années 845-848 de l'Hégire par A'bd-oulrizâq*, traduit du persan par L. Langlès... Paris, 1798, in-8°.

Langlès (L.). — Voy. Abdul-Kerim, Forster, Myr-Davoud.

Law (E. F. G.). — *The awakening of Persia*. London, 1889, in-8°.

Layard (Sir A.). — *Early adventures in Persia*, Susiana and Babylonia, including a residence among the Backhtiari and others wild tribes... London, 1887, 2 vol. in-8°.

Le Brun (Cornélius). — *Travels*... London, 1703, in-4°.

Le Brun (Corneille). — *Voyages de Corneille Le Brun par la Moscovie en Perse et aux Indes*. Amsterdam, 1718, in-f°.

Le Brun-Renaud (C.-G.-N.). — *La Perse politique et militaire au* XIX*e siècle*... Paris, 1894, in-12.

Lecomte (Octave). — *Les vins de Perse*. Paris, 1907, in-8°.

Lefèvre-Pontalis (C.). — *De Tiflis à Persépolis*... Paris, 1894, in-4°.

Le Grand (Marcel). — *La Perse actuelle*... Fécamp, 1895, in-8°.

Le Messurier (A.). — *From London to Bokhara and a Ride through Persia*... London, 1889, in-8°.

Lentz (R.). — *La Perse orientale et le territoire de Hérat* (en russe). Saint-Pétersbourg, 1868, in-8°.

Le Strange (G.). — *The Lands of the Eastern Caliphate* : Mesopotamia, Persia and Central Asia from the Moslim conquest to the time of Timur... 1905, in-8°.

L. M. H. — *La Russie et l'Angleterre dans l'Asie centrale*, 1885, in-8°.

Loftus (W. K.). — *Travels and Researches in Chaldoea and Susiana*... 1857, in-8°.

Lomnitzky (Redjep). — *La Perse et les Persans*, esquisses et descriptions (en russe). Saint-Pétersbourg, 1902.

Lorey (E. de) and D. Sladen. — *Queer things about Persia*. London, 1907, in-8°.

Lorini (Eteocle). — *La Persia economica contemporanea e la sua questione monetaria*... Roma, 1900, in-4°.

Lumsden (Lieutenant T.). — *Journey from India*... 1820.

Lycklama (T.-M.) et Nyeholt. — *Voyage en Russie, au Caucase et en Perse, dans la Mésopotamie, le Kurdistan, la Syrie, la Palestine et la Turquie*, fait en 1866-1868... Amsterdam, 1872, in-4°.

Lynch (H.-F.-B.). — *Armenia'. Travels and Studies*. New-York, 1901.

M

Mac-Gregor (le Colonel C.-M.). — *Narrative of a Journey through the province of Khorassan and on the North-Western frontier of Afghanistan in* 1875. London, 1879, in-8°.

Maclean (A.-J.). — *The Catholicos of the East* (Nestorians). London... 1892.

Malcolm (N.). — *Five years in a Persian town*... 1904, in-8°.

Malcolm (J.). — *History of Persia* from the Early Period to the present time... London, 1815, 2 vol. in-4°.

Malcolm (J.). — *Histoire de la Perse* depuis la période la plus reculée jusqu'au temps présent... Paris, 1821, 4 vol. in-8°.

Malcolm (Sir J.). — *Sketches of Persia*... London, 1861, in-12.

Malte-Brun (V. A.). — *La Perse*, géographie physique, politique, agricole, industrielle. Paris, 1873, in-16.

Mamontoff (N.). — *Otcherki sovremennoij Persii*. Saint-Pétersbourg, 1909, in-8°.

Marco Polo. — *Le livre de Marco Polo*, rédigé en français sous sa dictée par Rusticien de Pise... Commentaires géographiques et historiques de G. Pauthier... 1865, 2 vol. gr. in-8°.

Marco Polo. — *The book of Ser Marco Polo*, the Venitian, concerning the Kingdoms and Marvels of the East. translated and edited with notes by Henry Yule. 3th edition, revised throughout in the light of recent discoveries by Henry Cordier. With a memor of Henry Yule by his daugther Amy Frances Yule. London, 1903, in 8°.

Markham (C. R.). — *Narrative of the Embassy to the Court of Timur at Samarcand*, 1403-1406. London, 1859... (Hakluyt Society publications, vol. XXVI).

Markham (C. R.). — *History of Persia*... 1863.

Marquart (J.). — *Untersuchungen zur Geschichte von Eran...* Goettingen, 1896-1905, in-8°.

Marsh (Captain H. C.). *Ride through Islam...* 1872, in-8°.

Marsh (D.-W.). — *The Tennesseean in Persian Kurdistan.* London, 1864, in-8°.

Martin (F.). — *Aeltere Kupferarbeiten aus dem Orient...* 1902, 1 vol. in-f°.

Martin (F.). — *A history of Oriental carpets before,* 1800..... London, 1906-08, in-f°.

Martin (F.). — *Figurale persische estoffe aus dem Zestraum,* 1550-1650. Stockholm, 1899, in-8°.

Martin (F.). — *Stickereien aus dem Orient,* 1899, in-f°.

Mechin (Ferdinand). — *Lettres d'un voyageur en Perse.* Djoulfa-Yezd, les Guèbres... Bourges, 1867, in-8°.

Meherjibhai Nosherwanji Kuka. — *The Wit and Humour of the Persians.* Bombay, 1894, in-8°.

Melgunoff (G.). — *Das Sudliche Ufer des Kaspischen Meerȩs, order die Nordprovinzen Persiens.* Leipzig, 1868, in-8°.

Melton (Broekhuizen). — *Zeldzaame en Gedenkwardige zee en landreizen door Egypten, West Indien, Perzien, Turkijen...* Amsterdam, 1681, in-4°.

Menant (Joachim). — *Essai sur la philosophie religieuse de la Perse...* Paris, 1857, in-8°.

Menant (E.). — *Les Achéménides et les inscriptions de la Perse...*

Menant (P.-J.). — *Les langues perdues de la Perse et de l'Assyrie...* Paris, 1885, in-8°.

Mignan (le Capitaine R.). — *Winter Journey through Russia to Koordistan...* 1830.

Migeon (G.). — Voir H. Saladin.

Millingen (F.). — *Wild Life among the Koords...* London, 1868.

Mirza Kazem Beg. — *Bab et les Babis...* Paris, 1867, in-8°.

Mitford (E.-L.). — *Land March from England to Ceylan...* London, 1884, in-8°.

Modi (J.). — *The River Karun...* London, 1889, in-12.

Molon (Ch. de). — *De la Perse.* Etude sur la géographie, le commerce, la politique, l'industrie, etc... Versailles, 1875, in-8°.

M... (Money) (R.-C). — *Journal of a tour in Persia during the Years* 1824-1825... London, 1828, in-8°.

Montagne (E.). — *Les Légendes de la Perse...* Paris, 1890, in-18.

Montet (E.). — *Le théâtre en Perse...* Genève, 1888, in-8°.

Montet (E.). — *La Religion et le Théâtre en Perse...* (*Revue de l'Histoire des Religions,* Paris, 1887).

Montet (E.). — *De l'état present et de l'avenir de l'Islam.* Paris, 1911, in-8°.

Morel (E.). — *Les monuments de Samarkand et les ruines de l'Asie centrale.* Paris, 1909.

Morel (E.). — *Notes sur la Turquie, le Caucase, la Perse et le Turkestan...* Paris, 1909, in-8°.

Morgan (C.). — *Naser Eddin Schah und das modern Persien...* Dresde, 1889, in-8°.

Morgan (J. de). — *Histoire et travaux de la Délégation en Perse du Ministère de l'Instruction publique...* Paris.

Morgan (J. de). — *Mission scientifique en Perse...* Paris, 1894-1904.

Morier (Jacques). — *Voyage en Perse, en Arménie, en Asie Mineure et à Constantinople* fait pendant les années 1808 et 1809... Paris, 1813, in-8° et atlas in-4°.

Morier (Jacques). — *A Journey through Persia, Armenia, and Asia Minor to Constantinople,* 1808-1809. London, 1812, in-4°.

Morier (Jacques). — *A Second Journey through Persia,* 1810-1816. London, 1818, in-4°.

Morier (Jacques). — *Second voyage en Perse, en Arménie et dans l'Asie Mineure* fait de 1810 à 1816... Paris, 1818, in-8°.

Moser (H.). — *Durch central Asien.* Die Kirgisensteppe... Das Turkmenland und Persien... Leipzig, 1888, in-4°.

Moser (H.). — *A travers l'Asie centrale, la steppe Kirghize, le Turkestan russe, Boukhara, le pays des Turcomans et la Perse...* Paris, 1885, gr. in-8°.

Mounsey (A.-H.). — *Journey through le Caucasus...* London, 1865.

Murdoch Smith (Sir R.) — *Handbook on Persian Art...* London, 1876.

Murray (J.-A.). — *The Avifauna of Bristish India...* with tables of their geographical distribution in Persia... London, 1887, in-8°.

Myr Davoud Zadour de Melce-Schahnazar. — *Notice sur l'état actuel de la Perse...* Paris, 1818, in-12. (En persan, en arménien et en français.)

N

Nazar-Aga. — *Des conférences sanitaires internationales dans leurs rapports avec la prophylaxie des maladies pestilentielles en Perse.* Paris, 1904, in-8°.

Nerval (Gérard de). — *Voyage en Orient...* — Paris, 1869, in-12.

Nicolas (A.). — *Notes sur l'enseignement en Perse...* Paris, 1862, in-8°.

Nicolas (A.). — *Le Livre des sept preuves de la mission du Bab...* 1902, in-8°.

Nicolas (A.). — *Seyyed-Ali-Mohammed, dit le Bab...* 1905, in-18.

Niebuhr (C.). — *Voyage en Arabie...* 1765.

Noeldeke (Th.). — *Aufsatze zur persischen Geschichte...* Leipzig, 1887, in-8°.

Noeldeke (Th.). — *Etudes historiques sur la Perse ancienne*, par Th. Noeldeke, traduction de Oswald Wirth. Paris, 1895, in-8°.

Nukhshubee (Zea Osddeeni). — *Tota Ruhanee.* A translation into Hindustani tongue of the popular Persian tales... Calcuta, 1810, in-4°.

O

O'Donovan (E.). — *The Merv Oasis...* London, 1880, in-8°.

Ogorodnikoff (P.). — *Strana Solitsa...* Saint-Pétersbourg, 1880, in-8°.

Olearius (Adam). — *Ambassador's Travels...* London, 1637.

Olearius (Adam). — *Beschrijving der reizen van Georg Andriesz deur Oostindien en d'eilanden, Sina, Tartaryen, Persien, Palestina*, etc... 1644-1656... Amsterdam, 1670, in-4°.

Olearius (Adam). — *Relation du voyage en Moscovie, Tartarie et Perse* de Adam Olearius... Paris, 1639, in-4°.

Olearius (Adam). — *Voyages très curieux et très renommez faits en Moscovie, Tartarie et Perse*, dans lezquelz on trouve une description curieuse de la situation exacte des pays et Etats par où il est passez... manière de vivre, mœurs et coutumes, etc... Paris, 1726, 2 vol. in-f°.

Olivier (G.-A.). — *Voyage dans l'empire Othoman, l'Egypte et la Perse*, fait pendant les années 1793-1798... Paris, 1807, 3 vol. in-8° et atlas.

Olmer (L.-J.). — *Rapport sur une mission scientifique en Perse...* Paris, 1908, in-8°.

Oppert (J.). — *Le peuple et la langue des Mèdes...* Paris, 1879, in-8°.

Orsolle (E.). — *Le Caucase et la Perse...* Paris, 1885, in-8°.

Otter (J.). — *Voyage en Turquie et en Perse...* 1748, in-4°.

Ouseley (W.). — *Travels in various countries of the East, more particularly Persia wherein...* London, 1819-1823, in-4°.

Outram (Sir J.). — *Lieutenant-général Sir James Outram's persian campaign in 1857...* London, 1860, in-8°.

Outrey (Edmond). — *La Perse...* Paris, 1880, in-4°.

P

Pacifique de Provins (le Père). — *Relation de voyage en Perse.* Paris, 1631, in-4°.

Pallas (P.), S. G. Gmélin et Lepekhin. — *Histoire des découvertes faites par divers savants voyageurs dans plusieurs contrées de la Russie et de la Perse...* Lausanne, 1784, 6 vol. in-8°.

Parkes (Fanny). — *Wanderings of a Pilgrim in search of the Picturesque during 24 years in Orient.* London, 1850, 2 vol. gr. in-8°.

Parsons (Abraham). — *Travels in Asia...* 1775, in-8°.

Pecquet. — *Mémoires secrets pour servir à l'histoire de la Perse...* Amsterdam, 1746, in-8°.

Pelly (Sir L.). — *The Miracle Play of Hasan and Husain...* London, 1879, in-8°.

Penka (Herr.). — *Die Herkunft der Arier...* 1886.

Pennesi (G.). — *Pietro delle Valle e i suoi viaggi in Turchia, Persia e India...* 1890, in-8°.

Perkins (le Rév. Justin). — *A Residence of eight years in Persia among the Nestorian Christians, with notices of the Muhammedans...* Andover, 1843, in-8°.

Perrin (Narcisse). — *La Perse ou histoire, mœurs et coutumes des habitants de ce pays...* Paris, 1823, in 18.

Perrot (G.) et Ch. Chipiez. — *Histoire de l'Art dans l'Antiquité...* Paris, 1890, gr. in-8°.

Perrot (G.) and Chipiez. — *History of Art in Persia...* London, 1892, gr. in-8°.

Petermann (Docteur A.). — *Reisen im Orient...* 1854, in-8°.

Petrusewitch (Le Général). — *Les Turkomans entre le vieux lit de l'Oxus et la frontière nord de la Perse...* Tiflis, 1880, in-8°.

Pharmacopea Persica. Paris, 1681, in-4°.

Phelps (Myron H.). — *Life an Teachings of Abbas Effendi, a study of the religion of the Babis.* London-New-York, 1903, in-8°.

Phillott (D.). — *Common saws and proverbs collected chiefly from Dervishes in Southern Persia.* London, 1906, in-4°.

Picault (Ch.). — *Histoire des Révolutions de Perse pendant la durée du* XVIIIe siècle... Paris, 1810, in-8°.

Pichon (Le Lieutenant Jules). — *Journal d'une mission militaire en Perse,* 1839-1840. Paris, 1900, in-8°.

Piggot (John). — *Persia ancient and modern...* London, 1874, in-8°.

Pillon (F.). — *L'Année philosophique* de 1869.

Pizzi (Italo). — *L'Epopea persiana e la vita e i costumi dei temps eroici di Persia.* Firenze, 1888, in-8°.

Polak (J.-E.). — *Notice sur la Perse au point de vue commercial.* Paris, 1883, in-8°.

Polak (J.-E.). — *Persien das Land und seine Bewohner ethnographische schilderungen...* Leipzig, 1865, in-8°; Vienne, 1873, in-8°.

Pollington (Lord). — *Half round the old World...* 1865, in-8°.

Pontevès-Sabran (Comte de). — *Notes de voyage d'un Hussard.* Paris, 1889, in-8°.

Pordonone (Odoric de). — Voy. H. Cordier.

Porter (Sir Robert Ker). — *Travels in Georgia, Persia, Armenia, Ancient Babylonia,* in 1817-1820. London, 1821, in-4°.

Postel. — *Histoire et considération de l'origine, loy et coustume des Tartares, Persiens,* etc. Poitiers, 1560.

Pottinger (H.). — *Travels in Baloochistan and Sinde...* 1816.

Prellberg (M. Karl). — *Persien...* Leipzig, s. d., in-8°.

Price (W.). — *Journal of British Ambassy to Persia, through Armenia an Asia Minor...* London, 1811, in-4°. Seconde édition, 1832, in-4°, 2 vol., 1 atlas.

Puchstein (C.). — *Reise in Kurdistan...* 1883, in-8°.

Pumpelly, W. Davis, R.-W. Pumpelly and E. Huntington. — *Exploration in Turkestan, with an account of the Basin of Eastern Persia and Sistan...* Washington, 1905, in-4°.

R

Radde (G.). — *Reisen an der persisch Russischen Grenze...* Leipzig, 1886, in-8°.

Radimsky (W.). — *Industrie und Gewerbeverhaeltnisse in Persien.* 1909, gr. in-8°.

Raffenel. — *Résumé de l'Histoire de la Perse.* Paris, 1825, in-18.

Raffi (M. von). — *Bilder aus Persien und Turkisch Armenien.* Leipzig, s. d., in-8°.

Raphael du Mans (Le Père). — *Etat de la Perse en* 1660, par le Père Raphaël du Mans (Jacques Dutertre), supérieur de la Mission des Capucins d'Ispahan, publié avec notes et appendice par M. Ch. Schefer. Paris, 1890, gr. in-8°.

Rausch von Traubenberg (M. P.). — *Hauptverkehrswege Persiens.* Versuch einer Verkehrsgeographie dieses Landes... Halle, 1890, in-8°.

Rawlinson (G.). — *Memoir de Sir H. C. Rawlinson.* London, 1898, in-8°.

Rawlinson (G.). — *The five great monarchies of the ancient Eastern World,* or the History, Geography and Antiquities of Chaldea, Assyria, Babylon, Media and Persia... London, 1871, in-8°.

Rawlinson (G.). — *The sixth great Oriental Monarchy*, or the Geography and antiquities of Parthia... London, 1873, in-8°.

Rawlinson (G.). — *The Seventh Great Oriental Monarchy*, or the Geography, History and Antiquities of the Sassanian or New Persian Empire... London, 1876, in-8°.

Rawlinson (H.). — *England and Russia in the East.* London, 1860, in-8°.

Raynal (L'Abbé). — *History of the Settlements and Trade of the East and West India* ..

Reclus (Elisée). — *La Perse.* Neuchâtel, 1899, in-8°.

Reed (Elisabeth A.). — *Persian litterature ancient and modern.* Chicago, 1893, in-16.

Rees (J.-D.). — *Notes de voyage*... Madras, 1885, in-8°.

Rees (J.-D.). — *The Persia of the Shah.* London, 1889, in-8°.

Reichard (Ch.). — *Neuestes Gemahlde von Persien*... Vienne, 1810, in-8°.

Reichardt (Mrs.). — *Mohammedam women*... London, 1891, in-8°.

Reinaud. — *Les monuments arabes, persans et turcs du Cabinet du duc de Blacas.* Paris, 1828, in-8°.

Reisender. — *Persien. Das Land der Sonne und des Lowen*... Fribourg, 1894, in-8°.

Renan (Ernest). — *Nouvelles études d'histoire religieuse.* Paris, 1884, in-8°.

Report on the tribes around the shores of the Persian Gulf. Londres, 1874, in-8°.

Revoil (B.-H.). — Voy. J. Ferrier.

Reza-Gholi-Khan. — *Histoire du Seistan.*

Rich (C.-J.). — *Journey to Persepolis.* London, 1822, in-8°.

Rich (C.-J.). — *Narrative of a residence in Koordistan.* Visit to Shiraz and Persepolis. London, 1835, 2 vol. in-8°.

Rich (C.-J.). — *Narrative of Residence in Persia.* London, 1821.

Ripley (M.). — *The oriental rug book.* Turkish, Persian, Caucasian, Turcomanian, Indian rugs; legends and myths, designs, material, symbolism of colours, dyes, shapes. London, 1905, in-8°.

Rivadeneyra (A.). — *Viaje al interior de Persia*... Madrid, 1881, 3 vol. in-16.

Roberts (C.). — *La France en Perse.* Paris, 1900, in-8°.

Rochechouart (Comte J. de). — *Souvenirs d'un voyage en Perse.* Paris, 1867, in-8°.

Rodkinson (M. L.). — *History of amulets, gharms and talismans.* An Historic investigation into their nature and origine... New-York, 1893, in-8°.

Ross (E. Denison). — *The early years of Shah Ismail,* founder of the Sefavi dynasty. London, 1896, in-8°.

Rousseau (M.). — *Notice historique sur la Perse ancienne et moderne*... Marseille, 1818, in-8°.

Rubinstein (Ant.). — *Mélodies persanes*, composées sur des poésies imitées de Mirza Schaffy. Paris, 1885, gr. in-8°.

S

Sachan (E.). — *Am Euphrat und Tigris.* 1900, in-8°.

Sacy (Silvestre de). — *Mémoire sur diverses antiquités de la Perse*... Paris, 1793, in-4°.

Sacy (G.). — *Du règne de Dieu et de l'Agneau*, connu sous le nom de Babysme. In-8°.

Safar-Nameh. — *Persian Pictures.* A Book of travel. London, 1894, in-16.

Saint Clair Tisdall. — *The Sources of Islam.* A Persian treatise translated and abridged by W. M. Saint-Clair Tisdall. — London, 1901, in-8°.

Saint-Martin. — *Mémoire sur l'Arménie*... — Paris, 1818.

Saint-Quentin (A. de). — *Un amour au pays des Mages* (mystères du Babisme). Paris, 1891, in-12.

Saint Quentin (A. de). — *Notes d'un voyage dans les montagnes de l'Elbrouz et le Mazendhéran*... Paris, 1859, in-8°.

Saint-Anne (Le R. P. Berthold-Ignace de). — *Histoire de l'établissement de la Mission en Perse par les Pères Carmes Déchaussés*... Bruxelles, 1885, in 8°.

Saint-Yves. — *A l'assaut de l'Asie*, la conquête européenne en Asie. Tours, 1901, in-4°.

Sanjana (Darab Peshotan). — *Position of Zoroastrian Women in remote antiquity*... Bombay, 1892, in-8°.

Saladin (H.) et G. Migeon. — *Manuel d'archéologie musulmane*. Paris, 1907, in-8°.

Sanson. — *Estat present du royaume de Perse*. Paris, 1694, in-12.

Sanson. — *Voyage ou relation de l'Estat présent du royaume de Perse*... Paris, 1695, in-12.

Sargent (Le Rev. J.). — *Memoirs of the Rev. Henry Martyn*... New-York, 1837, in-8°.

Sarrasi. — *L'Orient dévoilé*. 1881, in-8°.

Sarre. — *Denkmaler Persischer Bankunst*... Berlin, 1901, in-8°.

Savage-Landor (A. Henry). — *Across coveted Lands, or a Journey from Flushing to Calcutta overland*... New-York, 1903, et Londres, 1902. 2 vol. in-8°.

Scala (A. von). — *Illustrations of Turkish, Arabic, Persian, Central Asiatic and Indian Metal-ware*, with introductory remarks and a prefatory note by A. von Scala Directeur, of the K. K. Oesterr Handels-museum... Vienne, 1895, in-f°.

Schahnazar. — *Etat actuel de la Perse*. Traduit en arménien et en français par C. de Cirbied... Paris, 1818, in-8°.

Schefer (Charles). — *Iter Persicum*, ou description du voyage en Perse entrepris en 1602 par Etienne Kakasch de Zalonkemeny... Traduction annotée par Ch. Schefer. Paris, 1877. (Tome X de la *Bibliothèque Orientale Elzévirienne*.)

Schefer (Charles). — Voy. Raphaël du Mans.

Scheref-Nameh, prince de Bitlis. — *Histoire des Kurdes*.

Schindler (Général A.-H.). — *Eastern Persia, Irak*. London, 1896.

Schindler (Général A.-H.). — *Historical and archaelogical notes on a Journey in South-Western Persia in 1877-1878*. London, 1880, in-8°.

Schwab (Moïse). — *Bibliographie de la Perse*. Paris, 1876, in-8°.

Schulz. — Voy. Ibrahim Beg.

Schwartz (P.). — *Iran im Mittelalter nach den arabischen Geographen*... Leipzig, 1896, in-8°.

Schweinitz (H.). — *Orientalische Wanderungen in Turkestan und im nordwerlichen Persien*. Berlin, 1910, in-8°.

Schweitzer (Von S.). — *Streifzuge durch Russland und uber die persische Grenze*... Berlin, 1895, in-16.

Scott (Ed.). *A tour to Shiraz over Kazroon, Feirozabad, also the history of Persia*. London, 1807, in-4°.

Sedillot. — *Notice sur une carte routière de Meschedà Bokara*. Paris, 1852, in-8°.

Sepsis. — *De l'état administratif et politique de la Perse. Du commerce de Tauris*... 1844, in-8°.

Sercey (Comte de). — *La Perse en 1840*. Paris, 1854, in-8°.

Serena (Mme Carla). — *Hommes et choses en Perse*. Paris, 1883, in-12.

Serena (Mme Carla). — *Souvenirs personnels. Mon voyage. Une Européenne en Perse*. Paris, 1881, in-12.

Sheil (Lady). — *Glimpses of Life and Manners in Persia*... London, 1856, in-8°.

Shoemaker (M.). — *The heart of the Orient*; sauntering through Georgia, Armenia, Persia, Turkomania and Turkestan to the Vale of the Paradise... London, 1904, in-8°.

Sidi-Ali-Reis. — *The travels and Adventures of the Turkish Admiral Sidi-Ali-Reis in India, Afghanistan*... Persia during the years 1553-1556. Translated by A. Vambery. London, 1899, in-16.

Silva Figueroa (Garcias de). — *L'Ambassade en Perse*, contenant la politique de ce grand empire, les mœurs du roi Shah-Abbas... Traduit de l'espagnol par de Wickefort... 1667, in-4°.

Simakoff (N.). — *L'Art de l'Asie centrale*. Recueil d'art décoratif. Saint-Pétersbourg, 1883, gr. in-f°.

Simard (Charles). — Voy. G. Frilley.

Smith (Georges). — *Henry Martyn*, first modern Missionary to Mohammedans... New-York, 1907, in-8°.

Smith (R. Murdoch). — *Persian Art*... London, s. d., in-16.

Smith (R. Murdoch. — *Memorandum on the Persian Army*... London, 1883, in-8°.

Smith (Colonel Euan). *Eastern Persia*... London, 1872, in-8°.

Smith (E.) and H.-G. Dwight. — *Missionary Researches including a Journey into Persia*... London, 1834.

Soldi (E.). — *L'Art et ses procédés*. 1881, gr. in-8°.

Soltykoff (le Prince A.). — *Voyage en Perse*... Paris, 1851, gr. in-8°, et Paris, 1854, gr. in-8°.



ENVIRONS [illegible] — [illegible] DANS LE [illegible]



[illegible]



ENVIRONS D'ASKABAD — CHAMELIERS DANS LE DÉSERT, PRÈS D'ANAOU



ENVIRONS D'ASKABAD — MENDIANTS PERSANS

SOMBREUIL (Prieur de). — *Les jeunes Voyageurs en Perse et en Arabie...* Limoges, 1851, 1852, 1858, 1859, 1862, 1863, in-18.

SOMMER (Annie Van) and Samuel M. ZWEMER. — *Our Moslem Sisters. A cry of need from Lands of Darkness...* New-York, 1907, in-8°.

SOUBEIRAN (J. Léon). — *Les routes commerciales de la Perse.* Montpellier, 1884, in-8°. (Extrait du *Bulletin de la Société Languedocienne de Géographie*).

SOUTHGATE (Bishop H.). — *Narrative of a through Armenia, Kurdistan,* etc., 1840, in-8°.

SPARRY (W.). — *Persian children of the Royal Family :* Narrative of an English tutor at the Court of H. I. H. Zillu's Sultan... London, 1902, in-8°.

SPIEGEL (F.). — *Eranische Alterthumskunde...* Berlin, 1863, in-8°.

SPIEGEL (F.). — *Die Altpersischen Keilinschriften...* Leipzig, 1862, in-8°.

SPIEGEL (Friedrich). — *Eran, das Land zwischen dem Indus und dem Tigris.* Berlin, 1863, in-8°.

STACK (E.). — *Six months in Persia.* London, 1882, in-16.

STAHL (A.-F.). — *Zur geologie von Persien...* Gotha, 1897, in-4°.

STAHL (A.-F.). — *Reisen in Nord und Zentral Persien.* Gotha, 1895, in-4°.

STANLEY (Lord) et Charles GREY. — *Travels to Tana and Persia.* London, 1873, in-8°.

STAPF (Otto). — *Die Botanischen Egebnisse der Polak'schen expedition nach Persien in Jahre...* Vienne, 1886, in-4°.

STEWART (Ch.). — *Through Persia in Disguise, with reminiscences of the Indian mutiny.* London, 1910, in-8°.

STOCQUELER (J.-H.). — *Fifteen Months' Pilgrimage...* London, 1831.

STODDARD (D. T.). — *Mission to Nestorians...* 1858.

STOLL (C.). — *Anciens tapis, étoffes et broderies.* Documents de l'art oriental.... In-f°.

STOLZE (F.) et F.-C. ANDRÉAS. — *Die Handelsverhaltnise Persiens* (dans le *Mittheilungen* de Petermann, année 1885.)

STOLZE (F.). et F.-C. ANDRÉAS. — *Persepolis...* Berlin, 1882, in-4°.

STRUYS (John). — *Drie aanmerkelilke reizen door Italian, Greikenland, Lijfland, Moscovien, Tartaryen... Persien, Oostindien...* en 1647-1673... Haarlem, 1741, in-4°.

STRUYS (John). — *Voyages en Moscovie, en Tartarie, en Perse, aux Indes et plusieurs autres pays étrangers.* Amsterdam, 1681, in-4°.

STUART (lieutenant-colonel). — *Journal of a Residence in Northern Persia...* London, 1835, in-8°.

STUART (D.). — *The Struggle for Persia...* London, 1902, in-8°.

STURKEN (A.). — *Reisebriefe aus dem persischen Golf und Persien ..* 1907, in-8°.

SYKES. — *A travers la Perse orientale.* Paris, 1907, in-16.

SYKES (E.). — *Persia and its people.* London, 1910, in-8°.

SYKES (Ella C.). — *The Story books of the Shah or Legends of old Persia.* London, 1901, in-8°.

SYKES (Ella C.). — *Through Persia on a Side Saddle...* London, 1897, in-8°.

SYKES (H.). — *Our recent progress in Southern Persia.* (Publication de la « Central Asian Society »). London, 1907, gr. in-8°.

SYKES (P.) AND KHAN BAHADUR AHMAD DIN-KAN. *The glory of the Shia world :* the tale of a pelgrimage. London, 1910, in-8°.

SYKES (P. M.). — *Historical notes on South-Eastern Persia...* New-York, 1902, in-8°.

SYKES (P. M.). — *Ten thousand Miles in Persia or eight years in Iran...* New-York, 1902, in-8°

T

TANCOIGNE (J. M.). — *Lettres sur la Perse et la Turquie d'Asie.* Paris, 1819, in-8°.

TANCOIGNE (J.-M.). — *Narrative of Journey into Persia and residence at Teheran...* London, 1820, in-8°.

TATE (G.-P.). — *The frontiers of Baluchistan :* travels on the borders of Persia and Afghanistan. London, 1909, in-8°.

TAVERNIER (J.-B.). — *Les voyages de J.-B. Tavernier en Perse et aux Indes,* racontés par lui-même. Edition réduite et accompagnée d'une notice biographique par M. Petit. Paris, 1881, in-18.

TAVERNIER (J.-B.). — *Les six voyages de J.-B. Tavernier...* qu'il a faits en Turquie, en Perse et aux Indes pendant l'espace de 40 ans... Paris, 1679-1681, 3 vol. in-12.

TAVERNIER (J.-B.). — *Six travels through Turkey and Persia to the Indies*, by J.-B. Tavernier, translated by J. Philipps... London, 1684, in-8°.

TAVERNIER (J.-B.). — *De zes reizen die hij, gedurende de lijt van 40 jaren in Turkijen, Persien en in d'Indien langs alle de wegen die derwaarts strekken gedaan heeft...* Amsterdam, 1682-1684, 4 vol. in-4°.

TECTANDER VON DER JABEL (G.). — *Reise nach Persien.* Reichenberg, 1889, in-8°.

TECTANDER VON DER JABEL (G.). — *Iter Persicum*, ou description du voyage en Perse entrepris en 1602 par Etienne Kakasch de Zalonkemeny. Paris, 1877, in-18.

TERENTIEFF (M.-A.). — *La Russie et l'Angleterre dans les marchés de l'Asie centrale* (en russe). Saint-Pétersbourg, 1875, in-8°.

TEXEIRA (P.). — *Relaciones d'el origin descendencia y succesion de los Reyes de Persia, y de Harmuz y de un viaje hecho por el mismo autor dende la India Oriental hasta Italia por tierra.* Amberes, 1610, in-8°.

TEXEIRA (A.). — *The Travels of Pedro Texeira*, translated by W. F. Sinclair... London (Hakluyt S^{ty}), 1902, in-8°.

TEXEIRA (P.). — *Les Voyages de Texeira* ou l'Histoire des rois de la Perse... Paris, 1681, in-12.

TEXIER (Ch. F. M.). — *Description de l'Arménie, de la Perse et de la Mésopotamie...* Paris, 1852, in-f°.

THÉVENOT (J. DE). — *Voyages de Thévenot en Europe, Asie et Afrique*, divisez en trois parties contenant 5 tomes... où il est traité des Etats du Grand Seigneur, des mœurs, religions, forces, gouvernements... de Constantinople, Terre Sainte, Egypte... Perse, Indes orientales... Amsterdam, 1727, 5 vol. in-12.

THÉVENOT (J. DE). — *Voyages de Thévenot en Europe, Asie et Afrique...* Paris, 1665..., in-4°.

THIELMANN (M. DE). — *Streifzuege in kaukassus in Persien and in der Asiatischen Tuerkei...* 1875... in-4°.

THIELMANN (M. VON). — *Journey in the Caucasus...* London, 1872.

THIEURY (J.). — *Documents pour servir à l'histoire des relations entre la France et la Perse*, suivis des traités de commerce conclus entre ces deux pays. Paris, 1866, in-4°.

THOLOZAN (J.-D.). — *Sur les vents du nord de la Perse et sur le foehn du Guilan...* Paris, s. d., in-4°.

THOMAS (Edward). — *Early Sassanian Inscriptions, seals and coins...* London, 1868, in-8°.

THOMAS (Edward). — *Contribution to the numismatic history of the early Mohammedan arabs in Persia.*

THOMAS (N. W.). — Voy. Joyce.

THONNELIER. — Voy. Anonyme.

TIERSOT (J.). — *Notes d'ethnographie musicale.* 1905-1906, gr. in-8°.

TIESENHAUSEN (W.). — *Materiali dlja bibliografi musulmanskoi archeologi...* Saint-Pétersbourg, 1906, in-4°.

TIETZE (le Docteur). — *Zeitschrift der Ges. fur Erdkunde...* Vienne, 1875, in-8°.

TRAUBENBERG (Docteur P.-E.). — *Hauptverkehrswege Persiens...* Halle, 1890, in-8°.

TREACHER (Collins). — *In the Kingdom of the Shah.* London, 1896, in-8°.

TRÉZEL. — Voy. Jaubert.

TRÉZEL (le Colonel). — *Voyage en Arménie...* 1806, in-8°.

TRISTRAM (H.). — *The land of Moab...* with a chapter on the Persian Palace of Mashita, by J. Ferguson... London, 1873, in-8°.

TRUILHIER. — *Mémoire descriptif de la route de Téhéran à Meschcd, et de Mesched à Yezd*, reconnue en 1807. Paris, 1841, in-8°.

U

USSEHR (J.). — *Journey from London to Persepolis...* London, 1863, in-8°.

V

VALLE (Pietro delle). — *Pietro delle Valle e i suoi viaggi in Turchia, Persia e India...* par G. Pennesi... 1890, in-8°.

VALLE (Pietro delle). — *Voyages de Pietro delle Valle*, gentilhomme romain, dans la Turquie, l'Egypte, la Palestine, la Perse, les Indes orientales et autres lieux... Rouen, 1745, 8 vol. in-12.

Valle (Pietro delle). — *Viaggi di Pietro della Valle* il pellegino descritti da lui medesimo in lettere familiari all' erudito suo amico M. Schipano... Bologna, 1667, in-12, 4 vol.

Valle (Pietro delle). — *Suite des Voyages fameux de Pietro della Valle*, avec une description très curieuse de tous les lieux par où il a passé... Paris, 1684, 1 vol. in-8°.

Vambéry (Arm.). — *Life and Adventures*... London, 1863, in-8°.

Vambéry (Arm.). — *The Story of my Struggles*... London, 1904, 1 vol. in-8°.

Vambéry (Arm.). — *Mes aventures et mes voyages dans l'Asie centrale*, de Téhéran à Khiva, Bokhara et Samarkand à travers le grand désert Turcoman... Tours, 1886, in-12.

Vambéry (A.). — *Western culture in eastern lands*. London, 1906, in-8°.

Vambéry (A.). — *Voyages d'un faux derviche dans l'Asie centrale*, de Téhéran à Khiva, Bokhara et Samarcande, par le grand désert Turcoman. Paris, 1882, in-12.

Vambéry (Hermann). — *Meine wanderungen und Erlebrusse in Persien*... Pesth, 1867, in-8°.

Vaux (W.-S.-W.). — *Nineveh and Persepolis* an historical sketch of ancient Assyria an Persia... London, 1850, in-8°.

Viator. — *Overland to Persia*. London, 1906, in-12.

Villoteau. — *De l'état actuel de l'art musical en Egypte*. IIe partie : en Perse, Syrie, Arménie, 1809, in-f°.

Villoteau. — *Description historique, technique et littéraire des instruments de musique des Orientaux*. 1822, in 8°.

Vilmorin (A. Lacoin de). — *De Paris à Bombay par la Perse*... Paris, 1895, in-8°.

Vilmorin (A. Lacoin de). — *La politique étrangère en Perse*... Paris, 1894, in-8°.

W

Wagner (Maurice). — *Reise nach Persien*. Leipzig, 1852, in-16.

Wallis (H.). — *The Godman collection Persien ceramic art belonging to M. Du Cane Godmann F. R. S. with examples from other collection*... London, 1894, in-f°.

Wallis (H.). — *Persian lustre vases*... London, 1899, in-f°.

Waring (E.). — *A tour to Sheeraz by the route of Kazroon and Feerozabad', with various remarks on the manners, customs, laws, language and litterature of the Persians*... London, 1866, in-4°.

Watson (J.). — *History of Persia*... London, 1866, in-8°.

Weeks (Edwin Lord). — *From the Black sea through Persia and India*... London, 1896, in-8°.

Whigham (H.). — *The Persian problem*. An examination of the positions of Russia and Great-Britain in Persia... London, 1903, in-8°.

Whish. — *Memoir on Bahrein*... London, 1859, in-8°.

Wicquefort (M. de). — Voy. Thomas Herbert.

Wilberforce (le Rév. S.). — *Journals and Letters of the Rev. Henry Martyn*... London, 1821-1839, in-8°.

Williams (E.-C.). — *Across Persia*. New-York, 1907, in-8°.

Wills (C.-J.). — *Persia as it is*... London, 1886, in-8°.

Wills (C.-J.). — *In the Land of the Lion and the Sun or Modern Persia*... London, 1883, in-8°.

Wilson (le Rév. S.-G.). — *Persian Life and Costums*... New-York, 1895-1906, in-8°; London and Edinburgh, 1896, in-8°.

Wilson (Charles W.). — *Handbook for travellers in Asia Minor, Transcaucasia, Persia*, etc... London, 1895, in-8°.

Windt (H. de). — *A Ride to India across Persia*... London, 1891, 1 vol. in-8°.

Wolff (Docteur J.). — *Travels and Aventures*... London, 1831, in-8°.

Wolff (Docteur J.). — *Narrative of a mission to Bokhara*... London, 1844, in-8°.

Y

Yakut. — *Dictionnaire géographique de la Perse...* 1180-1229.

Yate (C. E.). — *Khurasan and Sistan...* Edinburgh, 1900, in-8°.

Yate (Lieutenant A. C.). — *Travels with the Afghan Boundary Commission...* London, 1885, in-8°.

Yonan (Isaac Molek). — *Persian Women...* Nashville, 1898, in-8°.

Z

Zaroudnoï (N.). — *Les Oiseaux de la Perse orientale* (en russe). Saint-Pétersbourg, 1903, in-8°.

Zaroudnoï (N.). — *Les Reptiles amphibiens et Poissons de la Perse orientale* (en russe)... Saint-Pétersbourg. 1903, in-8°.

Zeno. — *Viaggio in Persia.* Venitio, 1563, in-12.

Zotenberg (M.-H.). — *Histoire des rois de la Perse,* d'après un texte arabe traduit et publié par M. Zotenberg. Paris, 1900, in-8°.

Zwemer (Annie van Sommer and Samuel M.). — *Our Moslem Sisters.* A cry of need from Lands of Darkness... New-York, 1907, in-8°.

Zwemer et E.-M. Wherry (J.-L. Barton, S.-M.). — *The Mohammedan World of to day...* New-York, 1907. in-8°.



LAMPE EN TERRE ÉMAILLÉE, A 6 BECS,
DÉCOR BLEU ET NOIR, XIXe SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)



TABLE ALPHABÉTIQUE DES MATIÈRES

Dans la table analytique, nous avons réuni sous une rubrique générale tous les articles se rapportant à un même sujet. Par exemple, au mot Agriculture, on trouvera tout ce qui concerne la division du sol, le travail de la terre et l'élevage; au mot Architecture, tous les monuments décrits et représentés dans l'ouvrage, etc... Les gravures se trouvent indiquées à leur ordre alphabétique de matière, mais pour les distinguer elles ont été imprimées en italiques.

A





Détails d'architecture de l'ancien palais de la mission de France en 1848

D'après une aquarelle de Jules Laurens

B

C

D





G



ENVIRONS D'IMAM-GOULI — LA SOURCE MIRACULEUSE



ENVIRONS D'IMAM-GOULI — LA SOURCE MIRACULEUSE

E

F

G

H

I

J

K

L

M





ADAPTATION MODERNE D'UNE FABLE DE BIDPAÏ : LE ROI DES INDES, SON VIZIR ET LES BRAMINS : LE QUATRIÈME SONGE DU ROI

(D'après un poncif servant à la décoration des cartons laqués.)

(COLLECTION DE L'AUTEUR.)

N

O

P

Q

R





Suaire de St-Potentien. Trésor de la Cathédrale de Sens.

(Tissu byzantin croisé à dessins bleus et rouges sur fond violet. Dans le médaillon oiseaux affrontés et griffons adossés séparés par un ornement rappelant le « pyrée ». Dans le listel fausse inscription imitant les caractères coufiques. Dans les losanges curvilignes entre une série de quatre médaillons est un «homa» cantonné de quatre oiseaux. Influence Sassanide. XIIIe siècle.)

S

T

U

V

W

X

Y

Z



LÉGENDE ÉPISODIQUE DU VOYAGE DE L'IMAM REZA A MESCHED : LA HALTE D'AHUAN,
D'APRES UN PONCIF EMPLOYÉ POUR LA DÉCORATION DES RELIURES ET DES CARTONS LAQUÉS, XIX[e] SIÈCLE.

(*Collection de l'Auteur*)



GRAND PLATEAU EN CUIVRE GRAVÉ ET ÉTAMÉ REPRÉSENTANT DES SUJETS DE CHASSE, XVIIe SIÈCLE.
(*Collection de l'Auteur*)

TABLE

des

PLANCHES HORS TEXTE



KALIAN EN CUIVRE INCRUSTÉ DE DIVERS MÉTAUX.
TRAVAIL INDO-PERSAN, XIXe SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)



TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE VI. — **Les femmes persanes.**

CHAPITRE VII. — **L'art en Perse.**



VASE EN FORME D'AMPHORE, ÉTAIN GRAVÉ
ET DÉCORÉ DE SUJETS GROTESQUES, XVII[e] SIÈCLE.
(Collection de l'Auteur)



SAINT-CLOUD. — IMPRIMERIE BELIN FRÈRES.

IMP MAX CREMNITZ. PARIS